



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

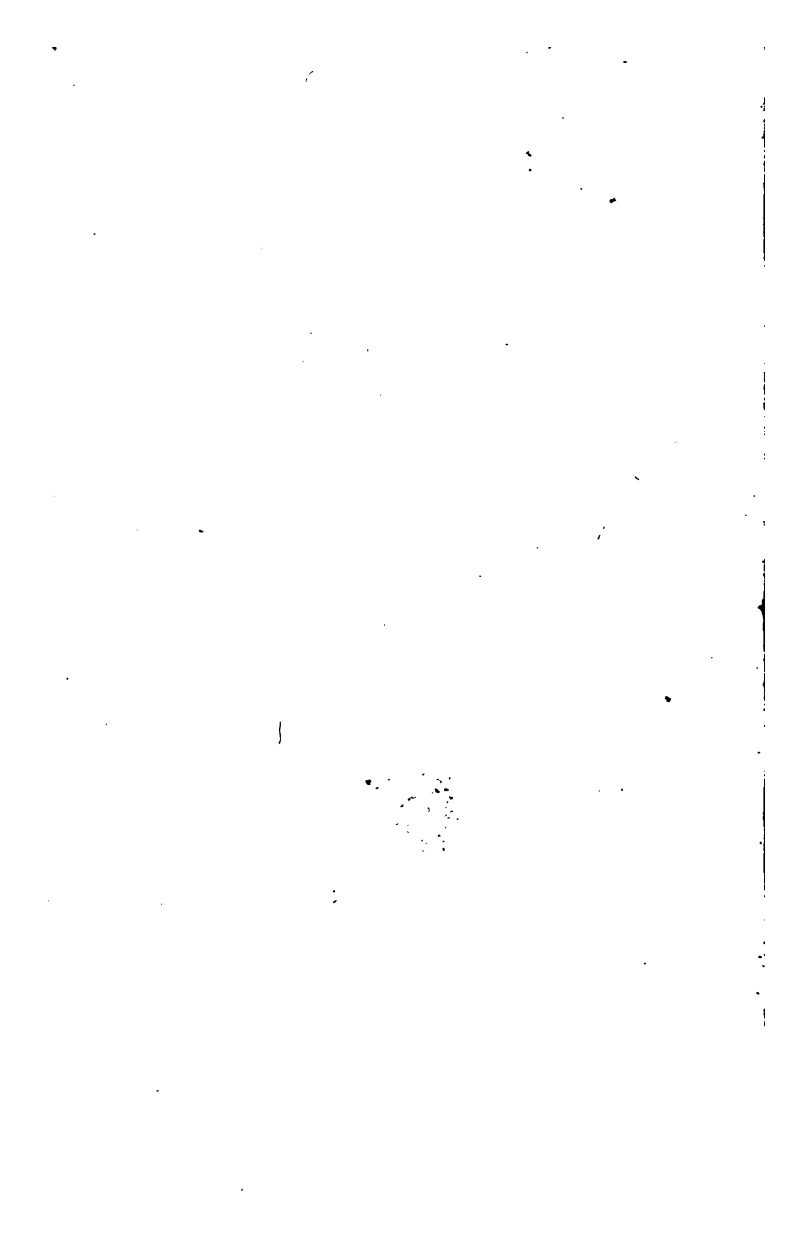
V7. H2. 1733 (2)



ZAROFF
FUND



298



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



THE UNITED STATES

OF AMERICA

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

BUREAU OF LAND MANAGEMENT

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.

ROI DE SUEDE,

Par M^R. DE VOLTAIRE.

*Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée
par l'Auteur, avec les REMARQUES
CRITIQUES de Mr. de la Mottraye
& les Réponses de Mr. de Voltaire.*

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Aux DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. XXXIII.

ARGUMENT

DU

LIVRE SIXIEME.

INTRIGUES à la Porte: Négociation entre le Roi Auguste & les Tartares: Le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles de partir: Il se defend avec quarante Domestiques contre une armée: Il est pris.



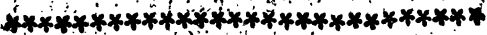
HIS.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LIVRE SIXIEME.



LA fortune du Roi de Suede
si changée de ce qu'elle avoit
été, le persecutoit dans les
moindres choses : il trouva
à son retour son petit Camp de Ben-
der, & tout le logement inondé des
eaux du Niester : il se retira à quel-
ques

2 HIST. DE CHARLES XII.

ques milles, près d'un village nommé Varnitza; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devoit lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maison de pierres, capable en un besoin de soutenir quelques heures un assaut. Il la meubla même magnifiquement contre sa coutume, pour imposer plus de respect aux Turcs.

Il en construisit aussi deux autres, l'une pour sa Chancellerie, l'autre pour son Favori Grochuseh qui tenoit une de ses tables. Tandis que le Roi bâtissoit ainsi près de Bender, comme s'il eût voulu rester toujours en Turquie, Baltagi Mehemet craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce Prince à la Porte, avoit envoyé le Resident de l'Empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un passage pour le Roi de Suede par les terres héréditaires de la Maison d'Autriche. Cet Envoié avoit rapporté en trois semaines de tems une promesse de la Régence Imperiale de rendre à Charles XII. les honneurs qui lui étoient dus, & de le conduire en toute sûreté en Pomeranie.

On s'étoit adressé à cette Régence de Vienne, parce qu'alors l'Empereur d'Al-

le-

Allemagne, Charles Successeur de Joseph, étoit en Espagne où il disputoit la Couronne à Philippe V. Pendant que l'Envoïé Allemand exécutoit à Vienne cette commission, le Grand Visir envoïa trois Pachas au Roi de Suede, pour lui signifier qu'il falloit quitter les terres de l'Empire Turc.

Le Roi qui savoit l'ordre dont ils étoient chargez, leur fit d'abord dire que s'ils osoient lui rien proposer contre son honneur & lui manquer de respect, il les feroit pendre tous trois sur l'heure. Le Pacha de Salonique qui portoit la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. Charles finit l'audiance sans daigner seulement répondre; son Chancelier Mullern qui resta avec ces trois Pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son Maître qu'ils avoient assez compris par son silence.

Le Grand Visir ne se rebuta pas, il ordonna à Ismaël Pacha, nouveau Serasquier de Bender, de menacer le Roi de l'indignation du Sultan, s'il ne se déterminoit pas sans délai. Ce Serasquier étoit d'un temperament doux & d'un esprit conciliant qui lui avoit attiré la bienveillance de Charles; & l'amitié

4 HIST. DE CHARLES XII.

de tous les Suedois. Le Roi entra en conference avec lui; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partiroit que quand Achmet lui auroit accordé deux choses; la punition de son Grand Visir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet sentoit bien que Charles restoit en Turquie pour le perdre; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople pour intercepter les lettres du Roi. Il fit plus; il lui retrancha son Thaim, c'est-à-dire, la provision que la Porte fournit aux Princes à qui elle accorde un azyle. Celle du Roi de Suede étoit immense, consistant en cinq cens écus par jour en argent, & dans une profusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une Cour dans la splendeur & dans l'abondance.

Dès que le Roi sçut que le Visir avoit osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son Grand Maître d'Hôtel, & lui dit; Vous n'avez eu que deux tables jusqu'à présent, je vous ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les Officiers de Charles XII. étoient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnoit; cependant on n'a

n'avoit ni provisions, ni argent : on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des Officiers, des Domestiques, & des Janissaires devenus riches par les profusions du Roi. M. Fabrice, l'Envoié de Holstein, donna tout ce qu'il avoit : mais ces secours n'auroient pas suffi un mois, si un François nommé la Mortraye qui avoit voiaagé long-tems dans le Levant, & qui étoit venu jusqu'à Bender par la curiosité de voir le Roi de Suede, ne s'étoit offert de passer au travers de toutes les gardes des Turcs, & d'aller emprunter de l'argent au nom du Roi à Constantinople.

Il mit les lettres qu'on lui donna dans la couverture d'un livre dont il ôta le carton, & passa au milieu des Turcs, sous le nom d'un marchand Anglois avec son livre à la main, disant que c'étoit son livre de Prieres. Les Turcs sont peu soupçonneux, parce qu'ils sont peu accoutumés aux affaires : Le prétendu marchand arriva à Constantinople avec les lettres du Roi ; mais les negocians étrangers ne vouloient pas hazarder leur argent : il n'y eût qu'un Anglois nommé Couk qui voulut bien prêter environ cent mille francs, satisfait de les perdre

6 HIST. DE CHARLES XII.

si quelque malheur arrivoit au Roi de Suede, & sûr de sa fortune si ce Prince vivoit.

Le François fut assez heureux pour apporter l'argent en sûreté à Varnizza au Camp du Roi, dans le tems où l'on commençoit à desesperer de ce secours.

Dans cet intervalle M. de Poniatowsky écrivit du Camp même du Grand Visir, une relation de la Campagne du Pruth, dans laquelle il accusoit Baltagi Mehemet de lâcheté & de perfidie. Un vieux Janissaire indigné de la foiblesse du Visir, & de plus gagné par les présents de Poniatowsky, se chargea de cette relation; & ayant obtenu un congé, il presenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatowsky partit du Camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le Grand Visir selon sa coutume.

Les circonstances étoient favorables : le Czar en liberté ne se pressoit pas d'accomplir ses promesses. C'est l'usage que les Princes qui rendent des villes aux Turcs, envoient des clefs d'or au Sultan; les clefs d'Azoph ne venoient point : le Grand Visir qui en étoit responsable,

crai-

craignant avec raison l'indignation de son Maître, n'osoit s'aller présenter devant lui.

Le vieux Visir Chourlouly relegué alors à Mitilen, voulut profiter de cette conjoncture pour ôter l'Empire à Achmet III. & mettre sur le trône Ibrahim fils de Soliman, jeune Prince qui étoit prisonnier d'Etat dans le Serail avec Mahmoud son Cousin.

Il falloit pour reussir dans ce projet, engager Mehemet Baltagi à prévenir la colere du Sultan, & marcher droit à Constantinople avec les Janissaires.

Mehemet étoit bien loin d'être disposé aux entreprises temeraires. Aussi le vieux Visir ne s'adressa qu'à Osman Aga, ce Lieutenant de Mehemet qui le gouvernoit entierement. Les lettres furent interceptées; Chourlouly & Osman eurent la tête tranchée, supplice infame en Turquie. Leurs têtes furent jettées dans la salle du Divan: on trouva parmi les trésors d'Osman la bague de la Czarine, & yingt mille pièces d'or au coin de Saxe, de Pologne & de Moscovic.

A l'égard de Baltagi Mehemet, il fut puni par l'exil d'avoir été choisi sans le sçavoir, pour être l'instrument des desseins

8 HIST. DE CHARLES XII.

de Chourlouly & d'Osman : on le bannit à Lemnos où il mourut trois ans après, le Grand Seigneur ne saisit pas son bien à sa mort, parce qu'il n'étoit pas riche ; ce qui peut servir de preuve que le Czar n'avoit point acheté de lui la paix par des trésors immenses, comme on le disoit dans l'Europe.

A ce grand Visir succeda Jussuf c'est-à-dire Joseph, dont la fortune étoit aussi singulière que celle de ses Prédécesseurs. Né Moscovite, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avoit été vendu à un Janissaire. Il fut long-tems valet dans le Serail, & devint enfin la seconde personne de l'Empire où il avoit été esclave ; mais ce n'étoit qu'un fantôme de Ministre. Le jeune Selictar Ali Coumourgî l'éleva à ce poste glissant en attendant qu'il pût s'y placer lui-même ; & Jussuf sa Creature n'eut d'autre Emploi que d'aposer les Sceaux de l'Empire aux volontez du Favori. La Politique de la Cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce Visiriat : les Plenipotentiaires du Czar qui restoient à Constantinople, & comme Ministres, & comme Otages, y furent mieux traitez que jamais : le Grand Visir confir-
ma

ma avec eux la Paix du Pruth ; mais ce qui mortifia le plus le Roi de Suede , ce fut d'apprendre que les liaisons secretes qu'on prenoit à Constantinople avec le Czar , étoient le fruit de la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople depuis la retraite de Charles à Bender , étoit devenue ce que Rome a été si souvent , le centre des Négociations de la Chrétienté. Le Comte Desalleurs Ambassadeur de France, y apuioit les interêts de Charles & de Stanislas ; le Ministre de l'Empereur Allemand les traversoit ; les Factions de Suede & de Moscovie s'entrechoquoient , comme on a vû longtems celles de France & d'Espagne agiter la Cour de Rome.

L'Angleterre & la Hollande qui paroissent neutres, ne l'étoient pas : le nouveau commerce que le Czar avoit ouvert dans Petersbourg , attiroit l'attention de ces deux Nations commerçantes.

Les Anglois & les Hollandois seront toujours pour le Prince qui favorisera le plus leur trafic. Il y avoit beaucoup à gagner avec le Czar : il n'est donc pas étonnant que les Ministres d'Angleterre & de Hollande le servissent secrettement

à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut, que l'on seroit sorti incessamment Charles des terres de l'Empire Turc ; soit que le Czar esperât se saisir de sa personne sur les chemins, soit qu'il crût Charles moins redoutable dans ses Etats qu'en Turquie, où il étoit toujours sur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'Empire des Russes.

Le Roi de Suede sollicitoit toujours la Porte, de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuse armée. Le Divan resolut en effet de le renvoyer, mais avec une simple escorte de sept à huit mille hommes, non plus comme un Roi qu'on vouloit secourir, mais comme un hôte dont on vouloit se défaire. Pour cet effet le Sultan Achmet lui écrivit en ces termes.

Très-puissant entre les Rois adorateurs de Jesus, Redresseur des torts & des injures, & Protecteur de la Justice dans les Ports & les Republicques du Midi & du Septentrion ; éclatant en Majesté ; ami de l'honneur & de la gloire, & de notre sublime Porte, Charles Roi de Suede, dont Dieu couronne les entreprises de bonheur.

Aussi

Aussi-tôt que le très-illustre Achmet, ci-devant Cbiaoux Paebi, aura eu l'honneur de vous présenter cette lettre ornée de notre Sceau Imperial, soyez persuadé & convaincu de la vérité de nos intentions, qui y sont contenues, à savoir, que quoique nous nous fussions proposés de faire marcher de nouveau contre le Czar, nos troupes toujours victorieuses; cependant ce Prince pour éviter le juste ressentiment que nous avoit donné son retardement à executer le Traité conclu sur les bords du Pruth, & renouvelié depuis à notre sublime Porte, aiant rendu à notre Empire le château & la ville d'Azoph; & cherché par la médiation des Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une constante paix: nous la lui avons accordée, & donné à ses Plenipotentiaires qui nous restent pour Otages notre Ratification Imperiale, après avoir reçu la sienne de leurs mains.

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delwet Gherai, Ham de Boudgiak de Crimée, de Noghai & Circassie, & à notre très-sage Conseiller & généreux Serasquier de Bender, Ismaël (que Dieu perpetue & augmente leur magnificence & prudence) nos ordres inviolables & salutai-

taires pour votre retour par la Pologne, selon votre premier dessein qui nous a été renouvelé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir sous les auspices de la Providence, & avec une honorable escorte l'hiver prochain pour vous rendre dans vos Provinces, aiant soin de passer en ami par celles de la Pologne.

Tout ce qui sera nécessaire pour votre voyage vous sera fourni par ma sublime Porte, tant en argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous vous exhortons sur tout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus positifs, & les plus clairs à tous les Suédois & autres gens qui se trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun desordre, & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.

Vous conserverez par là notre bienveillance dont nous chercherons à vous donner d'aussi grandes & d'aussi fréquentes marques qu'il s'en présentera d'occasions. Nos troupes destinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions Imperiales.

Donné à notre sublime Porte de Constantinople, le 14. de la Lune Rebyal Eureh 1124. ce qui revient au 19. Avril 1712.

Cette

Cette lettre ne fit point encore perdre l'esperance au Roi de Suede : il écrivit au Sultan qu'il seroit toute sa vie reconnoissant des faveurs dont Sa Hauteſſe l'avoit comblé ; mais qu'il croioit le Sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un Camp volant dans un Pais encore inondé des troupes du Czar. En effet l'Empereur Moscovite, malgré le premier Article de la paix du Pruth, par lequel il s'étoit engagé à retirer toutes ses troupes de la Pologne, y en avoit fait encore passer de nouvelles, & ce qui semble étonnant, c'est que le Grand Seigneur n'en favoit rien.

La mauvaise politique de la Porte, d'avoir toujours parvanisé des Ambassadeurs des Princes Chrétiens à Constantinople, & de ne pas entretenir un seul Agent dans les Cours Chrétiennes, fait que ceux-ci penetrent & conduisent quelquefois les résolutions les plus secrètes du Sultan, & que le Divan est toujours dans une profonde ignorance de ce qui se passe publiquement chez les Chrétiens.

Le Sultan enfermé dans son Serail parmi les Femmes & les Eunuques, ne voit que par les yeux de son Grand Visir : ce

Pendant ce temps une Ambassade solennelle envoyée au Grand Seigneur de la part d'Auguste & de la République de Pologne, s'avançoit sur le chemin d'Andrinople : le Palatin de Masovie étoit à la tête de l'Ambassade avec une suite de plus de trois cens personnes.

Tout ce qui composoit l'Ambassade fut arrêté & retenu prisonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville : jamais le parti du Roi de Suede ne s'étoit plus flatté que dans cette occasion : cependant ce grand appareil devint encore inutile, & toutes ses esperances furent trompées.

Si l'on en croit un Ministre public, homme sage & clairvoyant, qui résidoit alors à Constantinople, le jeune Courmourgi rouloit déjà dans sa tête d'autres desseins que de disputer des deserts au Czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projettoit d'enlever aux Vénitiens le Peloponèse, nommé aujourd'hui la Morée, & de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendoit pour executer ses grands desseins que l'emploi de Premier Visir dont sa jeunesse l'écartoit encore. Dans cette idée il avoit plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du Czar : son intérêt ni sa

volonté n'étoient pas de garder plus long-tems le Roi de Suede, encore moins d'armer la Turquie en sa faveur; non seulement il vouloit renvoyer ce Prince, mais il disoit ouvertement qu'il ne falloit plus souffrir desormais aucun Ministre Chrétien à Constantinople; que tous ces Ambassadeurs ordinaires n'étoient que des espions honorables qui corrompoient ou qui trahissoient les Vifirs, & donnoient depuis trop long-tems le mouvement aux intrigues du Serail; que les Francs établis à Pera, & dans les Echelles du Levant, sont des marchands qui n'ont besoin que d'un Consul & non d'un Ambassadeur. Le Grand Vifir qui devoit son établissement & sa vie même au Favori, & qui de plus le craignoit, se conformoit à ses intentions d'autant plus aisément qu'il s'étoit vendu aux Moscovites, & qu'il esperoit se vanger du Roi de Suede qui avoit voulu le perdre. Le Mouphty, creature d'Ali Coumourgi étoit aussi l'esclave de ses volontez: il avoit conseillé la guerre contre le Czar, quand le Favori la vouloit; & il la trouva injuste dès que ce jeune homme eut changé d'avis: ainsi à peine l'armée fut assemblée qu'on écouta des propositions

d'accommodement. Le Vice-Chancelier Schafirof, & le jeune Czeremetof, Plenipotentiaires & Otages du Czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le Czar retireroit ses troupes de la Pologne. Le Grand Visir qui savoit bien que le Czar n'exécute-
roit pas ce Traité, ne laissa pas de le signer; & le Sultan content d'avoir en aparence imposé des Loix aux Moscovites, resta encore à Andrinople. Ainsi on vit en moins de six mois la paix jurée avec le Czar; ensuite la guerre déclarée, & la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces Traitez fut toujours qu'on feroit partir le Roi de Suede. Le Sultan ne vouloit point commettre son honneur & celui de l'Empire Ottoman, en exposant le Roi à être pris sur la route par ses ennemis. Il fut stipulé qu'il partiroit; mais que les Ambassadeurs de Pologne & de Moscovie répondroient de la sûreté de sa personne: ces Ambassadeurs jurèrent au nom de leur Maître, que ni le Czar, ni le Roi Auguste, ne troubleroient son passage; & que Charles de son côté ne tenteroit d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le Divan aiant ainsi réglé la destinée de Charles, Ismaël Scrasquier

quier de Bender se transporta à Varnitza, où le Roi étoit campé, & vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avoit plus à différer, & qu'il falloit partir.

Charles ne répondit autre chose sinon, que le Grand Seigneur lui avoit promis une armée & non une escorte; & que les Rois devoient tenir leur parole.

Cependant le Général Flemming, Ministre & favori du Roi Auguste, entretenoit une correspondance secrète avec le Kam de Tartarie & le Serasquier de Bender. La Mare Gentilhomme François, Colonel au service de Saxe, avoit fait plus d'un voiage de Bender à Dresde, & avoit porté & raporté des paroles du Kam à Flemming, & de Flemming au Kam. On avoit entendu dire plus d'une fois au Roi Auguste en parlant de Charles, *je tiens mon ours lié à Bender.*

Précisément dans ce tems, le Roi de Suede fit arrêter sur les frontières de la Valachie, un courier que Flemming envoioit au Prince de Tartarie. Les lettres lui furent aportées: on les dechiffla; on y vit une intelligence marquée entre les

Tartares & la Cour de Dresde : mais elles étoient conçues en termes si ambigus & si généraux , qu'il étoit difficile de démêler , si le but du Roi Auguste étoit seulement de détacher les Turcs du parti de la Suede , ou s'il vouloit que le Kam livrât Charles à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il sembloit difficile d'imaginer qu'un Prince aussi généreux qu'Auguste , voulût en saisissant la personne du Roi de Suede , hazarder la vie de ses Ambassadeurs , & de trois cens Gentilshommes Polonois qui étoient retenus dans Andrinople , comme des gages de la sûreté de Charles.

Mais d'un autre côté on savoit que Flemming , Ministre absolu d'Auguste , étoit très-délié & peu scrupuleux. Les outrages faits au Roi Electeur par le Roi de Suede , sembloient rendre toute vengeance excusable ; & on pouvoit penser que si la Cour de Dresde achettoit Charles du Kam des Tartares , elle pourroit acheter aisément de la Cour Ottomane la liberté des Otages Polonois.

Ces raisons furent agitées entre le Roi , Mullern son Chancelier privé , & Grothusen son favori. Ils lurent & relurent les lettres ; & la malheureuse si-

tuation où ils étoient les rendant plus soupçonneux, ils se déterminèrent à croire ce qu'il y avoit de plus triste.

Quelques jours après le Roi fut confirmé dans ses soupçons par le départ précipité d'un Comte Sapieha réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne se jeter entre les bras d'Auguste. Dans toute autre occasion Sapieha ne lui auroit paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les instances réitérées qu'on lui fit alors de partir, changerent ses soupçons en certitude. L'opiniâtreté de son caractère se joignant à toutes ces vraisemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on vouloit le trahir & le livrer à ses ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvoit se tromper dans l'idée qu'il avoit que le Roi Auguste avoit marchandé sa personne avec les Tartares; mais il se trompoit encore davantage en comptant sur le secours de la Cour Ottomane. Quoiqu'il en soit, il résolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender qu'il ne pouvoit partir sans avoir auparavant de quoi paier ses dettes, car quoi qu'on lui

cât rendu depuis longtems son Thäim; ses liberalitez l'avoient toujours forcé d'emprunter; le Pacha lui demanda ce qu'il vouloit, le Roi répondit au hazard mille bourses, qui font quinze cens mille francs de notre argent en monnoie forte. Le Pacha en écrivit à la Porte: le Sultan au lieu de mille bourses qu'on lui demandoit, en accorda douze cens, & écrivit au Pacha la lettre suivante.

Lettre du Grand Seigneur
au Pacha de Bender.

LE but de cette lettre Impériale, est pour vous faire savoir que sur votre recommandation & representation, & sur celle du très-noble Deüvet Gherai Ham, à notre sublime Porte, notre Impériale magnificence a accordé mille bourses au Roi de Suede, qui seront envoiées à Bender sous la conduite & la charge du très-illustre Mehemet Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour rester sous votre garde jusqu'au temps du départ du Roi de Suede, dont Dieu dirige les pas; & lui être données alors avec deux cens bourses de plus, comme un surcroît de notre liberalité Imperiale qui excède sa demande.

Quant à la route de Pologne qu'il est res-
so-

seul de prendre, vous aurez soin, vous & le Ham, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du Roi de Suede, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste encore entre notre sublimé Porte, & le Roiaume & la Republique de Pologne; ensorte que le Roi passe comme ami sous notre protection.

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien expressément de faire) il recevra tous les honneurs & les regards dûs à Sa Majesté de la part des Polonois, ce dont nous ont fait assurer les Ambassadeurs du Roi Auguste, & de la Republique, en s'offrant même à cette condition aussi-bien que quelques autres nobles Polonois, si nous le requérons, pour otages & sûreté de son passage.

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très-noble Delvet Gherai pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre lesquels seront les Tartares, aiant à leur tête le Ham, & vous conduirez le Roi de Suede avec ses gens.

Qu'ainsi il plaise au seul Dieu tout-

puissant de diriger vos pas & les leurs ; le Pacha d'Aulos restera à Bender pour le garder en votre absence, avec un corps de Spahis, & un autre de Janissaires ; & en suivant nos ordres & intentions Impériales en tous ces points & articles, vous vous rendrez dignes de la continuation de notre faveur Impériale, aussi bien que des louanges & des récompenses dues à tous ceux qui les observent.

Fait à notre résidence Impériale de Constantinople le 2. de la Lune de Cheval 1124 de l'Egire,

Pendant qu'on attendoit cette réponse du Grand-Seigneur, le Roi écrivit à la Porte, pour se plaindre de la trahison dont il soupçonnoit le Kam des Tartares; mais les passages étoient bien gardez; de plus le Ministère lui étoit contraire, les lettres ne parvinrent point au Sultan: le Visir empêcha même M. Desalleurs de venir à Andrinople où étoit la Porte, de peur que ce Ministre qui agissoit pour le Roi de Suede, ne voulût déranger le dessein qu'on avoit de le faire partir.

Charles indigné de se voir en quelque sorte chassé des terres du Grand Seigneur, se détermina à ne point partir du tout.

Il pouvoit demander à s'en retourner par

par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer sur la mer Noire, pour se rendre à Marseille par la Méditerranée: mais il aime mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cens bourses furent arrivées, son Thésorier Grothusen qui avoit appris la langue Turque dans ce long séjour, alla voir le Pacha sans interprète, dans le dessein de tirer de lui les douze cens bourses, & de former ensuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours sur cette fautive supposition que le Parti Suedois armeroit enfin l'Empire Ottoman contre le Czar.

Grothusen dit au Pacha que le Roi ne pouvoit avoir ses équipages prêts sans argent: mais dit le Pacha, c'est nous qui ferons tous les frais de votre départ; votre Maître n'a rien à dépenser tant qu'il sera sous la protection du mien.

Grothusen repliqua qu'il y avoit tant de différence entre les équipages Turcs, & ceux des Francs, qu'il falloit avoir recours aux artisans Suedois & Polonois qui étoient à Varnitza.

Il l'assura que son Maître étoit disposé à partir, & que cet argent faciliteroit & avanceroit son départ. Le Pacha trop

confiant donna les douze cens bourses : il vint quelques jours après demander au Roi d'une maniere très-respectueuse , les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le Roi lui dit qu'il n'étoit pas prêt de partir , & qu'il lui falloit encore mille bourses. Le Pacha confondu à cette reponse , fut quelque tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtré , où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au Roi il m'en coûtera la tête , dit-il , pour avoir obligé ta Majesté : j'ai donné les douze cens bourses malgré l'ordre exprès de mon Souverain ; ayant dit ces paroles , il s'en retournoit plein de tristesse.

Le Roi l'arrêta , & lui dit qu'il l'excuseroit auprès du Sultan : Ah ! repartit le Turc en s'en allant , mon Maître ne fait point excuser les fautes , il ne fait que les punir.

Ismaël Pacha alla apprendre cette nouvelle au Kam des Tartares , lequel ayant reçu le même ordre que le Pacha de ne point souffrir que les douze cens bourses fussent données avant le départ du Roi , & ayant consenti qu'on délivrât cet argent , aprehendoit aussi-bien que le Pacha l'indignation du Grand Seigneur.

neur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier, ils protesterent qu'ils n'avoient donné les douze cens bourses que sur les promesses positives d'un Ministre du Roi de partir sans délai; & ils supplierent Sa Hauteffe, que le refus du Roi ne fût point attribué à leur desobéissance.

Charles persistant toujours dans l'idée que le Kam & le Pacha vouloient le livrer à ses ennemis, ordonna à M. Funk; alors son Envoié auprès du Grand Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encore mille bourses. Son extrême generosité, & le peu de cas qu'il faisoit de l'argent, l'empêchoit de sentir qu'il y avoit de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisoit que pour s'attirer un refus, & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'étoit être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir besoin de pareils artifices. Savari son interprète, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople malgré la severité avec laquelle le Grand Visir faisoit garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse on le fit mettre en prison. Le Sultan

indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son discours selon la traduction qu'on en fit alors.

„ Je n'ai presque connu le Roi de Sue-
 „ de que par sa défaite à Pultowa, &
 „ par la prière qu'il m'a faite de lui ac-
 „ corder un azile dans mon Empire :
 „ je n'ai, je crois, nul besoin de lui,
 „ & n'ai sujet ni de l'aimer, ni de le
 „ craindre : cependant sans consulter
 „ d'autres motifs que l'hospitalité d'un
 „ Musulman, & ma générosité qui ré-
 „ pand la rosée de ses faveurs sur les
 „ grands comme sur les petits, sur les
 „ étrangers comme sur mes sujets, je
 „ l'ai reçu & secouru de tout, lui, ses
 „ Ministres, ses Officiers, ses Soldats,
 „ & n'ai cessé pendant trois ans & demi
 „ de l'accabler de presens.

„ Je lui ai accordé une escorte confi-
 „ derable pour le conduire dans ses Etats.
 „ Il a demandé mille bourses pour paier
 „ quelques frais, quoi que je les fasse
 „ tous; au lieu de mille, j'en ai accor-
 „ dé douze cens; après les avoir tirées
 „ de la main du Serasquier de Bender,
 „ il en demande encore mille autres, &
 „ ne veut point partir sous prétexte que
 „ l'es-

ROI DE SUEDE. LIV. VI. 13

” l'escorte est trop petite, au lieu qu'elle
” ne l'est que trop grande pour passer
” par un País ami.

” Je demande donc si c'est violer les
” Loix de l'hospitalité, que de renvoyer
” ce Prince, & si les Puissances étrangères
” doivent m'accuser de violence &
” d'injustice, en cas qu'on soit réduit à
” le faire partir par force.” Tout le Di-
van répondit que le Grand Seigneur agis-
soit avec justice.

Le Mouphty déclara que l'hospitalité
n'est point de commande aux Musul-
mans envers les Infideles, encore moins
envers les ingrats ; & il donna son Fetfa,
espece de Mandement qui accompagne
presque toujours les ordres importans
du Grand Seigneur : ces Fetfa sont re-
verez comme des oracles, quoique ceux
dont ils émanent soient des esclaves du
Sultan comme les autres.

L'ordre & le Fetfa furent portez à
Bender par le *Bouyouk Imraour* grand
Maître des écuries, & un *Chiaou* Pacha
premier Huissier. Le Pacha de Bender
reçut l'ordre chez le Kam des Tartar-
res, aussi-tôt il alla à Varnitza deman-
der si le Roi vouloit partir comme ami,
ou le reduire à executer les ordres du
Sultan.

Char-

Charles XII. menacé n'étoit pas maître de sa colere. Obeis à ton Maître si tu l'oses : lui dit-il , & fors de ma presence. Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'usage ordinaire des Turcs : en s'en retournant il rencontra Fabrice & lui cria toujours en courant ; le Roi ne veut point écouter la raison , tu vas voir des choses bien étranges. Le jour même il retrança les vivres au Roi , & lui ôta sa garde de Janissaires. Il fit dire aux Polonois & aux Cosaques qui étoient à Varnitza , que s'ils vouloient avoir des vivres , il falloit quitter le Camp du Roi de Suede , & venir se mettre dans la ville de Bender , sous la protection de la Porte. Tous obéirent , & laisserent le Roi réduit aux Officiers de sa maison , & à trois cens soldats Suedois , contre vingt mille Tartares , & six mille Turcs.

Il n'y avoit plus de provisions dans le Camp pour les hommes , ni pour les chevaux.

Le Roi ordonna qu'on tuât hors du Camp à coups de fusil , vingt de ces beaux Chevaux Arabes que le Grand Seigneur lui avoit envoyez : en disant , je ne veux ni de leurs provisions , ni de leurs chevaux. Ce fut un regal pour
les

les troupes Tartares, qui comme on fait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtez le petit Camp du Roi.

- Ce Prince sans s'étonner fit faire des retranchemens reguliers par ses trois cens Suedois: il y travailla lui-même: son Chancelier, son Thrésorier, ses Secretaires, ses valets de chambre, tous ses domestiques aidoient à l'ouvrage. Les uns barricadoient les fenêtrés, les autres enfonçoient des solives derrière les portes en forme d'arcbutans.

Quand on eût bien barricadé la maison, & que le Roi eût fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une securité profonde: heureusement Fabrice, l'Envoïé de Holstein, ne s'étoit point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demouroit aussi Monsieur Jeffreis Envoïé d'Angleterre auprès du Roi de Suede. Ces deux Ministres voiant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre mediateurs entre les Turcs & le Roi. Le Kam & sur tout le Pacha de Bender, qui n'avoit
 nulle

32 HIST. DE CHARLES XII.

nulle envie de faire violence à ce Monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux Ministres : ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assisterent cet Huissier du Serail, & le grand Maître des écuries, qui avoient apporté l'ordre du Sultan, & le Fetfa du Mouphty.

Monsieur * Fabrice leur avoua que Sa Majesté Suedoise avoit de justes raisons de croire qu'on vouloit le livrer à ses ennemis en Pologne. Le Kam, le Pacha & les autres jurèrent sur leurs têtes, prirent Dieu à témoin qu'ils détestoient une si horrible perfidie, qu'ils verseroient tout leur sang plutôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au Roi en Pologne : ils dirent qu'ils avoient entre leurs mains les Ambassadeurs Moscovites & Polonois, dont la vie leur répondoit du moindre affront qu'on oseroit faire au Roi de Suede. Enfin ils se plainquirent amèrement des soupçons outrageans que le Roi concevoit sur des personnes qui l'avoient si bien reçu & si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, M. Fabrice se laissa persuader par ces Barbares :

* Tout ce recit est rapporté par M. Fabrice dans ses Lettres.

res : il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imitte jamais qu'imparfaitement. Il savoit bien qu'il y avoit eu une secrette correspondance entre le Kam Tartare & le Roi Auguste ; mais il demeura convaincu qu'il nes'étoitagi dans leur négociation, que de faire sortir Charles XII. des terres du Grand Seigneur. Soit que Fabrice se trompât ou non , il les assura qu'il représenteroit au Roi l'injustice de ces défiances ; mais prétendez-vous le forcer à partir ? ajouta-il : Oui , dit le Pacha , tel est l'ordre de notre Maître. Alors il les pria encore une fois de bien considerer si cet ordre étoit de verser le sang d'une tête couronnée : Oui, repliqua le Kam en colere ; si cette tête couronnée desobeit au Grand Seigneur dans son Empire.

Cependant tout étant prêt pour l'asaut la mort de Charles XII. paroissant inevitable ; & l'ordre du Sultan n'étant pas positivement de le tuer en cas de resistance, le Pacha engagea le Kam à souffrir qu'on envoiât dans le moment un exprès à Andrinople où étoit alors le Grand Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hauteffe.

Monsieur Jeffreis, & M. Fabrice aiant

obtenu ce peu de relâche , coururent en avertir le Roi : ils arrivent avec l'empressement de gens qui apportoient une nouvelle heureuse ; mais ils furent très-froidement reçus : il les apella médiateurs volontaires, & perlista à soutenir que l'ordre du Sultan & le Fetfa du Moughly étoient forgez , puisqu'on venoit d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le Ministre Anglois se retira bien résolu de ne se plus mêter des affaires d'un Prince si inflexible : M. Fabrice aimé du Roi, & plus accoutumé à son humeur que le Ministre Anglois, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le Roi pour toute réponse , lui fit voir ses retranchemens, & le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres : on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le Camp du Roi, en attendant que le Courrier fût revenu d'Andrinople.

Le Kam même avoit défendu à ses Tartares impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suedois jusqu'à nouvel ordre : de sorte que Charles XII. sortoit quelquefois de son Camp avec quarante
che-

chevaux, & courroit au milieu des trou-
pes Tartares qui lui laissoient respec-
tueusement le passage libre : il mar-
choit même droit à leurs rangs ; & ils
s'ouvroient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du Grand Seigneur é-
tant venu, de passer au fil de l'épée tous
les Suédois qui seroient la moindre résis-
tance, & de ne pas épargner la vie du
Roi ; le Pacha eut la complaisance de
montrer cet ordre à Fabrice, afin qu'il
fit un dernier effort sur l'esprit de Char-
les. Fabrice vint faire aussitôt ce triste
rapport. Avez-vous vu l'ordre dont vous
parlez ? dit le Roi : Qui, répondit Fa-
brice ; Et bien dites-leur de ma part que
c'est un second ordre qu'ils ont supposé,
& que je ne veux point partir. Fabrice
se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui
reprocha son opiniâtreté ; tout fut inu-
tile : retournez à vos Turcs, lui dit le
Roi en souriant ; s'ils m'attaquent je
sçaurai bien me défendre.

Les Chapelains du Roi se mirent aussi
à genoux devant lui, le conjurant de ne
pas exposer à un massacre certain les
malheureux restes de Pultowa, & sur tout
sa personne sacrée ; l'assurant de plus que
cette résistance étoit injuste, qu'il violoit
les droits de l'hospitalité en s'opiniâtrant

à rester par force chez des étrangers qui l'avoient si long-tems & si generousement secouru. Le Roi qui nes'étoit point fâché contre Fabrice, se mit en colere contre ses Prêtres, & leur dit qu'il les avoit pris pour faire les prieres, & non pour lui dire leurs avis.

Le Général Hord & le Général Dardoff, dont le sentiment avoit toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvoit être que funeste, montrèrent au Roi leurs estomacs couverts de blessures reçues à son service; & l'assurant qu'ils étoient prêts de mourir pour lui, ils le supplierent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. Je sçai par vos blessures & par les miennes, leur dit Charles XII. que nous avons vaillamment combattu ensemble; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent, faites le encore aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le Roi. Ce Prince préparé à l'assaut se flattoit en secret du plaisir & de l'honneur de soutenir avec trois cens Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste: son Chancelier Mullern, le Secretaire Empreüs & les Clercs, devoient defendre la maison
de

de la Chancellerie : le Baron Fief à la tête des Officiers de la bouche étoit à un autre poste : les Palfreniers, les Cuisiniers avoient un autre endroit à garder ; car avec lui tout étoit soldat : il courroit à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des recompenses à tout le monde, créant des Officiers, & assurant de faire Capitaines les moindres valets qui combattoient avec courage.

On ne fut pas long-tems sans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venoient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottoient en l'air, les clairons sonnoient, les cris de Alla, Alla, se faisoient entendre de tous côtez. Le Baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêloient dans leurs cris aucune injurè contre le Roi, & qu'ils l'apelloient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens ; il s'avance dans les rangs des Janissaires, qui presque tous avoient reçu de l'argent de lui : „ Eh, quoi mes amis ! „ leur dit-il en propres mots, venez- „ vous massacrer trois cens Suedois sans „ deffence ? vous braves Janissaires qui „ avez pardonné à cent mille Moscovi-

„ tes, quand ils vous ont crié *amman*,
 „ pardon. Avez-vous oublié les bien faits
 „ que vous avez reçus de nous ? & vou-
 „ lez-vous assassiner ce grand Roi de
 „ Suede que vous aimez tant, & qui vous
 „ a fait tant de liberalitez ? Mes amis,
 „ il ne demande que trois jours ; & les
 „ ordres du Sultan ne sont pas si séve-
 „ res qu'on vous le fait croire.”

Ces paroles firent un effet que Gro-
 thusen n'attendoit pas lui-même. Les
 Janissaires jurèrent sur leurs barbes,
 qu'ils n'attaqueroient point le Roi, &
 qu'ils lui donneroient les trois jours qu'il
 demandoit. En vain on donna le signal
 de l'assaut ; les Janissaires loin d'obéir,
 menacerent de se jeter sur leurs chefs, si
 on n'accordoit pas trois jours au Roi de
 Suede ; ils vinrent en tumulte à la tente
 du Pacha de Bender, criant que les ordres
 du Sultan étoient suposez : à cette sedi-
 tion inopinée le Pacha n'eût à opposer que
 la patience.

Il seignit d'être content de la genereuse
 resolution des Janissaires, & leur ordon-
 na de se retirer à Bender. Le Kam des
 Tartares, homme violent, vouloit don-
 ner immédiatement l'assaut avec ses trou-
 pes ; mais le Pacha qui ne prétendoit pas
 que les Tartares eussent seuls l'honneur
 de

de prendre le Roi, tandis qu'il seroit puni peut-être de la desobéissance de ses Janissaires, persuada au Kam d'attendre jusqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender assembla tous les Officiers des Janissaires & les plus vieux soldats : il leur lut & leur fit voir l'ordre positif du Sultan & le Fetfa du Mouphty.

Soixante des plus vieux qui avoient des barbes blanches venerables, & qui avoient reçu mille presens des mains du Roi, proposerent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, & de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le Pacha le permit, il n'y avoit point d'expedient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être reduit à faire tuer ce Prince. Ces soixante vieillards allerent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des Janissaires quand ils ne vont point au combat : car les Turcs regardent comme barbare la coutume des Chrétiens, de porter des épées en tems de paix, & d'entrer armez chez leurs amis & dans leurs Églises.

Ils s'adresserent au Baron de Grothusen & au Chancelier Mullern ; ils leur

dirent qu'ils venoient dans le dessein de servir de fideles gardes au Roi ; & que s'il vouloit , ils le conduiroient à Andrinople , où il pourroit parler lui-même au Grand Seigneur. Dans le tems qu'ils faisoient cette proposition , le Roi lisoit des lettres qui arrivoient de Constantinople ; & que Fabrice qui ne pouvoit plus le voir , lui avoit fait tenir secrettement par un Janissaire. Elles étoient du Comte Poniatowsky , qui ne pouvoit le servir ni à Bender , ni à Andrinople , étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte , depuis l'indiscrette demande des mille bourses. Il mandoit au Roi que les ordres du Sultan pour saisir ou massacrer sa personne Royale en cas de resistance , n'étoient que trop réels ; qu'à la verité le Sultan étoit trompé par ses Ministres , mais que plus l'Empereur étoit trompé dans cette affaire , plus il vouloit être obéi , qu'il falloit ceder au tems , & plier sous la nécessité ; qu'il prenoit la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des Ministres par la voie des négociations , de ne point mettre de l'inflexibilité , où il ne falloit que de la douceur , & d'attendre de la politique & du tems , le remede à un mal que la violence aigriroit sans ressource.

Mais

Mais ni les propositions de ces vieux Janissaires, ni les lettres de Poniatowsky, ne purent donner seulement au Roi l'idée qu'il pouvoit fléchir sans deshonneur. Il aimoit mieux mourir de la main des Turcs, que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoia ces Janissaires sans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne se retiroient, il leur feroit couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournerent en criant, ah! la tête de fer, puisqu'il veut perir qu'il perisse. Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commission, & apprendre à leurs Camarades à Bender l'étrange reception qu'on leur avoit faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du Pacha sans delai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avoient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendoient déjà & les canons commençoient à tirer.

Les Janissaires d'un côté & les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit Camp ; à peine vingt Suedois tirerent l'épée, les trois cens Soldats fu-

rent enveloppez & faits prisonniers sans résistance : le Roi étoit alors à cheval entre sa maison & son Camp , avec les Généraux Hord , Dardoff & Sparre : voiant que tous ses Soldats s'étoient laissez prendre en sa présence , il dit de sang froid à ces trois Officiers ; allons défendre la maison : nous combattrons , ajouta-t-il en souriant *pro aris & focis*.

Aussi-tôt il galope avec eux vers cette maison où il avoit mis environ quarante domestiques en sentinelle , & qu'on avoit fortifié du mieux qu'on avoit pu.

Ces Généraux tout accoutumez qu'ils étoient à l'opiniâtre intrepidité de leur Maître , ne pouvoient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid , & en plaisantant , se défendre contre dix canons & toute une armée : ils le suivent avec quelques gardes , & quelques domestiques qui faisoient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte , ils la trouverent assiegée de Janissaires ; déjà même près de deux cens Turcs ou Tartares étoient entrez par une fenêtré , & s'étoient rendus maîtres de tous les appartemens , à la reserve d'une grande salle où les domestiques du Roi s'étoient retirés. Cette salle étoit heureusement près de la porte par où le Roi vouloit entrer

entrer avec sa petite troupe de vingt personnes : il s'étoit jetté en bas de son cheval le pistolet & l'épée à la main, & sa fuite en avoit fait autant.

Les Janissaires tombent sur lui de tous côtez ; ils étoient animés par la promesse qu'avoit faite le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auroient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il bleffoit, & il tuoit tous ceux qui s'aprochoient de la personne : Un Janissaire qu'il avoit bleffé, lui apuia son mousqueton sur le visage ; si le bras du Turc n'avoit fait un mouvement causé par la foute qui alloit & qui venoit comme des vagues, le Roi étoit mort : la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla casser le bras au Général Hord, dont la destinée étoit d'être toujours bleffé à côté de son Maître.

Le Roi enfonce son épée dans l'estomac du Janissaire ; en même tems ses domestiques qui étoient enfermés dans la grande salle en ouvrent la porte : le Roi entre comme un trait suivi de sa petite troupe ; on referme la porte dans l'instant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver.

Voilà Charles XII. dans cette salle en-fer-

fermé avec toute sa suite qui consistoit en près de soixante hommes, Officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espee.

Les Janissaires & les Tartares pilloient le reste de la maison, & remplissoient les appartemens : Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, dit-il ; & se mettant à la tête de son monde, il ouvre lui-même la porte de la salle qui donnoit dans son appartement à coucher ; il entre & fait feu sur ceux qui pilloient.

Les Turcs chargez de butin, épouvantez de la subite apparition de ce Roi qu'ils étoient accoutumez à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtré, ou se retirent jusques dans les caves ; le Roi profitant de leur desordre, & les siens animez par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point ; & en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le Roi aperçut dans la chaleur du combat deux Janissaires qui se cachoit sous son lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. Je te donne la vie, dit le Roi au Turc, à condition que tu iras faire au Pacha un fidele recit de ce que tu as vû :

Grot-

Grothusen servoit d'interprète à ces paroles ; le Turc promit aisément ce qu'on voulut , & on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermerent & barricaderent encore les fenêtres. Ils ne manquoient point d'armes ; une chambre basse pleine de mousquets & de poudre avoit échapé à la recherche tumultueuse des Janissaires, on s'en servit à propos , les Suédois tiroient à travers les fenêtres presque à bout portant sur cette multitude de Turcs , dont ils tuèrent deux cens en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tiroit contre la maison ; mais les pierres étant fort molles, il ne faisoit que des trous & ne renversoit rien.

Le Kam des Tartares & le Pacha qui vouloient prendre le Roi en vie, honteux de perdre du monde, & d'occuper une armée entiere contre soixante personnes, jugerent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le Roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées ; la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé étoit prêt à fondre sur les Suédois. Le Roi donna tranquillement

mient ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur; il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suedois, il le jette à l'endroit où le feu étoit le plus violent: il se trouva que ce baril étoit rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation inseparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage; l'appartement du Roi étoit consumé, la grande salle où les Suedois se tenoient, étoit remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entroient par les portes des appartemens voisins: la moitié du toit étoit abîmée dans la maison même, l'autre tomboit en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde nommé Walberg osa dans cette extrémité crier qu'il falloit se rendre. Voilà un étrange homme, dit le Roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. Un autre garde nommé Rosen s'avisa de dire, que la maison de la Chancellerie, qui n'étoit qu'à cinquante pas avoit un toit de pierre, & étoit à l'épreuve du feu; qu'il falloit faire un sortie gagner cette maison & s'y défendre. Voilà un vrai Suedois, s'écria le Roi: il embrassa ce garde; le crut Colonel sur champ.

Al-

Allons mes amis , dit-il , prenez avec vous le plus de poudre & de plomb que vous pourrez , & gagnons la Chancellerie l'épée à la main.

Les Turcs qui cependant entouroient cette maison toute embrasée , voïoient avec une admiration mêlée d'épouvante , que les Suedois n'en fortoient point ; mais leur étonnement fut encore plus grand , lorsqu'ils virent ouvrir les portes , & le Roi , & les siens fondre sur eux en desesperez. Charles & ses principaux Officiers étoient armez d'épées & de pistolets ; chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit , & dans le même clin d'œil jettant leurs pistolets & s'armant de leurs épées , ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas ; mais le moment d'après , cette petite troupe fut entourée : le Roi qui étoit en bottes selon sa coutume , s'embarassa dans ses éperons , & tomba : vingt-un Janissaires se jettent aussi-tôt sur lui , le desarment , & l'emmenent au quartier du Pacha , les uns le tenant sous les jambes , les autres sous les bras , comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le Roi se vit saisi , la violence de son temperament & la fureur
où

où un combat si long & si terrible a-
voient dû le mettre, firent place tout à
coup à la douceur & à la tranquillité. Il
ne lui échapa pas un mot d'impatience,
pas un coup d'œil de colere. Il regar-
doit les Janissaires en fouriant, & ceux-
ci le portoient en criant *alla*, avec une
indignation mêlée de respect. Ses Offi-
ciers furent pris au même tems & dé-
pouillez par les Turcs & par les Tartar-
es; ce fut le 12. Fevrier de l'an 1713.
qu'arriva cet étrange événement qui eut
encore des suites singulieres.

Fin du sixième Livre.

ARGUMENT

DU

LIVRE SEPTIEME.

Les Turcs transfèrent Charles à Demirtocca : Le Roi Stanislas est pris dans le même tems : Action hardie de M. de Villelongue : Revolutions dans le Serail : Batailles données en Pomeranie : Altena brûlé par les Suédois : Charles part enfin pour retourner dans ses Etats : Sa manière étrange de voyager : Son arrivée à Stralsund : Disgraces de Charles. Succès de Pierre le Grand : Son triomphe dans Petersbourg.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LIVRE SEPTIEME.



LE Pacha de Bender attendoit Charles gravement dans sa tente, aiant près de lui Marco un interprète : Il reçut ce Prince avec un profond respect , & le supplia de se reposer sur un Sopha ; mais le Roi ne prenant pas seulement
garde

garde aux civilitez du Turc, se tint debout dans la tente.

Le Tout-puissant soit beni, dit le Pacha, de ce que ta Majesté est en vie: mon desespoir est amer d'avoir été réduit par ta Majesté à executer les ordres de sa Hauteffe. Le Roi fâché seulement de ce que ses 300 Soldats s'étoient laissez prendre dans leurs retranchemens, dit au Pacha: Ah! s'ils s'étoient defendus comme ils devoient, on ne nous auroit pas forcez en dix jours. Hélas! dit le Turc, voilà du courage bien mal employé. Il fit reconduire le Roi à Bender sur un cheval richement caparçonné. Ses Suedois étoient ou tuez ou pris; tout son équipage, ses meubles, ses papiers, ses hardes les plus nécessaires pillées ou brûlées: on voioit sur les chemins, les Officiers Suedois presque nuds, enchaînez deux à deux, & suivant à pied des Tartares ou des Janissaires. Le Chancelier, les Généraux n'avoient point un autre sort; ils étoient esclaves des Soldats à qui ils étoient échus en partage.

De tous ces prisonniers celui qui eut la destinée la plus funeste, fut ce jeune *Frederic*, premier Valet de chambre du Roi, qui lui avoit sauvé la vie à Pulto-

wa, & qui secondant la hardiesse du Comte Poniatowsky avoit conduit son Maître au milieu des ennemis victorieux, l'espace de trois grands milles. Frederic soutint à l'action de Bender la réputation qu'il avoit acquise à Pultowa, il combattit toujours près de Charles, & ne fut pris qu'après avoir tué douze Turcs de sa main. Il avoit la réputation d'égaliser le Roi Auguste par la force du corps : ces dons extraordinaires de la nature étoient joints en lui à une très-grande beauté qui fut la cause de sa fin malheureuse. Plusieurs Tartares se disputèrent sa prise. Ces Barbares enivrez de la fureur du combat & d'une passion odieuse, ne pouvant convenir entr'eux à qui apartiendrait cette proie, couperent Frederic à coups de sabre par le milieu du corps.

Ismaël Pacha aiant conduit Charles XII. dans son Serail de Bender, lui ceda son appartement & le fit servir en Roi, non sans prendre la précaution de mettre des Janissaires en sentinelle à la porte de la chambre. On lui prepara un lit; mais il se jetta tout botté sur un sofa, & dormit profondement. Un Officier qui se tenoit debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet que le Roi
jetta

jetta en se reveillant de son premier sommeil : & le Ture voïoit avec étonnement un Souverain qui couchoit en bottes & nuë tête. Le lendemain matin Ismaël introduisit Fabrice dans la chambre du Roi. Fabrice trouva ce Prince avec ses habits déchirez, ses bottes, ses mains, & toute sa personne couverte de sang & de poudre, les sourcils brûlez ; mais l'air serain dans cet état affreux. Il se jetta à genoux devant lui sans pouvoir proferer une parole : rassuré bientôt par la maniere libre & douce dont le Roi lui parloit, il reprit avec lui sa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. On prétend, dit Fabrice, que Votre Majesté a tué vingt Janissaires de sa main. Bon, bon, dit le Roi, on augmente toujours les choses de la moitié. Au milieu de cette conversation, le Pacha presenta au Roi son Favori Grothusen, & le Colonel Ribbins qu'il avoit eu la générosité de racheter à ses dépens. Fabrice se chargea de la rançon des autres prisonniers.

Jeffreis, l'Envoïé d'Angleterre se joignit à lui pour fournir à cette dépense. La Mottraje ce François, que la curiosité avoit amené à Bender, &

qui a écrit une partie des événemens que l'on raporte, donna aussi ce qu'il avoit : ces Etrangers assistez des soins, & même de l'argent du Pacha racheterent non seulement les Officiers, mais encore leurs habits des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduisit le Roi prisonnier dans un chariot couvert d'écarlate sur le chemin d'Andrinople ; son Thresorier Grothusen étoit avec lui : le Chancelier Mullern, & quelques Officiers suivoient dans un autre char : plusieurs étoient à cheval ; & lors qu'ils jetoient les yeux sur le chariot où étoit le Roi, ils ne pouvoient retenir leurs larmes. Le Pacha étoit à la tête de l'esorte ; Fabrice lui représenta qu'il étoit honteux de laisser le Roi sans épée, & le pria de lui en donner une : Dieu m'en préserve, dit le Pacha, il voudroit nous en couper la barbe : cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduisoit ainsi prisonnier & desarmé ce Roi qui peu d'années auparavant avoit donné la loi à tant d'Etats, & qui s'étoit vu l'arbitre du Nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le Roi Stanislas avoit été arrêté sur les terres des Turcs, & on l'amenoit prisonnier à Bender dans le tems même qu'on transféroit Charles XII.

Stanislas n'étant plus soutenu par la main qui l'avoit fait Roi, se trouvant sans argent & par conséquent sans parti en Pologne, s'étoit retiré d'abord en Poméranie; & ne pouvant plus conserver son Roïaume, il avoit défendu autant qu'il l'avoit pu, les Etats de son Bienfaiseur.

Il passa même en Suede pour precipiter les secours dont on avoit besoin dans la Livonie & dans la Poméranie. Enfin aiant fait tout ce qu'on devoit attendre de l'amî du Roi de Suede, & lutté contre la mauvaise fortune, il ne songea qu'à céder une Couronne qu'il ne pouvoit plus garder. Il en conféra avec Flemming, ce Premier Ministre du Roi Auguste qui lui devoit tant, & qui lui promit des conditions avantageuses, sinon par reconnaissance, au moins par honneur, ou ce qui est plus vrai semblable, pour le tromper.

Mais Stanislas ne pouvoit avec bien-séance abdiquer sans le consentement de Charles, une Couronne qu'il lui devoit. Il lui écrivit donc d'abord à

Bender, pour le prier d'agréer une abdication devenue nécessaire par les conjonctures, & glorieuse par ses motifs : il le prioit de ne plus sacrifier ses vrais intérêts pour la cause d'un ami malheureux qui ne pensoit plus qu'à se sacrifier lui-même au repos public. Charles XII. reçut ces lettres à Varnitza. Il dit en colère au Courier en présence de plusieurs témoins ; S'il ne veut pas être Roi, j'en sçaurai bien faire un autre. Stanislas espéra que sa présence feroit plus d'effet que ses lettres ; il partit donc lui-même avec le Baron de Sparre, qui depuis a été Ambassadeur de Suede en France, il quitta son habit Polonois, de peur d'être reconnu sur la route & passa par les frontières de la Hongrie & de la Transilvanie, craignant toujours d'être arrêté par tout sur les chemins : il ne se crut en sûreté que quand il se vit enfin en Moldavie, à Yassi sur les terres des Turcs, près de cet endroit où le Czar avoit à peine échapé de leurs mains : ce fut à Yassi même qu'on l'arrêta. On lui demanda qui il étoit, il se dit Suedois, chargé d'une commission à Bender pour le Roi de Suede, s'assurant qu'à ce nom seul les Turcs le laisseroient aller avec honneur : il étoit
bien

bien éloigné de soupçonner ce qui se passoit alors.

On le saisit de sa personne dès qu'il eût prononcé qu'il étoit Suedois, & on le conduisit prisonnier sur le chemin de Bender. On aprit bien-tôt qui il étoit : la nouvelle en vint au Pacha , dans le tems qu'il accompagnoit le chariot du Roi de Suede : le Pacha le dit à Fabrice : celui-ci s'aproxant du chariot de Charles XII. lui aprit qu'il n'étoit pas le seul Roi prisonnier entre les mains des Turcs , & que Stanislas étoit à quelques milles de lui , conduit par des soldats. Courez à lui , mon cher Fabrice , lui dit Charles sans se déconcerter d'un tel accident : dites lui bien qu'il ne fasse jamais de paix avec le Roi Auguste , & assurez le que dans peu nos affaires changeront. Telle étoit l'inflexibilité de Charles dans ses opinions, que tout abandonné qu'il étoit en Pologne ; tout poursuivi dans ses propres Etats, tout captif dans une litiere Turque , conduit prisonnier sans savoir où on le menoit ; il comptoit encore sur sa fortune , & esperoit toujours un secours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. Fabrice courut s'acquitter de sa commission , accompagné d'un Ja-

niffaire , avec la permission du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de soldats qui conduisoit Stanislas : il s'adressa au milieu d'eux à un Cavalier vêtu à la Françoisé & assez mal monté, & lui demanda en Allemand où étoit le Roi de Pologne: celui à qui il parloit étoit Stanislas lui-même qu'il n'avoit pas reconnu sous ce déguisement : Eh quoi! dit le Roi , ne vous souvenez-vous donc plus de moi? Alors Fabricce lui aprit le triste état où étoit le Roi de Suede, & la fermeté inébranlable, mais inutile de ses desseins.

Quand Stanislas fut près de Bender, le Pacha qui revenoit, après avoir accompagné Charles XII. quelques milles, envoya au Roi Polonois un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçu dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit. Cependant on conduisoit Charles sur le chemin d'Andrinople. Cette ville étoit déjà remplie du bruit de son combat. Les Turcs le condamnoient & l'admiroient; mais le Divan irrité menaçoit déjà de le releguer dans une isle de l'Archipel.

Mon-

Monsieur Desalleurs qui auroit pu prendre son parti, & empêcher qu'on ne fit cet affront aux Rois Chrétiens, étoit à Constantinople, aussi bien que Monsieur de Poniatowsky, dont on craignoit toujours le genie fécond en ressources. La plupart des Suédois restez dans Andrinople étoient en prison; le trône du Sultan paroissoit inaccessible de tous côtez aux plaintes du Roi de Suede.

Le Marquis de Fierville envoyé secrètement de la part de la France auprès de Charles à Bender, étoit pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce Prince dans le tems que tout l'abandonnoit ou l'opprimoit. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un Gentilhomme François, d'une ancienne Maison, nommé de Villelongue, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du Roi de Suede, étoit venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce Prince.

Monsieur de Fierville avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un memoire au nom du Roi de Suede, dans lequel ce Monarque demandoit vengeance au Sultan de l'insulte faite en sa personne à
 tou-

toutes les têtes couronnées, & de la trahison vraie ou fausse du Kam & du Pacha de Bender.

On y accusoit le Visir & les autres Ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le Grand Seigneur, d'avoir empêché les lettres du Roi de parvenir jusqu'à sa Hauteffe, & d'avoir par ses artifices arraché du Sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité Musulmane; par lequel on avoit violé le droit des Nations, d'une maniere si indigne d'un grand Empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un Roi qui n'avoit pour se deffendre que ses domestiques, & qui comptoit sur la parole sacrée du Sultan.

Quand ce memoire fut écrit il fallut le faire traduire en Turc & l'écrire d'une écriture particuliere par un papier fait exprès, dont on doit se servir pour tout ce qu'on presente au Sultan.

On s'adressa à quelques interprètes François qui étoient dans la ville; mais les affaires du Roi de Suede étoient si desesperées, & le Visir déclaré si ouvertement contre lui, qu'aucun interprète n'osa seulement traduire l'écrit de M. de Fierville. On trouva enfin un autre é-

tran-

tranger dont la main n'étoit point connue à la Porte, qui moiennant quelque recompense, & l'assurance d'un secret profond, traduisit le memoire en Turc, & l'écrivit sur le papier convenable: le Baron d'Arvidson Officier des troupes de Suede, contrefit la signature du Roi: Fierville qui avoit le Sceau Roial l'apposa à l'écrit, & on cacheta le tout avec les armes de Suede. Villelongue se chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du Grand Seigneur, lors qu'il iroit à la mosquée selon la coutume. On s'étoit déjà servi d'une pareille voie pour presenter au Sultan des memoires contre ses Ministres. Mais cela même rendoit le succès de cette entreprise plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le Visir qui prevoioit que les Suedois demanderoient justice à son Maître, & qui n'étoit que trop instruit par le malheur de ses predecesseurs, avoit expressément defendu qu'on laissât approcher personne du Grand Seigneur, & avoit ordonné sur tout qu'on arrêtât tous ceux qui se presenteroient auprès de la Mosquée avec des placets.

Villelongue favoit cet ordre, & n'ignoroit pas qu'il y alloit de sa tête. Il
quit-

quitta son habit franc, prit un vêtement à la Grecque ; & aiant caché dans son sein la lettre qu'il vouloit presenter , il se promena de bonne heure près de la Mosquée où le Grand Seigneur devoit aller. Il contrefit l'insensé, s'avança en dansant au milieu de deux haies de Janissaires, entre lesquelles le Grand Seigneur alloit passer : il laissoit tomber exprès quelques pièces d'argent de ses poches pour amuser les gardes.

Dès que le Sultan aprocha, on voulut faire retirer Villelongue ; il se jetta à genoux & se débattit entre les mains des Janissaires : son bonnet tomba ; de grands cheveux qu'il portoit, le firent reconnoître pour un Franc. Il reçut plusieurs coups, & fut très-maltraité, le Grand Seigneur qui étoit déjà proche, entendit ce tumulte & en demanda la cause. Villelongue lui cria de toutes ses forces, *amman! amman! misericorde!* en tirant la lettre de son sein. Le Sultan commanda qu'on le laissât aprocher ; Villelongue court à lui dans le moment, embrasse son étrier & lui presente l'écrit, en lui disant *Sued Croll dan*, c'est le Roi de Suede qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans son sein

fein & continua son chemin vers la Mosquée. Cependant on s'assure de Villelongue, & on le conduit en prison dans les bâtimens extérieurs du Sérail. *

Le Sultan au sortir de la Mosquée après avoir lû la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Il quitta l'habit Imperial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, & se déguisa en Officier des Janissaires, ce qui lui arrive assez souvent : il amena avec lui un vieillard de l'Isle de Malthe qui lui servit d'interprète. A la faveur de ce déguisement, Villelongue jouit d'un honneur qu'aucun Ambassadeur Chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'Empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du Roi de Suède ; d'accuser les Ministres, & de demander vengeance avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même ; il étoit censé ne parler qu'à son égal. Il avoit reconnu aisément le Grand Seigneur malgré l'obscurité de la prison ; & il

* Les Manuscrits de Mr. de Fierville & de Mr. de Villelongue que l'Auteur a entre les mains, font foi de tout ce qu'on avance ici.

il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu Officier des Janissaires dit à Villelongue ces propres paroles : Chrétien , assure-toi que le Sultan mon Maître a l'ame d'un Empereur ; & que si ton Roi de Suede a raison, il lui fera justice. Villelongue fut bien-tôt élargi : on vit quelques semaines après un changement subit dans le Serail, dont les Suedois attribuerent la cause à cette unique conference. Le Mouphty fut déposé ; le Kam des Tartares exilé à Rhodes , & le Serasquier Pacha de Bender relegué dans une Isle de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le Sultan voulut apaiser le Roi de Suede par ces sacrifices. La maniere dont ce Prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empressât beaucoup à lui plaire.

Le Favori Ali Coumourgi fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens pour ses interêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Serasquier de Bender , sous prétexte qu'ils avoient delivré au Roi les douze cens bourses malgré l'ordre du Grand Seigneur. Il mit sur le trône des Tar-

tares le frere du Kam déposé , jeune homme de son âge , qui aimoit peu son frere , & sur lequel Ali Coumourgi comptoit beaucoup dans les guerres qu'il méditoit. A l'égard du Grand Visir Jussuf , il ne fut déposé que quelques semaines après ; & Soliman Pacha eut le titre de premier Visir.

Je suis obligé de dire que M. de Villelongue & plusieurs Suedois m'ont assuré que la simple lettre présentée au Sultan au nom du Roi , avoit causé tous ces grands changemens à la Porte ; mais M. de Fierville m'a de son côté assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrarietez dans les memoires que l'on m'a confiés. En ce cas tout ce que doit faire un Historien , c'est de conter ingenuement le fait , sans vouloir penetrer les motifs , & de se borner à dire précisément ce qu'il fait , au lieu de deviner ce qu'il ne fait pas.

Cependant on avoit conduit Charles XII. dans le petit Château de Demirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'étoit rendue en cet endroit pour voir arriver ce Prince : on le transporta de son chariot au Château sur un Sopha ; mais Char-

les pour n'être point vû de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Demotica, petite ville à six lieues d'Andrinople, près du fameux fleuve Hebrus, aujourd'hui appelé Marizza. Coumourgî dit au Grand Visir Soliman : Va, fais avertir le Roi de Suede, qu'il peut rester à Demotica toute sa vie : je te répons qu'avant un an il demandera à s'en aller de lui-même ; mais sur tout ne lui fais point tenir d'argent.

Ainsi on transféra le Roi à la petite ville de Demotica, où la Porte lui assigna un Thaim considerable de provisions pour lui & pour sa suite ; on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas : mais la bourse de cinq cens écus par jour qu'il avoit à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Demotica avec sa petite Cour, qu'on déposa le Grand Visir Soliman : sa place fut donnée à Ibrahim Molla, fier, brave & grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connoisse plus particulièrement tous ces Vice-Rois

Rois de l'Empire Ottoman , dont la fortune de Charles a si long-tems dépendu.

Il avoit été simple matelot à l'avènement du Sultan Achmet III. : cet Empereur se déguisoit souvent en homme privé , en Iman , ou en Dervis : il se glissoit le soir dans les caffez de Constantinople , & dans les lieux publics , pour entendre ce qu'on disoit de lui ; & pour recueillir par lui-même les sentimens du Peuple. Il entendit un jour ce matelot qui se plaignoit de ce que les vaisseaux Turcs ne revenoient jamais avec des prises , & qui juroit que s'il étoit Capitaine de vaisseau , il ne rentreroit jamais dans le port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des Infideles. Le Grand Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander , & qu'on l'envoîât en course. Le nouveau Capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltaise , & une galiote de Gennes. Au bout de deux ans on le fit Capitaine Général de la mer , & enfin Grand Visir. Dès qu'il fut dans ce poste il crut pouvoir se passer du Favori ; & pour se rendre nécessaire , il projetta de faire la guerre aux Moscovi-

tes : dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeroit le Roi de Suede.

Il invita ce Prince à l'y venir trouver avec le nouveau Kam des Tartares & l'Ambassadeur de France. Le Roi d'autant plus altier qu'il étoit malheureux , regardoit comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher : il ordonna à son Chancelier Mullern d'y aller à sa place : & de peur que les Turcs ne lui manquaissent de respect, & ne le forçassent à commettre sa dignité, ce Prince extrême en tout se mit au lit, & résolut de n'en pas sortir tant qu'il seroit à Demotica. Il resta dix mois couché , feignant d'être malade : le Chancelier Mullern, Grothusen, & le Colonel Dubens étoient les seuls qui mangeaient avec lui. Ils n'avoient aucune des commoditez dont les Francs se servent , tout avoit été pillé à l'affaire de Bender ; de sorte qu'il s'en falloit bien qu'il y eût dans leurs repas de la pompe & de la délicatesse : ils se servoient eux-mêmes ; & ce fut le Chancelier Mullern qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuisinier.

Tandis que Charles XII. passoit sa vie dans son lit, il aprit la desolation de toutes

tes ses Provinces situées hors de la Suede.

Le Général Steinbock illustre pour avoir chassé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des Païsans, soutint encore quelque tems la réputation des armes Suedoises. Il defendit autant qu'il pût la Pomeranie & Brême, & ce que le Roi possédoit encore en Allemagne : mais il ne pût empêcher les Saxons & les Danois réunis d'assiéger Stade ville forte & considerable, située près de l'Elbe dans le Duché de Brême : la ville fut bombardée & reduite en cendres, & la garnison obligée de se rendre à discretion avant que Steinbock pût s'avancer pour la secourir.

Ce Général qui avoit environ douze mille hommes, dont la moitié étoit Cavalerie, poursuivit les ennemis qui étoient une fois plus forts, & les atteignit enfin dans le Duché de Meckelbourg près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite Riviere qui porte ce nom : il arriva vis-à-vis des Saxons & des Danois le 20. Decembre 1712. il étoit séparé d'eux par un marais. Les ennemis campez derrière ce marais étoient apuiez à un bois : ils avoient l'a-

vantage du nombre & du terrain ; & on ne pouvoit aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passé à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus sanglants & des plus acharnez qui se fût encore donné entre ces deux Nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés & quitterent le Champ de bataille.

Un Fils du Roi Auguste & de la Comtesse de Konismarck, connu sous le nom du Comte de Saxe, fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même Comte de Saxe qui eut depuis l'honneur d'être élu, Duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouir du droit le plus incontestable qu'un homme puisse jamais avoir sur une Souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. Il commandoit un régiment à Gadebush, & y eût un cheval tué sous lui : je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours leurs rangs ; & que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves trou-

troupes aiant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat Suedois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la priere eût été faite sur le Champ de bataille: tant ils étoient inébranlables dans la discipline severe à laquelle leur Roi les avoit accoutumez.

Steinbock après cette victoire se souvenant que les Danois avois mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altena, qui appartient au Roi de Dannemarck. Altena est au-dessous de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe qui peut aporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le Roi de Dannemarck favorisoit cette ville de beaucoup de privileges: son dessein étoit d'y établir un commerce florissant: déjà même l'industrie des Altenois encouragée par les sages vûes du Roi, commençoit à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevoit de la jalousie, & ne souhaitoit rien tant que sa destruction. Dès que Steinbock fut à la vûe d'Altena, il envoia dire par un trompette aux habitans, qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourroient emporter d'effets, & qu'on alloit détruire leur ville de fond en comble,

Les Magistrats vinrent se jeter à ses pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. Steinbock en demanda deux cens mille. Les Altenois supplierent qu'il leur fût permis au moins d'envoier à Hambourg où étoient leurs correspondances, & assurèrent que le lendemain ils aporteroient cette somme ; le Général Suedois répondit qu'il falloit la donner sur l'heure, ou qu'on alloit embraser Altena sans delai.

Ses troupes étoient dans le fauxbourg le flambeau à la main : une foible porte de bois & un fossé déjà comblé, étoient les seules deffenses des Altenois. Ces malheureux furent obligez de quitter leurs maisons avec précipitation au milieu de la nuit : c'étoit le 9. Janvier 1713. il faisoit un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent qui servit à étendre l'embrasement avec plus de promptitude dans la ville, & à rendre plus insupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes courbez sous le fardeau des meubles qu'ils emportoient, se refugierent en pleurant & en poussant des hurlemens, sur les côteaux voisins qui étoient couverts de glace. On voioit plusieurs jeunes gens
qui

qui portoient sur leurs épaules des vieillards paralitiques. Quelques femmes nouvellement accouchées, emportèrent leurs enfans & moururent de froid avec eux sur la colline, en regardant de loin les flammes qui confumoient leur patrie. Tous les habitans n'étoient pas encore fortis de la ville, lorsque les Suedois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit jusqu'à dix heures du matin. Presque toutes les maisons étoient de bois : tout fut consumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates refugiez dans les glaces pendant que leurs maisons étoient en feu, se traînerent aux portes de Hambourg, & supplierent qu'on leur ouvrît & qu'on leur sauvât la vie : mais on refusa de les recevoir, parce qu'il regnoit dans Altena quelques maladies contagieuses ; & les Hambourgeois n'aimoient pas assez les Altenois pour s'exposer en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plûpart de ces misérables expirerent sous les murs de Hambourg ; en prenant le Ciel à témoin de la barbarie des Suedois, & de celle des Hambourgeois qui ne pa-

roissoit pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence: les Ministres & les Généraux de Pologne & de Dannemarck, écrivirent au Comte de Steinbock, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui faite sans nécessité & demeurant sans excuse, soulevoit contre lui le Ciel & la terre.

Steinbock répondit „ qu'il ne s'étoit
 „ porté à ces extrêmitéz, que pour a-
 „ prendre aux ennemis du Roi son
 „ Maître à ne plus faire une guerre de
 „ barbares, & à respecter le droit des
 „ gens: qu'ils avoient rempli la Pome-
 „ ranie de leurs cruautés, devasté cette
 „ belle Province, & vendu près de
 „ cent mille habitans aux Turcs: que
 „ les flambeaux qui avoient mis Altena
 „ en cendres, étoient les repesailles
 „ des boulets rouges par qui Stade avoit
 „ été consumée; que la guerre n'étoit
 „ point le théâtre de la moderation &
 „ de la douceur: que ni le Roi de
 „ France Louis XIV. qui avoit permis
 „ l'incendie du Palatinat, ni Turen-
 „ ne qui l'avoit executé, ni ceux qui
 „ l'imiterent depuis avec plus d'excès,
 „ n'avoient point passé pour des hom-
 „ mes plus cruels que les autres: qu'en-
 „ „ fin

„ fin si ces excès étoient condamnables,
 „ il falloit en accufer les Moscovites ,
 „ les Danois & les Saxons qui en avoient
 „ donné l'exemple.”

C'étoit avec cette fureur que les Sue-
 dois & leurs ennemis se faisoient la
 guerre : si Charles XII. avoit paru alors
 dans la Pomeranie, il est à croire qu'il
 eût pû retrouver sa premiere fortune.
 Ses armées quoi qu'éloignées de sa pre-
 sence, étoient encore animées de son
 esprit; mais l'absence du Chef est tou-
 jours dangereuse aux affaires, & empê-
 che qu'on ne profite des victoires. Stein-
 bock perdit par les details ce qu'il avoit
 gagné par des actions signalées, qui en
 un autre tems auroient été décisives.

Tout vainqueur qu'il étoit il ne pût
 empêcher les Moscovites, les Saxons,
 & les Danois de se réunir. On lui en-
 leva des quartiers : il perdit du monde
 dans plusieurs escarmouches : deux mil-
 le hommes de ses troupes se noierent en
 passant l'Eïder, pour aller hiverner
 dans le Holstein : toutes ces pertes é-
 toient sans ressource dans un Pais où il
 étoit entouré de tous côtez d'ennemis
 puissans.

Le Holstein avoit alors pour Souve-
 rain le jeune Duc Frederic âgé de dou-

ze ans, Neveu du Roi de Suede, & Fils du Duc qui avoit été tué à la bataille de Clissau : l'Evêque de Lubeck son Oncle gouvernoit sous le nom d'Administrateur ce Pais malheureux, que ses Souverains n'ont presque jamais possédé paisiblement : l'Evêque qui craignoit pour les Etats de son Pupile, voulut conserver en aparence la neutralité; mais il lui étoit impossible de rester neutre entre l'armée d'un Roi de Suede, dont le Duc de Holstein pouvoit être l'héritier, & les armées des Alliez prêts à envahir cet Etat.

Le Comte de Steinbock pressé par les ennemis, & ne pouvant plus conserver sa petite armée, somma l'Evêque Administrateur de permettre qu'elle fût reçue dans la forteresse de Tonninge. L'Evêque se trouva réduit ou à perdre entierement l'armée du Roi; ou s'il la fauvoit, à attirer sur le Holstein la vengeance du Dannemarck.

Il eut recours à la finesse, ressource dangereuse des foibles : il ordonna au Colonel Volf, Commandant à Tonninge de recevoir les troupes Suedoises dans la place. Mais en même tems il exigea de ce Commandant qu'il ne parlât jamais de cet ordre; & Steinbock de son

son côté fit serment de tenir la négociation secrète.

Il fallut que Volf prît sur lui de recevoir l'armée dans sa place, comme de sa propre autorité, & de paroître infidèle aux ordres de son Souverain. Tout cet artifice ne tourna qu'au malheur du Duc, du Pais, & de Steinbock. Le Czar, le Roi de Dannemarck, & le Roi de Prusse bloquerent Tonninge : les provisions qui devoient venir à la petite armée manquerent par une fatalité qui a toujours ruiné dans cette guerre les affaires de la Suede.

Enfin Steinbock fut obligé de se rendre prisonnier au Roi de Dannemarck avec ses troupes, le 17. Mars 1713. Ainsi fut dissipée sans retour cette armée qui avoit gagné les deux celebres batailles d'Helshembourg & de Gadebush, sous un Général dont on avoit conçu les plus grandes esperances ; & le Roi de Dannemarck eut la satisfaction de tenir entre ses mains celui qui avoit arrêté tous ses progrès, & qui avoit mis sa ville d'Altena en cendres. Steinbock en sortant de Tonninge assura le Roi de Dannemarck qu'il n'y étoit entré que par stratagème, & qu'il avoit trompé le Commandant. Cet

Offi-

Officier le jura de même , & aimoit mieux subir la honte d'avoir été surpris , que divulguer le secret de son Maître.

Le Duc de Holstein & l'Evêque Administrateur, protestèrent qu'ils avoient conservé la neutralité : ils implorèrent la médiation du Roi de Prusse & de l'Electeur de Hannover : toute cette politique n'étant point soutenue par la force, n'empêcha pas que le Roi de Danemarck n'assiégeât Volf dans Tonninge quelque tems après, avec ses troupes & celles du Czar : ce Commandant se rendit comme Steinbock, & avoua enfin le secret dont les Danois ne se doutoient que trop.

Ce fut un prétexte au Roi de Danemarck pour s'emparer des Etats du Duc de Holstein, dont on ne lui a rendu encore aujourd'hui qu'une partie. Ce même Roi de Danemarck qui ravissoit sans scrupule le Duché de Holstein, avoit cependant la générosité de traiter Steinbock avec considération, & faisoit voir que les Rois sont souvent plus occupés de leurs intérêts que de leur vengeance. Il laissa l'incendiaire d'Altena libre dans Copenhague sur sa parole, & affecta de l'accabler de bons traitemens,

mens, jusqu'à ce que Steinbock ayant voulu s'évader eut le malheur d'être arrêté & d'être convaincu d'avoir manqué à sa parole. Alors il fut étroitement resserré & réduit à demander grâce au Roi de Dannemarck, qui la lui accorda.

La Pomeranie sans defense, à la reserve de Stralsund, de l'Isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des Alliez; elle fut sequestrée entre les mains du Roi de Prusse. Les Etats de Brême furent remplis de garnisons Danoises. Au même tems les Moscovites inondoient la Finlande, & y battoient les Suedois que la confiance abandonnoit, & qui étant inferieurs en nombre commençoient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la superiorité de la valeur.

Pourachever les malheurs de la Suede, son Roi s'obstinoit à rester à Demotica, & se repaissoit encore de l'esperance de ce secours Turc, sur lequel il ne devoit plus compter.

Ibrahim Molla ce Visir si fier, qui s'obstinoit à la guerre contre les Moscovites malgré les vûes du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de Visir étoit devenue si dan-
ge-

gereuse que personne n'osoit l'occuper ; elle demeura vacante pendant six mois : enfin le favori Ali Coumourgî prit le titre de Grand Visir. Alors toutes les esperances du Roi de Suede tomberent. Il connoissoit Coumourgî d'autant mieux qu'il en avoit été servi, quand les intérêts de ce favori s'accordoient avec les siens.

Il avoit été onze mois à Demotica enseveli dans l'inaction & dans l'oubli ; cette oisiveté extrême succedant tout à coup aux plus violents exercices lui avoit donné enfin la maladie qu'il feignoit. On le croïoit mort dans toute l'Europe. Le Conseil de Regence qu'il avoit établi à Stockolm quand il partit de sa Capitale, n'entendoit plus parler de lui. Le Senat vint en corps supplier la Princesse Ulrike Eleonor sœur du Roi, de se charger de la Regence, pendant cette longue absence de son frere : elle l'accepta, mais quand elle vit que le Senat vouloit l'obliger à faire la paix avec le Czar & le Roi de Dannemarck qui attaquoient la Suede de tous côtez, cette Princesse jugeant bien que son frere ne ratifieroit jamais la paix, se démit de la Regence & envoïa en Turquie un long détail de cette affaire.

Le

Le Roi reçut le paquet de sa sœur à Demotica. Le Despotisme qu'il avoit succé en naissant lui faisoit oublier qu'autrefois la Suede avoit été libre & que le Senat gouvernoit anciennement le Roïaume conjointement avec les Rois.

Il ne regardoit ce Corps que comme une troupe de domestiques, qui vouloient commander dans la maison en l'absence du Maître; il leur écrivit que s'ils prétendoient gouverner, il leur enverroît une de ses bottes, & que ce seroit d'elle dont il faudroit qu'ils prisent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suede contre son autorité, & pour défendre enfin son País, n'esperant plus rien de la Porte Ottomane & ne comptant plus que sur lui seul, il fit signifier au Grand Visir qu'il souhaitoit partir & s'en retourner par l'Allemagne.

L'Ambassadeur de France Desalleurs, qui s'étoit chargé des affaires de la Suede, fit la demande de sa part; Hé bien, dit le Visir au Comte Desalleurs; n'avois-je pas bien dit que l'année ne se passeroit pas sans que le Roi de Suede demandât à partir? Dites-lui qu'il est à son choix de s'en aller ou de demeu-

rer; mais qu'il se détermine bien, & qu'il fixe le jour de son départ, afin qu'il ne nous jette pas une seconde fois dans l'embarras de Bender.

Le Comte Desalleurs adoucit au Roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choisi, mais Charles avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand Roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à Grothusen le titre d'Ambassadeur extraordinaire, & l'envoia prendre congé dans les formes à Constantinople, suivi de quatre-vingt personnes toutes superbement vêtues.

Les ressorts secrets qu'il fallut faire jouer pour amasser de quoi fournir à cette dépense, étoient plus humilians que l'Ambassade n'étoit pompeuse.

M. Desalleurs prêta au Roi quarante mille écus, Grothusen avoit des agents à Constantinople qui empruntoient en son nom à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un Juif, deux cens pistoles d'un marchand Anglois, mille francs d'un Turc.

On amassa ainsi de quoi jouer en présence du Divan la brillante comédie de l'Ambassade Suedoise. Grothusen reçut à Constantinople tous les honneurs que

que la Porte fait aux Ambassadeurs extraordinaires des Rois le jour de leur audience; le but de tout ce fracas étoit d'obtenir de l'argent du Grand Visir, mais ce Ministre fut inexorable.

Grothusen proposa d'emprunter un million de la Porte. Le Visir repliqua sechement que son Maître savoit donner quand il vouloit, & qu'il étoit au-dessous de sa dignité de prêter; qu'on fourniroit au Roi abondamment ce qui étoit nécessaire pour son voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoioit, que peut-être même la Porte lui feroit quelque présent en or non monnoïé, mais qu'on n'y devoit pas compter.

Enfin le premier Octobre 1714. le Roi de Suede se mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec six Chiaoux le vinrent prendre au Château de Demirtash où ce Prince demouroit depuis quelques jours: il lui presenta de la part du Grand Seigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierres, & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite avec des selles superbes dont les étriers étoient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un Ecuier Arabe qui avoit soin de

ces chevaux, donna au Roi leur genealogie ; c'est un usage établi depuis long-tems chez ces peuples qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la Noblesse des chevaux qu'à celle des hommes, ce qui peut-être n'est pas si deraisonnable, puisque chez les animaux les races dont on a soin & qui sont sans mélange ne degenerent jamais.

Soixante chariots chargez de toutes sortes de provisions, & trois cens chevaux formoient le convoi. Le Capigi Pacha sachant que plusieurs Turcs avoient prêté de l'argent aux gens de la Suite du Roi à un gros interêt, lui dit que l'usure étant contraire à la Loi Mahometane, il suplioit Sa Majesté de liquider toutes ces dettes, & d'ordonner au Resident qu'il laisseroit à Constantinople de ne paier que le capital. Non, dit le Roi, si mes domestiques ont donné des billets de cent écus, je veux les paier quand ils n'en auroient reçu que dix.

Il fit proposer aux creanciers de le suivre, avec l'assurance d'être paiez de leurs frais & de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voiage de Suede, & Grothusen eut soin qu'ils fussent paiez.

Les

Les Turcs afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faisoient voyager à très-petites journées, mais cette lenteur respectueuse gênoit l'impatience du Roi. Il se levoit dans la route à trois heures du matin selon sa coutume. Dès qu'il étoit habillé, il éveilloit lui-même le Capigi & les Chiaoux; & ordonnoit la marche au milieu de la nuit noire; la gravité Turque étoit dérangée par cette maniere nouvelle de voyager; mais le Roi prenoit plaisir à leur embarras, & disoit qu'il se vengeoit un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gaignoit les Frontieres des Turcs, Stanislas en sortoit par un autre chemin & alloit se retirer en Allemagne dans le Duché des Deux Ponts, Provincé qui confine au Palatinat du Rhin, & à l'Alsace, & qui appartenoit aux Rois de Suede depuis que Charles X. Successeur de Christine avoit joint cet héritage à la Couronne. Charles assigna à Stanislas le revenu de ce Duché estimé alors environ soixante & dix mille écus; ce fut là qu'aboutirent tant de projets, tant de guerres, & tant d'esperances. Stanislas vouloit & auroit pû faire un Traité avantageux avec le Roi Auguste; mais l'indomptable o-

pinâtreté de Charles XII. lui fit perdre ses terres & ses biens réels en Pologne. pour lui conserver le titre de Roi.

Ce Prince resta dans le Duché des Deux Ponts jusqu'à la mort de Charles; alors cette Province retournant à un Prince de la Maison Palatine, il choisit sa retraite à Veissembourg dans l'Alsace Françoisse. M. Sum Envoyé du Roi Auguste en porta ses plaintes au Duc d'Orleans Regent de France. Le Duc d'Orleans répondit à M. Sum ces paroles remarquables.

Monsieur, mandez au Roi votre Maître que la France a toujours été l'azyle des Rois malheureux.

Le Roi de Suede étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, aprit que l'Empereur avoit ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les Maréchaux des logis avoient par avance marqué sa route, faisoient des préparatifs pour le recevoir; tous ces Peuples attendoient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire dont les victoires, & les malheurs, les moindres actions, & le

le repos même , avoient fait tant de bruit en Europe & en Afie. Mais Charles n'avoit nulle envie d'esluier toute cette pompe , ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender ; il avoit resolu même de ne jamais rénter dans Stokolm qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits sur les frontieres de la Transilvanie , après avoir congedié son escorte Turque , il assembla la fuite dans une grange , il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne , & de se trouver le plûtôt qu'ils pourroient à Stralsund en Pomeranie sur le bord de la Mer Baltique , environ à trois cens lieues de l'endroit où ils étoient.

Il ne prit avec lui qu'un jeune homme nommé Daring , qu'il avoit fait depuis peu Colonel , & quitta les Officiers gaïement , les laissant tous dans l'étonnement , dans la crainte & dans la tristesse ; il prit une perruque noire pour se déguiser , car il porroit toujous ses cheveux , mit un chapeau bordé d'or avec un habit gris d'épine & un manteau bleu , prit le nom d'un Officier Allemand & courut la poste à cheval a-

avec le seul Colonel During.

Il évita dans sa route autant qu'il le pût les terres de ses ennemis déclarez & secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Baviere, le Wirtemberg, le Palatinat, la Westphalie, & le Meckelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, & allongea son chemin de la moitié. A la fin de la premiere journée, après avoir couru sans relâche; le jeune During qui n'étoit pas endurci à ces fatigues excessives comme le Roi de Suede, s'évanouit en descendant de cheval. Le Roi qui ne vouloit pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à During, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avoit d'argent; During aiant répondu qu'il avoit environ mille écus en or; Donne m'en la moitié, dit le Roi, je vois bien que tu n'es pas en état de me suivre, j'acheverai la route tout seul. During le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce tems il seroit en état de remonter à cheval & de suivre Sa Majesté: il le conjura de penser à tous les risques qu'il alloit courir. Le Roi inexorable se fit donner les cinq cens écus, & demanda des chevaux: Alors

Du-

During effrayé de la résolution du Roi, s'avisá d'un stratagême innocent ; il tira à part le maître de la poste, & lui montrant le Roi de Suede ; Cet homme, lui dit-il, est mon cousin ; nous voiageons ensemble pour la même affaire , il voit que je suis malade & ne veut pas seulement m'attendre trois heures ; donnez-lui, je vous prie, le plus mechant cheval de votre écurie, & cherchez-moi quelque chaise ou quelque chariot de poste.

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste , qui satisfit exactement à toutes ses demandes ; on donna au Roi un cheval retif & boiteux. Ce Monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage , au milieu d'une nuit noire avec le vent , la niege & la pluie. Son compagnon de voiage après avoir dormi quelques heures , se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le Roi de Suede , qui ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en alloit de son pied gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de During ; il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuerent leur route, cou-

rant à cheval le jour, & dormant sur une charette la nuit sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêté plus d'une fois, ils arriverent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralsund à une heure après minuit.

Le Roi cria à la sentinelle qu'il étoit un courrier dépêché de Turquie par le Roi de Suede, & qu'il falloit qu'on le fit parler dans le moment au Général Ducker Gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il étoit trop tard, que le Gouverneur étoit couché, & qu'il falloit attendre le point du jour.

Le Roi repliqua qu'il venoit pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'alloient pas reveiller le Gouverneur sans délai, ils seroient tous pendus le lendemain matin. Un Sergent alla enfin reveiller le Gouverneur: Ducker s'imagina que c'étoit peut-être un des Généraux du Roi de Suede; on fit ouvrir les portes; on introduisit ce courrier dans sa chambre.

Ducker à moitié endormi lui demanda des nouvelles du Roi de Suede: le
Roi

Roi le prenant par le bras ; Eh quoi ? dit-il, Ducker ! mes plus fideles sujets m'ont-ils oublié ? le Général reconnut le Roi : il ne pouvoit croire ses yeux ; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son Maître en versant des larmes de joye. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville : tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du Gouverneur. Les rues se remplirent des habitans qui se demandoient les uns aux autres ; Est-il vrai que le Roi est ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le vin coula dans les rues à la lumiere de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le Roi au lit : il y avoit seize jours qu'il ne s'étoit couché : il fallut lui couper ses bottes sur les jambes qui s'étoient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avoit ni linge, ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on pût trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eût dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes, & visiter les fortifications. Le jour même il envoya par tout ses ordres pour recommencer une guerre plus

plus vive que jamais contre tous ses ennemis.

L'Europe étoit alors dans un état bien différent de celui où elle étoit quand Charles la quitta en mille sept cens neuf.

La guerre qui avoit si long-tems déchiré toute la partie Meridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal & l'Italie, étoit éteinte. Cette paix générale avoit été produite par des brouilleries particulières arrivées à la Cour d'Angleterre. Le Comte d'Oxford Ministre habile, & le Lord Bolingbrooke un des plus brillants génies & l'homme le plus éloquent de son siècle, prévalurent contre le fameux Duc de Marlborough, & engagèrent la Reine Anne à faire la paix avec Louis XIV. La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bien-tôt les autres Puissances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de Louis XIV. commençoit à regner paisiblement sur les debris de la Monarchie Espagnole. L'Empereur d'Allemagne devenu maître de Naples & de la Flandre s'affermissoit dans ses vastes Etats: Louis XIV. n'aspi-

n'aspiroit plus qu'à achever en paix sa longue carrière.

Anne Reine d'Angleterre étoit morte le 10. Aout 1714. haïe de la moitié de sa Nation, pour avoir donné la paix à tant d'Etats. Son frere Jacques Stuard Prince malheureux, exclu du trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles loix lui auroient donnée si son parti eût prévalu ; George premier, Electeur de Hannover fut reconnu unanimement Roi de la Grande Bretagne. Le trône appartenoit à cet Electeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendit d'une fille de Jacques premier ; mais en vertu d'un Acte du Parlement de la Nation.

George appelé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendoit point la langue, & chez qui tout lui étoit étranger, se regardoit comme l'Electeur de Hannover plutôt que comme le Roi d'Angleterre. Toute son ambition étoit d'aggrandir ses Etats d'Allemagne. Il repassoit * tous les ans la mer

* Tous les deux & même tous les trois ans.

Rép. de Mr. de V. Il repassa la mer trois fois en trois ans.

mer pour revoir des sujets dont il étoit adoré. Au reste il se plaisoit plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la Roiauté étoit pour lui un fardeau pesant. Il vivoit avec un petit nombre d'anciens Courtisans qu'il admettoit à sa familiarité. Ce n'étoit pas le Roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat ; mais il étoit un des plus sages ; & le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié.

Tels étoient les principaux Monarques , & telle la situation du Midi de l'Europe.

Les changemens arrivez dans le Nord étoient d'une autre nature. Ses Rois étoient en guerre , & se réunissoient contre le Roi de Suede.

Auguste étoit depuis long-tems remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du Czar , & du consentement de l'Empereur d'Allemagne, d'Anne d'Angleterre , & des Etats Généraux , qui tous garants du Traité d'Alrandstad quand Charles XII. imposoit les loix , se desisterent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais Auguste ne jouissoit pas d'un pouvoir tranquille. La Republique de Pologne en reprenant son Roi , reprit bien-

bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire : elle étoit en armes pour l'obliger à se conformer aux *Pacta Conventa*, contrat sacré entre les peuples & les Rois ; & sembloit n'avoir rapellé son maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles, on n'entendoit pas prononcer le nom de Stanislas : son Parti sembloit anéanti ; & on ne se ressouvenoit en Pologne du Roi de Suede, que comme d'un torrent qui avoit changé le cours de toutes choses pour un tems dans son passage.

Pultowa & l'absence de Charles XII. en faisant tomber Stanislas, avoient aussi entraîné la chute du Duc de Holstein, Neveu de Charles, qui venoit d'être dépouillé de ses Etats par le Roi de Danemarck. Le Roi de Suede avoit aimé tendrement le pere : il étoit pénétré & humilié des malheurs du fils ; de plus n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chute des Souverains qu'il avoit faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de Provinces.

C'étoit à qui s'enrichiroit de ses pertes : * Frederic Guillaume depuis peu
Roi

* De la maniere dont Mr. de Voltaire rapporte ce fait,

Roi de Prusse, qui paroissoit avoir autant d'inclination à la guerre que son Pere avoit été pacifique, commença par se faire livrer Stetin & une partie de la Pomeranie, pour quatre cens mille écus paiez au Roi de Dannemarck & au Czar.

George Electeur de Hannover de venu Roi d'Angleterre, avoit aussi sequestré entre ses mains le Duché de Brême & de Verden, que le Roi de Dannemarck lui avoit mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on dispoit des dépouilles de Charles XII. & ceux qui les avoient en garde devenoient par leurs interêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avoient prises.

Quant

fait, il semble que le Roi de Prusse se fût saisi de Stetin par artifice. Il paya les 400000 écus au Danois & au Moscovite du consentement de la Regence de Suede, où présidoit la Princesse Ulrique Eleonore, sœur du Roi, & aujourd'hui Reine. Cette Regence aimoit mieux que Stetin fût en sequestre entre les mains du Roi de Prusse, qui n'étoit point encore en guerre avec la Suede, & qui promit de rendre la place moyennant qu'on lui remboursât l'argent avancé, que de la voir entre les mains des Moscovites ou des Danois.

Rép. de A. r. de V. On fait ce que c'est que de prendre des Villes & des Provinces en sequestre. Le public éclairé, connoit cette façon honnête & Politique de s'approprier le bien d'autrui.

Quant au Czar il étoit sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites , ses victoires , ses fautes mêmes , sa persévérance à s'instruire , & à montrer à ses sujets ce qu'il avoit appris , ses travaux continuels , en avoient fait un grand homme en tout genre. Déjà Riga étoit pris ; la Livonie , l'Ingric , la Carelie , la moitié de la Finlande , tant de Provinces qu'avoient conquises les Rois ancêtres de Charles , étoient sous le joug Moscovite.

Pierre Alexiowits qui vingt ans auparavant n'avoit pas une barque dans la mer Balthique , se voioit alors maître de cette mer , à la tête d'une flotte de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avoit été construit de ses propres mains : il étoit le meilleur Charpentier , le meilleur Amiral , le meilleur Pilote du Nord. Il n'y avoit point de passage difficile qu'il n'eût fondé lui-même depuis le fonds du Golphe de Bothnie , jusqu'à l'Océan , aiant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un Philosophe & aux desseins d'un Empereur , & étant devenu Amiral par degrez & à force de victoires , comme il avoit voulu parvenir au Generalat sur terre,

Tandis que le Prince Gallitsin, Général formé par lui, & l'un de ceux qui seconderent le mieux ses entreprises, achevoit la conquête de la Finlande, prenoit la Ville de Vasa, & battoit les Suedois, cet Empereur se mit en mer pour aller conquérir l'Isle d'Alan située dans la mer Balthique à douze lieues de Stokolm.

Il partit pour cette expedition au commencement de Juillet 1714. pendant que son Rival Charles XII. se tenoit dans son lit à Demirtocca. Il s'embarqua au port de Cronslot qu'il avoit bâti depuis quelques années à quatre milles de Petersbourg. Ce nouveau port, la flotte, qu'il contenoit, les Officiers & les matelots qui la montoient, tout cela étoit son ouvrage; & de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ne voïoit rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flotte Rusienne se trouva le quinze Juillet à la hauteur d'Alan; elle étoit composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingt galeres, & de cent demi-galeres. Elle portoit vingt mille soldats: l'Amiral Apraxin la commandoit: l'Empereur Moscovite y servoit en qualité de Contre-A-
mi-

miral : la flotte Suedoise vint le seize à sa rencontre , commandée par le Vice-Amiral Erinchild. Elle étoit moins forte des deux tiers ; cependant elle se battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaisseau d'Erinchild , & le prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Alan ; & aiant pris plusieurs soldats Suedois qui n'avoient pû encore s'embarquer sur la flotte d'Erinchild , il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseau d'Erinchild , trois autres de moindre grandeur , une fregate & six galeres dont il s'étoit rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Petersbourg , suivi de toute sa flotte victorieuse & des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent cinquante canons ; après quoi il fit une entrée triomphale qui le flatta encore davantage que celle de Moscou , parce qu'il recevoit ces honneurs dans sa ville favorite , en un lieu où dix ans auparavant il n'y avoit pas une cabane , & où il voioit alors trente-quatre mille cinq cens maisons : En-

fin parce qu'il se trouvoit non seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la premiere flotte Ruffienne qu'on eût jamais vûe dans la mer Balthique, & au milieu d'une Nation à qui le nom de flotte n'étoit pas même connu avant lui.

On observa à Petersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avoient décoré le triomphe à Moscou. Le Vice-Amiral Suedois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. Pierre Alexiowits y parut en qualité de Contre-Amiral. Un Boïard Ruffien nomme Romanodowsky, lequel representoit le Czar dans ces occasions solennelles, étoit assis sur un trône, aiant à ses côtez douze Senateurs. Le Contre-Amiral lui presenta la relation de sa victoire; & on le déclara Vice-Amiral en consideration de ses services : cérémonie bizarre, mais utile dans un pais où la subordination militaire étoit une des nouveautez que le Czar avoit introduites.

L'Empereur Moscovite enfin victorieux des Suedois sur mer & sur terre, & aiant aidé à les chasser de la Pologne, y dominoit à son tour. Il s'étoit rendu médiateur entre la Republique
&

& Auguste; gloire aussi flatteuse peut-être que d'y avoir fait un Roi. Cet éclat & toute cette fortune de Charles avoient passé au Czar : il en jouissoit même plus utilement que n'avoit fait son Rival, car il faisoit servir tous ses succès à l'avantage de son País. S'il prenoit une ville, les principaux artisans alloient porter à Petersbourg leur industrie : il transportoit en Moïscovie les manufactures, les arts, les sciences des Provinces conquises sur la Suede : ses Etats s'enrichissoient par ses victoires, ce qui de tous les Conquerans le rendoit le plus excusable.

La Suede au contraire privée de presque toutes ses Provinces au delà de la mer, n'avoit plus ni commerce, ni argent, ni credit. Ses vieilles troupes si redoutables avoient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent mille Suedois étoient esclaves dans les vastes Etats du Czar, & presque autant avoient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'espece d'hommes manquoit sensiblement; mais l'esperance renâquit dès qu'on sçut le Roi à Stralsund.

Les impressions de respect & d'admi-

fation pour lui étoient encore si fortes dans l'esprit de ses sujets, que la jeunesse des Campagnes se presenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'eussent pas assez de mains pour les cultiver.

Fin du septième Livre.



ARGUMENT

DU

LIVRE HUITIEME.

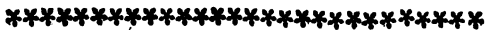
Charles marie la Princesse sa sœur au Prince de Hesse : Il est assiégué dans Stralsund, & se sauve en Suede : Entreprises du Baron de Görtz son Premier Ministre : Projets d'une reconciliation avec le Czar, & d'une descente en Angleterre : Charles assiege Fridericsbal en Norwege : Il est tué : son caractère : Görtz est decapité.



HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.



LIVRE HUITIEME.



LE Roi au milieu de ces préparatifs donna la sœur qui lui restoit, Ulrique Eleonore, en mariage au Prince Frederic de Hesse-Cassel.

La Reine douairiere grand-mere de Charles XII. & de la Princesse, âgée de
de

de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans le Palais de Stockolm, & mourut peu de tems après,

Ce mariage ne fut point honoré de la presence du Roi; il resta dans Stralsfund occupé à achever les fortifications de cette Place importante, menacée par les Rois de Dannemarck & de Prusse. Il déclara cependant son Beaufrere Généralissime de ses armées en Suede. Ce Prince avoit servi les États Généraux dans les guerres contre la France: il étoit regardé comme un bon Général; qualité qui n'avoit pas peu contribué à lui faire épouser une sœur de Charles XII.

Les mauvais succès se suivoient alors aussi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du Roi d'Angleterre, & celles de Dannemarck investirent la forte ville de Wismar: les Danois, les Prussiens & les Saxons réunis au nombre de trente-six mille, marcherent en même tems vers Stralsfund pour en former le siège. Les Rois de Dannemarck & de Prusse coulerent à fonds près de Stralsfund cinq vaisseaux Suedois. Le Czar étoit alors sur la mer

Balthique avec vingt grands vaisseaux de guerre, & cent cinquante de transport, sur lesquels il y avoit trente mille hommes. Il menaçoit la Suede d'une descente; tantôt il avançoit jusqu'à la côte d'Helsingbourg, tantôt il se presentoit à la hauteur de Stockolm. Toute la Suede étoit en armes sur les côtes, & n'attendoit que le moment de cette invasion. Dans ce même tems ses troupes de terre chassoient de poste en poste les Suedois des places qu'ils possedoient encore dans la Finlande vers le golfe de Bothnie: mais le Czar ne poussa pas plus loin ses entreprises.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Pomeranie; & qui après avoir coulé sous Stetin, tombe dans la mer Balthique, est la petite Isle d'Usedom: cette place est très-importante par sa situation; qui commande l'Oder à droite & à gauche: celui qui en est le maître l'est aussi de la navigation du fleuve. Le Roi de Prusse avoit * delogé les Suedois de cette Isle, & s'en étoit

* L'Isle d'Usedom avoit été remise, ainsi que Stetin, au Roi de Prusse, de l'aveu de la Regence de Suede. Le Roi de Suede, qui n'avoit pas voulu ratifier ce qui avoit été arrêté par la Regence, delogea les Prussiens, & par là commença la guerre contre

étoit faisi aussi-bien que de Stetin qu'il gardoit en sequestre; le tout, disoit-il, *pour l'amour de la paix.* Les Suedois avoient repris l'Isle d'Usedom au mois de Mai 1715. ils y avoient deux Forts; l'un étoit le Fort de la *Suine* sur la branche de l'Oder qui porte ce nom, l'autre de plus de conséquence étoit Pennamonder sur l'autre cours de la riviere. Le Roi de Suede n'avoit pour garder ces deux Forts & toute l'Isle, que deux cens cinquante Soldats Pomeraniens commandez par un vieil Officier Suedois nommé Duslep ou Duslerp, dont le nom merite d'être conservé.

Le Roi de Prusse envoie le 4. Août quinze cens hommes de pied, & huit cens Dragons pour débarquer dans l'Isle: ils arrivent & mettent pied à terre sans opposition du côté du Fort de la Suine. Le Commandant Suedois leur abandonna ce Fort comme le moins important; & ne pou-

tre le Roi de Prusse, qui n'avoit demandé que de pouvoir demeurer neutre, & qui avoit offert de rendre Stetin, moyennant que Charles lui payât les 400000 écus, & qu'il s'engageât à ne point entrer par la Pomeranie ni en Saxe ni en Pologne.

Réponse de Mr. de V. On fait que la Regence de Suede avoit été forcée par le mauvais état des affaires, de céder l'Isle d'Usedom. Mais le Roi de Suede ne ratifia jamais ces cessions.

208 HIST. DE CHARLES XII.

pouvant partager le peu qu'il avoit de monde, il se retira dans le Château de Pennamonder avec sa petite troupe, résolu de se deffendre jusqu'à la dernière extrémité.

Il fallut donc l'assiéger dans les formes ; on embarque pour cet effet de l'artillerie à Stetin ; on renforce les troupes Prussiennes de mille Fantassins , & de quatre cens Cavaliers. Le dix-huit Août on ouvre la tranchée en deux endroits & la place est vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le siège, un Soldat Suedois chargé en secret d'une lettre de Charles XII. trouva le moien d'aborder dans l'Isle & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au Commandant ; elle étoit conçue en ces termes.

Ne faites aucun feu que quand les ennemis seront au bord du fossé : deffendez-vous jusqu'à la dernière goutte de votre sang, je vous recommande à votre bonne fortune. CHARLES.

Duflerp aiant lû ce billet résolut d'obéir, & de mourir comme il lui étoit ordonné pour le service de son Maître. Le vingt-deux au point du jour les ennemis donnerent l'assaut : les assiégez n'aient tiré que quand ils virent les as-
sie-

siégeans au bord du fossé en tuèrent un grand nombre : mais le fossé étoit comblé, la brèche large, le nombre des assiégeans trop supérieur : on entra dans le Château par deux endroits à la fois : le Commandant ne songea alors qu'à vendre cherement sa vie, & à obéir à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entroient ; il retranche près d'un bastion sa petite troupe qui eut l'audace & la fidélité de le suivre : il la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnez de ce qu'il ne demande point quartier. Il se bat pendant une heure entière, & après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est tué enfin avec son Lieutenant & son Major : alors cent soldats qui restoient avec un seul Officier, demanderent la vie, & furent faits prisonniers : on trouva dans la poche du Commandant la lettre de son Maître, qui fut portée au Roi de Prusse.

Pendant que Charles perdoit l'Isle d'Usedom, & les Isles voisines qui furent bien-tôt prises ; que Wismar étoit prêt de se rendre, qu'il n'avoit plus de flotte, que la Suede étoit menacée, il étoit dans la ville de Stralsund ; & cette place étoit déjà assiégée par trente-six mille hommes. Stral-

Stralsund, ville devenue fameuse en Europe par le siège qu'y soutint le Roi de Suede, est la plus forte place de la Pomeranie. Elle est bâtie entre la mer Balthique & le lac de Franken sur le Detroit de Gella : on n'y peut arriver de terre que sur une chaussée étroite, défendue par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croïoit inaccessibles. Elle avoit une garnison de près de neuf mille hommes, & de plus le Roi de Suede lui-même. Les Rois de Danemarck & de Prusse entreprirent ce siège avec une armée de trente-six mille hommes composée de Prussiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'assiéger Charles XII. étoit un motif si pressant qu'on passa par-dessus tous les obstacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715.

Le Roi de Suede dans le commencement du siège disoit qu'il ne comprenoit pas comment une place bien fortifiée & munie d'une garnison suffisante, pouvoit être prise. Ce n'est pas que dans le cours de ses conquêtes passées il n'eût pris plusieurs places, mais presque jamais par un siège regulier : la terreur de ses armes avoit alors tout emporté; d'ailleurs

leurs il ne jugeoit pas des autres par lui-même, & n'estimoit pas assez ses ennemis. Les assiegeans presserent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent secondez par un hazard très-singulier.

On sçait que la mer Balthique n'a ni flux ni reflux : le retranchement qui couvroit la ville, & qui étoit apuyé du côté de l'Occident à un marais impraticable, & du côté de l'Orient à la mer, sembloit hors de toute insulte. Personne n'avoit fait attention que lorsque les vents d'Occident souffloient avec quelque violence, ils refouloient les eaux de la mer Balthique vers l'Orient, & ne leur laissoient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable.

* Un soldat s'étant laissé tomber du haut

* Tout ceci & ce qui suit est faux. Voici le fait: Mr. de Koppen Colonel au service de Prusse, avoit étudié à Stralsund; il s'étoit souvent baigné dans la mer, & en connoissoit la profondeur. Il reconnut que le retranchement se terminoit à un endroit, où la mer n'avoit qu'environ quatre pieds; il fit part de sa découverte au Roi son Maître, & demanda à être detaché pour se rendre Maître du retranchement, ce qui lui fut accordé.

Rép. de Mr. de V. On m'a assuré que c'étoit un soldat qui avoit fait cette découverte. Ce ne seroit pas la première fois que les supérieurs auroient profité des lumières des inférieurs.

haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fonds : il conçut que cette découverte pourroit faire la fortune ; il deserta & alla au quartier du Comte de Wakerbarth Général des troupes Saxonnnes, donner avis qu'on pouvoit passer la mer à gué, & penetrer sans peine au retranchement des Suédois. Le Roi de Prusse ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit le vent d'Occident soufflant encore, le Lieutenant Colonel * Koppen entra dans l'eau, suivi de dix-huit cens hommes ; deux mille s'avançoient en même tems sur la chaussée qui conduisoit à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tiroit, & les Prussiens & les Danois donnoient l'allarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voioient venir si temerairement en aparence sur la chaussée : mais tout à coup Koppen avec ses dix-huit cens hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourez & surpris ne purent

* Koppen Gentilhomme Pomeranien, étoit Colonel, Aide de Camp & favori du Roi de Prusse.

rent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entroient pêle-mêle avec les fuyards ; deux Officiers ; & quatre soldats Saxons étoient déjà sur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris , & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons que l'on tourna contre Stralsund. Le siège fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devoit donner ce premier succès. On canona & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la mer Baltique est l'Isle de Rugen qui sert de rempart à cette place , & où la garnison & les bourgeois auroient pu se retirer ; s'ils avoient eu des barques pour les transporter. Cette Isle étoit d'une conséquence extrême pour Charles : il voioit bien que si les ennemis en étoient les maîtres , il se trouveroit assiégré par terre & par mer ; & que selon toutes les apparences , il seroit réduit ou à s'enfvelir sous les ruines de Stralsund , ou à se voir prisonnier de ces mêmes ennemis qu'il avoit si long-tems méprisés ;

& auxquels il avoit imposé des loix si dures. Cependant le malheureux état de ses affaires, ne lui avoit pas permis de mettre dans Rugen une garnison suffisante. Il n'y avoit pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faisoient depuis trois mois toutes les dispositions nécessaires pour descendre dans l'Isle de Rugen, dont l'abord est très-difficile : enfin aiant fait construire des barques, le Prince d'Anhalt à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans l'Isle le 15. Novembre avec douze mille hommes.

Le jour même le Roi après avoir disputé pendant trois heures un ouvrage avancé, rentrant dans sa maison accablé de fatigue, apprend que les Danois & les Prussiens sont dans Rugen. Il étoit huit heures du soir quand on lui dit cette nouvelle : il se jette aussi-tôt dans un bateau de pêcheur avec Poniatowsky, Grothusen, Daring, Dardof; & à neuf heures il étoit dans l'Isle ; il joint ses deux mille soldats qui étoient retranchés près d'un petit port à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avoit abordé. Il se met à leur tête & marche au milieu de la nuit dans un silence profond. Le Prince d'Anhalt avoit déjà retranché ses trou-

troupes par une précaution qui sembloit inutile. Les Officiers qui commandoient sous lui, ne s'attendoient pas d'être attaquez la nuit même, & croioient Charles XII. à Stralsund; mais le Prince d'Anhalt qui savoit dequoi Charles étoit capable, avoit fait creuser un fossé profond, bordé de chevaux de frise, & prenoit toutes ses sûretés, comme s'il eût eu une armée supérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin Charles arrive aux ennemis sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disoient les uns aux autres, *arrachez les chevaux de frise*. Ces paroles furent entendues des sentinelles : l'allarme est donnée aussi-tôt dans le Camp : les ennemis se mettent sous les armes : le Roi aiant ôté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé ; *Ab*, dit-il, *est-il possible ! je ne m'y attendois pas*. Cette surprise ne le découragea point : il ne savoit pas combien de troupes étoient débarquées ; ses ennemis ignoroient de leur côté à quel petit nombre ils avoient affaire. L'obscurité de la nuit sembloit favorable à Charles ; il prend son parti sur le champ ; il se jette dans le fossé accompagné des plus hardis, & suivi en un instant de

tout le reste. Les chevaux de frise arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les soldats tuez par les coups de mousquet tirez au hazard servirent de fascines. Le Roi, les Généraux qu'il avoit avec lui, les Officiers & les soldats les plus intrépides, montent sur l'épaule des autres comme à un assaut. Le combat s'engage dans le Camp ennemi. L'impétuosité Suedoise mit d'abord le desordre parmi les Danois & les Prussiens; mais le nombre étoit trop inégal: les Suédois furent repoussez après un quart d'heure de combat; & repassèrent le fossé: le Prince d'Anhalt les poursuivit alors dans la plaine: il ne savoit pas que dans ce moment c'étoit Charles XII. lui-même qui fuïoit devant lui. Ce Roi malheureux rallia sa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. Grothusen le Favori du Roi, & le Général Dardof, tomberent morts auprès de lui. Charles en combattant passa sur le corps de ce dernier qui respiroit encore. Daring qui l'avoit seul accompagné dans son voiage de Turquie à Stralsund fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée un Lieutenant

nant Danois, dont je n'ai jamais pu savoir le nom, reconnut Charles, & lui saisissant d'une main son épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux, rendez-vous, Sire, lui dit-il, ou je vous tuë. Charles avoit à sa ceinture un pistolet. Il le tira de la main gauche sur cet Officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du Roi Charles, qu'avoit prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le Roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au dessous de la mammelle gauche. Le coup, qu'il appelloit une contusion, enfonçoit de deux doigts. Le Roi étoit à pied, & prêt d'être tué ou pris. Le Comte Poniatowski combattoit dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avoit sauvé la vie à Pultowa, il eut le bonheur de la lui sauver encore dans ce combat de Rugen & le remit à cheval.

Les Suedois se retirèrent vers un endroit de l'Isle nommé Alteferre, où il y avoit un Fort dont ils étoient encore maîtres. De là le Roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avoient si bien secondé dans cette entreprise : elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux regiment François, composé des debris de la bataille d'Hochsted, qui avoit passé au service du Roi Auguste, & delà au Roi de Suede: la plûpart des soldats furent incorporez dans un nouveau regiment d'un Fils du Prince d'Anhalt qui fut leur quatrième maître: celui qui commandoit dans Rugen ce regiment errant, étoit alors ce même Comte de Villelongue, qui avoit si généreusement exposé sa vie à Andrinople pour le service de Charles XII. il fut pris avec sa troupe, & ne fut ensuite que très-mal recompensé de tant de services, de fatigues, & de malheurs.

Le Roi après tous ses prodiges de valeur qui ne servoient qu'à affoiblir ses forces, renfermé dans Stralsfund & près d'y être forcé, étoit tel qu'on l'avoit vû à Bender. Il ne s'étonnoit de rien: le jour il faisoit faire des coupures & des retranchemens derriere les murailles: la nuit il faisoit des sorties sur l'ennemi; cependant Stralsfund étoit battu en brèche: les bombes pleuvoient sur les maisons: la moitié de la ville étoit en cendres: les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur

Maî-

ROI DE SUEDE. LIV. VIII. 119

Maître, dont les fatigues, la sobriété & le courage les étonnoient, étoient tous devenus soldats sous lui. Ils l'accompagnoient dans les sorties; ils étoient pour lui une seconde garnison.

Un jour que le Roi dictoit des lettres pour la Suede à un Secretaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit & vint éclater près de la chambre même du Roi. La moitié du plancher tomba en pièces; le cabinet où le Roi dictoit étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement; & par un bonheur étonnant nul des éclats qui sautoient en l'air, n'entra dans ce cabinet dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe & au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échapa des mains du Secretaire. Qu'y a-t-il donc? lui dit le Roi d'un air tranquille, pourquoi n'écrivez-vous pas? celui-ci ne put répondre que ces mots: Eh! Sire, la bombe! Eh bien, reprit le Roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? continuez.

Il y avoit alors dans Stralsund un Ambassadeur de France enfermé avec le Roi de Suede. C'étoit un Colbert, Comte de Croissy, Lieutenant Général des ar-

mées de France, frere du Marquis de Torcy celebre Ministre d'Etat, & parent de ce fameux Colbert dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée ou en Ambassade auprès de Charles XII. c'étoit presque la même chose. Le Roi entretenoit Croissy des heures entieres dans les endroits les plus exposez, pendant que le canon & les bombes tuoient du monde à côté & derriere eux, sans que le Roi s'aperçût du danger, ni que l'Ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avoit des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce Ministre fit ce qu'il put avant le siège, pour menager un accommodement entre les Rois de Suede & de Prusse; mais celui-ci demandoit trop, & Charles XII. ne vouloit rien ceder. Le Comte de Croissy n'eut donc dans son Ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouir de la familiarité de cet homme singulier. Il couchoit souvent auprès de lui sur le même manteau: il avoit, en partageant ses dangers & ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. Charles encourageoit cette hardiesse dans ceux qu'il aimoit: il disoit quelquefois au Comte de Croissy, *veni, ma-*
le-

ledicamus de Rege. Allons, disons un peu de mal de Charles XII.

Croissy resta jusqu'au 13. Novembre dans la ville; & enfin aiant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du Roi de Suede qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison déperie des deux tiers, resolu de soutenir un assaut.

En effet on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois & en furent deux fois chassés. Le Roi y combattit toujours parmi les grenadiers: enfin le nombre prevalut; les assiegeans en demeurèrent les maîtres. Charles resta encore deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21. jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruiné par les bombes & par le canon: le jour d'après les Officiers principaux le conjurerent de ne plus rester dans une place qu'il n'étoit plus question de defendre: mais la retraite étoit devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique étoit couverte de vaisseaux Moscovites & Danois. On n'avoit dans le port de Stralsund qu'une petite barque

à voiles & à rames. Tant de perils qui rendoient cette retraite glorieuse, y déterminèrent Charles. Il s'embarqua la nuit du 20. Decembre 1715. avec dix personnes seulement. Il fallut casser la glace dont la mer étoit couverte dans le port; ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les Amiraux ennemis avoient des ordres précis de ne point laisser sortir Charles de Stralsund, & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étoient sous le vent & ne purent l'aborder: il courut un danger encore plus grand en passant à la vûe de l'Isle de Rugen, près d'un endroit nommé la Babette, où les Danois avoient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent sur le Roi: les matelots faisoient force de voiles & de rames pour s'éloigner; un coup de canon tua deux hommes à côté de Charles, un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le Roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisoient dans la mer Baltique: dès le lendemain Stralsund se rendit; la garnison fut faite prisonnière de guerre & Charles aborda à Isted en Scanie, & delà se rendit à Carlsroon dans un état bien autre que quand

quand il en partit quinze ans auparavant sur un vaisseau de cent vingt canons pour aller donner les loix au Nord.

Si près de sa Capitale, on s'attendoit qu'il la reverroit après cette longue absence: mais son dessein n'étoit d'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvoit se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qu'il aimoit & qu'il étoit forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa Sœur: il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Weter en Ostrogothie: il s'y rendit en poste, suivi d'un seul domestique, & s'en retourna après avoir resté un jour avec elle.

De Carelscoon où il séjourna l'hiver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans son Roiaume. Il croioit que tous ses sujets n'étoient nez que pour le suivre à la guerre, & il les avoit accoutumés à le croire aussi.

On enrôloit de jeunes gens de quinze ans; il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes: on voyoit même en beaucoup d'endroits les femmes seules labourer la terre.

Il étoit encore plus difficile d'avoir une flotte: pour y suppléer on donna des

com-

commissions à des Armateurs, qui moyennant des privilèges excessifs & ruineux pour le País équipèrent quelques vaisseaux : ces efforts étoient les dernières ressources de la Suede. Pour subvenir à tant de frais, il fallut prendre la substance des Peuples. Il n'y eût point d'extorsion que l'on n'inventât sous le nom de taxe & d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, & on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du Roi ; on acheta pour son compte tout le fer qui étoit dans le Royaume, que le Gouvernement paia en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portoient des habits où il entroit de la soie, qui avoient des perruques & des épées dorées furent taxez. On mit un impôt excessif sur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions se fut revolté sous tout autre Roi ; mais le Païsan le plus malheureux de la Suede savoit que son maître menoit une vie encore plus dure & plus frugale que lui ; ainsi tout se soumettoit sans murmure à des rigueurs que le Roi enduroit le premier.

Le danger public fit même oublier les miseres particulières : on s'attendoit à tout

tout moment à voir les Moscovites, les Danois, les Pruffiens, les Saxons, les Anglois même descendre en Suede, cette crainte étoit si bien fondée & si forte, que ceux qui avoient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouissoient dans la terre.

En effet une flotte Angloise avoit déjà paru dans la mer Balthique, sans qu'on sçût quels étoient ses ordres; & le Roi de Dannemarck avoit la parole du Czar, que les Moscovites joints aux Danois fondroient en Suede au Printems de 1716.

Ce fut une surprise extrême pour toute l'Europe attentive à la fortune de Charles XII. quand au lieu de descendre son País menacé par tant de Princes, il passa en Norwege au mois de Mars 1716. avec vingt mille hommes.

Depuis Hannibal, on n'avoit point encore vû de Général qui ne pouvant se soutenir chez lui-même contre ses ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs Etats. Le Prince de Hesse son Beaufrere l'accompagna dans cette expedition.

On ne peut aller de Suede en Norwegue que par des défilez assez dangereux;

reux; & quand on les a passés, on rencontre de distance en distance, des flaqués d'eau que la mer y forme entre des rochers: il falloit faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois auroit pu arrêter l'armée Suédoise; mais on n'avoit pas prévu cette invasion subite. L'Europe fut encore plus étonnée, que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fit pas une descente en Suede, comme il en étoit convenu avec ses Alliez.

La raison de cette inaction étoit un dessein des plus grands, mais en même tems des plus difficiles à exécuter qu'ait jamais formés l'imagination humaine.

Le Baron Henri de Görtz né dans le * Holstein, & Ministre du Prince à qui il ne restoit plus alors que le titre de ce Duché, aiant rendu des services importants au Roi de Suede pendant le séjour de ce Monarque à Bender, étoit depuis devenu son favori & son premier Ministre.

Ja-

* Il étoit né en Franconie, & étoit Baron immédiat de l'Empire.

Rép. de Mr. de V. On m'a assuré qu'il étoit né dans le Holstein, mais le lieu de sa naissance est fort indifférent.

Jamais homme ne fut si souple & si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches : nul projet ne l'effraioit, nul moien ne lui coutoit ; il prodiguoit les dons, les promesses, les sermens, la verité & le mensonge.

Il alloit de Suede en France, en Angleterre, en Hollande essayer lui-même ses ressorts qu'il vouloit faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe ; & il en avoit conçu l'idée. Ce que son maître étoit à la tête d'une armée, il l'étoit dans le cabinet : aussi prit-il sur Charles XII. un ascendant qu'aucun Ministre n'avoit eu avant lui.

Ce Roi qui à l'âge de vingt ans n'avoit donné que des ordres au Comte Piper, recevoit alors des leçons du Baron de Görtz ; d'autant plus soumis à ce Ministre, que le malheur le mettoit dans la nécessité d'écouter des conseils ; & que Görtz ne lui en donnoit que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de Princes réunis contre la Suede, George Electeur de Hannover, Roi d'Angleterre, étoit celui contre lequel Charles étoit le plus piqué, parce que c'étoit le seul que Charles n'eût point

point offensé ; que George étoit entré dans la querelle sous prétexte de l'apaiser, & uniquement pour garder Brême & Verden, ausquels il sembloit n'avoir d'autre droit que de les avoir achetez à vil prix du Roi de Dannemarck, à qui ils n'appartenoient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le Czar étoit secrettement mécontent des Alliez, qui tous l'avoient empêché d'avoir un établissement dans l'Empire d'Allemagne, où ce Monarque devenu trop dangereux n'aspiroit qu'à mettre le pied. Wismar, la seule ville qui restât encore aux Suedois sur les côtes d'Allemagne, venoit enfin de se rendre aux Prussiens & aux Danois le 14. Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes Moscovites qui étoient dans le Meckelbourg, parussent à ce siège. De pareilles défiances réitérées depuis deux ans avoient aliéné l'esprit du Czar, & avoient peut-être empêché la ruine de la Suede. Il y a beaucoup d'exemples d'Etats alliez conquis par une seule Puissance : & il y en a bien peu d'un grand Empire conquis par plusieurs alliez. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relevent bien-tôt.

Dès

Dès l'année 1714. le Czar eut pu faire une descente en Suede ; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les Rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemarck & de Prusse , alliez justement jaloux , soit qu'il ne crût pas encore ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foiers cette même Nation , dont les seuls Païsans avoient vaincu l'élite des troupes Danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avoit arrêté encore étoit le besoin d'argent. Le Czar étoit un des plus puissans Monarques du monde , mais un des moins riches : ses revenus ne montoient pas alors à plus de dix-huit millions de nos livres : il avoit découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre ; mais le profit en étoit encore incertain , & la travail ruineux. Il établissoit un grand commerce ; mais les commencemens ne lui apportoient que des esperances : ses Provinces nouvellement conquises augmentoient sa puissance & sa gloire, sans accroître encore ses revenus. Il falloit du tems pour fermer les plaies de la Livonie, Païs abondant , mais desolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu, & par la contagion, vuide d'habitans , & qui é-

roit alors à charge à son vainqueur. Les flottes qu'il entretenoit, les nouvelles entreprises qu'il faisoit tous les jours, épuisoient les finances: Il avoit été réduit à la mauvaise ressource de hauffer les monnoies, remede qui ne guerit jamais les maux d'un Etat, & qui est sur tout préjudiciable à un País qui reçoit des étrangers plus de marchandises qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens sur lesquels Görtz bâtit le dessein d'une revolution. Il osa proposer au Roi de Suede d'acheter la paix de l'Empereur Moscovite à quelque prix que ce pût être, lui faisant envisager le Czar irrité contre les Rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que Pierre Alexiowits & Charles XII. réunis, pourroient faire trembler le reste de l'Europe.

Il n'y avoit pas moyen de faire la paix avec le Czar, sans céder une grande partie des Provinces qui sont à l'Orient & au Nord de la mer Balthique: mais il lui fit considerer, qu'en cedant ces Provinces que le Czar possédoit déjà, & qu'on ne pouvoit reprendre, le Roi pourroit avoir la gloire de remettre à la fois Stanislas sur le trône de Pologne, de

de replacer le fils de Jaques II. sur celui d'Angleterre, & de retablir le Duc de Holstein dans ses Etats.

Charles flatté de ces grandes idées, sans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à son Ministre: Görtz partit de Suede muni d'un plein-pouvoir qui l'autorisoit à tout sans restriction, & le rendoit Plenipotentiaire auprès de tous les Princes avec qui il jugeroit à propos de négocier. Il fit d'abord fonder la Cour de Moscou par le moien d'un Ecoissois nommé Areskins premier Medecin du Czar, devoué au Parti du Pretendant, ainsi que l'étoient presque tous les Ecoissois qui ne subsistoient pas des faveurs de la Cour de Londres.

Ce Medecin fit valoir au Prince Menzikoff l'importancé & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y étoit interessé. Le Prince Menzikoff goûta ses ouvertures; le Czar les approuva. Au lieu de descendre en Suede comme il en étoit convenu avec les Alliez, il fit hiverner ses troupes dans le Mecklenbourg, & il y vint lui-même sous pretexte de terminer les querelles qui commençoient à naitre entre le Duc de Mecklenbourg, & la Noblesse de ce Pais; mais poursuivant en ef-

fet fon deſſein favori d'avoir une Principauté en Allemagne, & comptant engager le Duc de Mecklenbourg à lui vendre ſa Souveraineté.

Les Alliez furent irritez de cette demarche; ils ne vouloient point d'un voifin ſi terrible, qui aiant une fois des terres en Allemagne, pourroit un jour s'en faire élire Empereur, & en opprimer les Souverains. Plus ils étoient irritez, plus le grand projet du Baron de Görtz s'avançoit vers le succès. Il négocioit cependant avec tous les Princes conféderez, pour mieux cacher ſes intrigues ſecrettes. Le Czar les amuſoit tous auſſi par des eſperances. Charles XII. cependant étoit en Norwege avec ſon Beaufrere le Prince de Hefſe, à la tête de vingt mille hommes; la Province n'étoit gardée que par onze mille Danois diviſez en pluſieurs Corps, que le Roi & le Prince de Hefſe paſſerent au fil de l'épée.

Charles avança juſqu'à Christiania Capitale du Royaume; la fortune recommençoit à lui devenir favorable dans ce coin du monde, mais jamais le Roi ne prit aſſez de précautions pour faire ſubſiſter ſes troupes; une armée & une flotte Danoïſe aprochoient pour deſſendre la
Nor-

Norwege. Charles qui manquoit de vivres se retira en Suede, attendant l'issue des vastes entreprises de son Ministre.

Cet ouvrage demandoit un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. Görtz fit chercher jusques dans les mers de l'Asie, un secours qui tout odieux qu'il paroissoit, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût aporté en Suede de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il y avoit long-tems que des Pirates de toutes Nations, & particulièrement des Anglois aiant fait entr'eux une association, infestoient les mers de l'Europe & de l'Amerique. Poursuivis par tout sans quartier, ils venoient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande Isle à l'Orient de l'Afrique. C'étoient des hommes desesperez, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquoit que de la justice pour être héroïques. Ils cherchoient un Prince qui voulût les recevoir sous sa protection, mais les Loix des Nations leur fermoient tous les ports du monde.

Dès qu'ils sçurent que Charles XII. étoit retourné en Suède , ils espererent que ce Prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flotte & de soldats, leur feroit une bonne composition; ils lui envoyerent un Deputé qui vint en Europe sur un vaisseau Hollandois, & qui alla proposer au Baron de Görtz de les recevoir dans le Port de Gottembourg, où ils s'offroient de se rendre avec soixante vaisseaux chargez de richesses.

Le Baron fit agréer au Roi la proposition; on envoya même l'année suivante deux Gentilshommes Suédois. l'un nommé Kromstrom & l'autre Mendal, pour consommer la Négociation avec ces Corsaires de Madagascar.

On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le Cardinal Alberoni, puissant genie, qui a gouverné l'Espagne assez long-tems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet Etat.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le Fils de Jaques II. sur le trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venoit que de mettre le pied dans le Ministère, & qu'il avoit l'Espagne à retabli-

blir avant que de songer à bouleverser d'autres Roiaumes, il sembloit qu'il ne pouvoit de plusieurs années mettre la main à cette grande machine ; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son credit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'Empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la Regence de France au Duc d'Orleans, & la Couronne de la Grande Bretagne au Roi George: tant un seul homme est dangereux quand il est absolu dans un puissant Etat, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'esprit.

Görtz aiant ainsi dispersé à la Cour de Moscovie & à celle d'Espagne les premières étincelles de l'embrasement qu'il méditoit, alla secrettement en France & de-là en Hollande où il vit les adhérens du Pretendant,

Il s'informa plus particulièrement de leurs forces, du nombre & de la disposition des mécontents d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvoient fournir & des troupes qu'ils pouvoient mettre sur pied. Les mécontents ne demandoient qu'un secours de dix mille hommes, & faisoient envisager une

revolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le Comte de Gillembourg, Ambassadeur de Suede en Angleterre, instruit par le Baron de Görtz, eut plusieurs conferences à Londres avec les principaux mécontents, il les encouragea & leur promit tout ce qu'ils voulurent; le parti du Pretendant alla jusqu'à fournir des sommes considerables que Görtz toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaisseaux, & en acheta six en Bretagne avec des armes de toute espece.

Il envoya alors secrettement en France plusieurs Officiers, entr'autres le Chevalier de Folard, qui aiant fait trente campagnes dans les armées Françoises, & y aiant fait peu de fortune, avoit été depuis peu offrir ses services au Roi de Suede, moins par des vûes interessées que par le desir de servir sous un Roi qui avoit une réputation si étonnante. Le Chevalier de Folard esperoit d'ailleurs faire goûter à ce Prince les nouvelles idées qu'il avoit sur la guerre; il avoit étudié toute sa vie cet art en Philosophe, & il a depuis communiqué ses découvertes au Public dans ses Commentaires sur Polybe. Ses vûes furent goûtées de Charles XII. qui lui-même

même avoit fait la guerre d'une maniere nouvelle, & qui ne se laissoit conduire en rien par la coutume ; il destina le Chevalier de Folard à être un des instrumens dont il vouloit se servir dans la descente progettée en Ecoffe. / Ce Gentilhomme executa en France les ordres secrets du Baron de Görtz. Beaucoup d'Officiers François, un plus grand nombre d'Irlandois entrerent dans cette conjuration d'une espece nouvelle, qui se tramoit en même tems en Angleterre, en France, en Espagne, en Moscovie, & dont les branches s'éten-
doient secrettement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étoient encore peu de chose pour le Baron de Görtz, mais c'étoit beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important & sans lequel rien ne pouvoit réussir, étoit d'achever la paix entre le Czar & Charles, il restoit beaucoup de difficultez à aplanir. Le Baron Osterman Ministre d'Etat en Moscovie, ne s'étoit point laissé entraî-
ner d'abord aux vûes de Görtz ; il étoit aussi circonspect que le Ministre de Charles étoit entreprenant. Sa politi-
que lente & mesurée vouloit laisser tout
meurir, le genie impatient de l'autre

prétendoit recueillir immédiatement après avoir semé. Osterman craignoit que l'Empereur son maître ébloüi par l'éclat de cette entreprise , n'accordât à la Suede une paix trop avantageuse ; il retardoit par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Heureusement pour le Baron de Görtz le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son dessein étoit de passer ensuite en France ; il lui manquoit d'avoir vû cette Nation célèbre , qui est depuis plus de cent ans censurée , enviée , & imitée par tous ses voisins ; il vouloit y satisfaire sa curiosité insatiable de voir & d'apprendre , & exercer en même tems sa politique.

Görtz vit deux fois à la Haye cet Empereur , il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en six mois avec des Plenipotentiaires. Tout prenoit un tour favorable ; ses grands dessein paroissoient couverts d'un secret impenetrable ; il se flattoit que l'Europe ne les apprendroit que par l'exécution. Il ne parloit cependant à la Haye que de paix ; il disoit hautement qu'il vouloit regarder le Roi d'Angleterre.

com-

comme le Pacificateur du Nord ; il pressoit même en apparence la tenue d'un Congrès à Brunswik où les intérêts de la Suede & de ses ennemis devoient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le Duc d'Orleans Regent de France; il avoit des espions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes dont le métier est de vendre le secret de leurs amis, & qui subsiste de délations & souvent même de calomnies, s'étoit tellement multiplié en France sous son gouvernement, que la moitié de la nation étoit devenu l'espion de l'autre. Le Duc d'Orleans lié avec le Roi d'Angleterre par des engagements personnels, lui découvrit les menées qui se tramoient contre lui.

Dans le même tems les Hollandois qui prenoient des ombrages de la conduite de Görtz, communiquèrent leurs soupçons au Ministre Anglois. Görtz & Gillembourg poursuivoient leurs desseins avec chaleur, lorsqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme Gillembourg Ambassadeur de Suede avoit violé le droit des gens, en conspirant contre le Prince auprès duquel il étoit envoyé, on viola sans
scrup-

scrupule le même droit en sa personne. Mais on s'étonna que les Etats Généraux, par une complaisance inouïe pour le Roi d'Angleterre, missent en prison le Baron de Görtz. Ils chargerent même le Comte de Welderren de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confusion. Görtz demanda au Comte de Welderren s'il étoit connu de lui? oui, Monsieur, répondit le Hollandois. Hé bien, dit le Baron de Görtz, si vous me connoissez, vous devez savoir que je ne dis que ce que je veux. L'interrogatoire ne fut gueres poussé plus loin; tous les Ambassadeurs, mais particulièrement le Marquis de Monteleon Ministre d'Espagne en Angleterre, protesterent contre l'attentat commis envers la personne de Görtz & de Gillembourg. Les Hollandois étoient sans excuse; ils avoient non seulement violé un droit sacré en arrêtant le Premier Ministre du Roi de Suede, qui n'avoit rien machiné contre eux; mais ils agissoient directement contre les principes de cette liberté précieuse qui a attiré chez eux tant d'étrangers; & qui a été le fondement de leur grandeur.

Al'é-

A l'égard du Roi d'Angleterre, il n'avoit rien fait que de juste en arrêtant prisonnier un ennemi. Il fit pour sa justification imprimer les lettres du Baron de Görtz & du Comte de Gillembourg trouvées dans les papiers du dernier. Le Roi de Suede étoit alors dans la Province de Scanie; on lui apporta ces lettres imprimées avec la nouvelle de l'enlèvement de ses deux Ministres. Il demanda en souriant si on n'avoit pas aussi imprimé les siennes : il ordonna aussi-tôt qu'on arrêtât à Stockolm le Resident Anglois avec toute sa Famille & ses domestiques ; mais il ne put se vanger des Hollandois qui n'avoient point alors de Ministre à la Cour de Suede. Cependant il n'avoua ni ne désavoua le Baron de Görtz ; trop fier pour nier une entreprise qu'il avoit approuvée, & trop sage pour convenir d'un dessein éventé presque dans sa naissance, il se tint dans une silence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'étoit point nommé, mais obscurément impliqué dans les lettres de Gillembourg & de Görtz; il écrivit au Roi d'Angleterre une longue lettre
pleine

pleine de complimens sur la conspiration, & d'assurance d'une amitié sincere: le Roi George reçut ses protestations sans les croire, & feignit de se laisser tromper. Une conspiration tramée par des particuliers quand elle est découverte, est aneantie; mais une conspiration de Rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717. il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à visiter les Academies, les Bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales; il proposa au Duc d'Orléans Regent de France un Traité dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moscovite; son dessein étoit de se réunir avec le Roi de Suede qui lui cedeoit de grandes Provinces, d'ôter entierement aux Danois l'Empire de la mer Balthique, d'affoiblir les Anglois par une guerre civile, & d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le Roi Stanislas aux prises avec le Roi Auguste, afin que le feu étant allumé de tous côtez, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouveroit ses

avantages. Dans ces vûes il proposa au Regent de France la médiation entre la Suede & la Moscovie, & de plus une alliance offensive & defensiva avec ces Couronnes & celle d'Espagne. Ce Traité qui paroissoit si naturel, si utile à ces nations, & qui mettoit dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du Duc d'Orleans. Il prenoit précisément dans ce tems des engagemens tout contraires: il se liguoit avec l'Empereur d'Allemagne & George Roi d'Angleterre. La raison d'Etat changeoit alors dans l'esprit de tous les Princes au point que le Czar étoit prêt de se déclarer contre son ancien Allié le Roi Auguste, & embrasser les querelles de Charles son mortel ennemi; pendant que la France alloit en faveur des Allemands & des Anglois faire la guerre au Petit-fils de Louis XIV. après l'avoir soutenu si long-tems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de trésors & de sang. Tout ce que le Czar obtint par des voies indirectes, fut que le Regent interposât ses bons offices pour l'élargissement du Baron de Görtz & du Comte de Gillembourg. Il s'en retourna dans ses Etats à la fin de Juin, après
avoir

avoir donné à la France le spectacle rare d'un Empereur qui voïageoit pour s'instruire ; mais trop de François ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avoit laissez, & le législateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand homme leur échapa.

Ce qu'il chërchoit dans le Duc d'Orleans, il le trouva bientôt dans le Cardinal Alberoni, devenu tout puissant en Espagne. Alberoni ne souhaitoit rien tant que le retablisement du Pretendant, & comme Ministre de l'Espagne que l'Angleterre avoit si maltraitée, & comme ennemi personnel du Duc d'Orleans lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, & enfin comme Prêtre d'une Eglise pour laquelle le Pere du Pretendant avoit si mal à propos perdu sa Couronne.

Le Duc d'Ormond aussi aimé en Angleterre que le Duc de Marlborough y étoit admiré, avoit quitté son Pais à l'avenement du Roi George, & s'étoit alors retiré à Madrid ; il alla muni des pleins-pouvoirs du Roi d'Espagne & du Pretendant trouver le Czar sur son passage à Mittau en Courlande, accompagné d'Irnegan autre Anglois, hom-

homme habile & entreprenant. Il demanda la Princesse Anne Petrona Fille du Czar en mariage pour le Fils de Jacques II. esperant que cette Alliance attacherait plus étroitement le Czar aux interêts de ce Prince malheureux. Mais cette proposition faillit à reculer les affaires pour un tems au lieu de les avancer. Le Baron de Görtz avoit dans ses projets destiné depuis long-tems cette Princesse au Duc de Holstein, qui en effet l'a épousée depuis. Dès qu'il sçut cette proposition du Duc d'Ormond, il en fut jaloux & s'apliqua à la traverser. Il sortit de prison au mois d'Août aussi-bien que le Comte de Gillembourg, sans que le Roi de Suede eût daigné faire la moindre excuse au Roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de son Ministre.

En même tems on élargit à Stockolm le Resident Anglois & toute la famille, qui avoit été traitée avec beaucoup plus de severité que Gillembourg ne l'avoit été à Londres.

Görtz en liberté fut un ennemi de chaîné, qui outre les puissans motifs qui l'agitoient, eut encore celui de la vengeance. Il se rendit en poste auprès du

Czar : ses insinuations prevalurent plus que jamais auprès de ce Prince ; d'abord il l'assura qu'en moins de trois mois il leveroit avec un seul Plenipotentiaire de Moscovie tous les obstacles qui retardoient la conclusion de la paix avec la Suede ; il prit entre ses mains une Carte géographique que le Czar avoit dessinée lui-même ; & tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la mer Glaciale en passant par le lac Ladoga , il se fit fort de porter son Maître à ceder ce qui étoit à l'Orient de cette ligne , aussi bien que la Carelie , l'Ingrie , & la Livonie ; ensuite il jeta des propositions de mariage entre la fille de la Majesté Czarienne , & le Duc de Holstein , le flattant que le Duc lui pourroit ceder ses Etats moyennant un équivalent ; que par là il seroit Membre de l'Empire , lui montrant de loin la Couronne Imperiale , soit pour quelqu'un de ses descendans , soit pour lui-même. Il flattoit ainsi les vûes ambitieuses du Monarque Moscovite , ôtoit au Pretendant la Princesse Czarienne , en même tems qu'il lui ouvroit le chemin de l'Angleterre ; & il remplissoit routes ses vûes à la fois.

Le Czar nomma l'Isle d'Alan pour
les

les conférences que son Ministre d'Etat Osterman devoit avoir avec le Baron de Görtz. On pria le Duc d'Ormond de s'en retourner pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le Czar ne vouloit rompre que sur le point de l'invasion : on retint seulement à Petersbourg Irnegan, le Confident du Duc d'Ormond, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution qu'il ne sortoit que de nuit, & ne voioit jamais les Ministres du Czar, que déguisé tantôt en Païsan, tantôt en Tartare.

Dès que le Duc d'Ormond fut parti, le Czar fit valoir au Roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoïé le plus grand partisan du Pretendant ; & le Baron de Görtz plein d'esperance retourna en Suede.

Il retrouva son Maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquoit au Roi que de l'argent : le credit étoit épuisé en dedans & en dehors du Roïaume. La France qui lui avoit fourni quelques subsides dans les dernières années de Louis XIV. n'en donnoit plus sous la Re-

gence du Duc d'Orleans, qui se conduisoit par des vûes toutes contraires. L'Espagne en promettoit, mais n'étoit pas encore en état d'en fournir beaucoup. Le Baron de Görtz donna alors une libre étendue à un projet qu'il avoit déjà essayé avant d'aller en France & en Hollande. C'étoit de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent, de sorte qu'une pièce de cuivre dont la valeur intrinseque est un demi sol, passoit pour quarante sols, avec la marque du Prince; à peu près comme dans une ville assiégée les Gouverneurs ont souvent païé les soldats & les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des especes réelles. Ces monnoies fictives inventées par la nécessité, & auxquelles la bonne foi seule peut donner un credit durable, sont comme des billets de change dont la valeur imaginaire peut excéder assésment les fonds qui sont dans un Etat.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un Pais libre: elles ont quelquefois sauvé une Republique, mais elles ruinent presque sûrement une Monarchie: car les peuples manquant bientôt de confiance, le Ministre est réduit à manquer de bonne foi; les monnoies

ideales se multiplient avec excès, les particuliers enfouissent leur argent, & la machine se detruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au Roïaume de Suede.

Le Baron de Görtz aiant d'abord repandu avec discretion dans le public les nouvelles especes, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvoit plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées aiant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des especes de cuivre. Plus elles se multiplierent plus elles furent decreditées; la Suede inondée de cette fausse monnoie ne forma qu'un cri contre le Baron de Görtz. Les Peuples toujours pleins de veneration pour Charles XII. n'osoient presque le haïr, & faisoient tomber le poids de leur averfion sur un Ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, étoit doublement assuré de la haine publique.

Un impôt qu'il voulut mettre sur le Clergé acheva de le rendre execrable à la Nation; les Prêtres qui trop souvent joignent leur cause à celle de Dieu, Pa-

pellerent publiquement Athée, parce qu'il leur demandoit de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avoient l'empreinte de quelques Dieux de l'Antiquité, on en prit occasion d'appeler ces pièces de monnoie, les Dieux du Baron de Görtz.

A la haine publique contre lui se joignit la jalousie des Ministres, implacable à mesure qu'elle étoit alors impuissante. La sœur du Roi & le Prince son mari le craignoient comme un homme attaché par sa naissance au Duc de Holstein, & capable de lui mettre un jour la Couronne de Suede sur la tête. Il n'avoit plû dans le Roïaume qu'à Charles XII. mais cette aversion générale ne seroit qu'à confirmer l'amitié du Roi, dont les sentimens s'affermissoient toujours par les contradictions. Il marqua alors au Baron une confiance qui alloit jusqu'à la soumission, il lui laissa un pouvoir absolu dans le gouvernement interieur du Roïaume, & s'en remit à lui sans reserve sur tout ce qui regardoit les Négociations avec le Czar; il lui recommanda sur tout de presser les conférences de l'Isle d'Alan.

En effet, dès que Görtz eut achevé

à Stockolm les arrangemens des finances qui demandoient sa presence, il partit pour aller consommer avec le Ministre du Czar le grand ouvrage qu'il avoit entamé.

Voici les conditions preliminaires de cette alliance, qui devoit changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de Görtz après sa mort.

Le Czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carelie rendoit à la Suede tout le reste; il s'unissoit avec Charles XII. dans le dessein de retablir le Roi Stanislas sur le trône de Pologne, & s'engageoit à rentrer dans ce País avec quatre vingt mille Moscovites, pour detroner ce même Roi Auguste, en faveur duquel il avoit fait dix ans la guerre: il fournissoit au Roi de Suede les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suedois en Angleterre, & trente mille en Allemagne; les forces réunies de Pierre & de Charles devoient attaquer le Roi d'Angleterre dans ses Etats de Hannover, & sur tout dans Brême & Verden: les mêmes troupes auroient servi à retablir le Duc de Holstein, & forcé le Roi de Prusse à accepter un

Traité, par lequel on lui ôtoit une partie de ce qu'il avoit pris. Charles en usa dès-lors comme si ses armées victorieuses, renforcées de celles du Czar, avoient déjà executé tout ce qu'on meditoit. Il fit demander hautement à l'Empereur d'Allemagne l'exécution du Traité d'Alrandstad. A peine la Cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un Prince, dont elle croyoit n'avoir rien à craindre.

Le Roi de Pologne eut moins de securité; il vit l'orage qui grossissoit de tous les côtez. La Noblesse Polonoise étoit confederée contre lui, & depuis son rétablissement, il lui falloit toujours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le Czar, Mediateur à craindre, avoit cent galeres auprès de Dantzik, & quatre-vingt mille hommes sur les frontieres de Pologne. Tout le Nord étoit en jaloufies & en allarmes. Flemming le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les Puiffances voisines devoient le plus se défier, soupçonna le premier les desseins du Czar, & ceux du Roi de Suede en faveur de Stanislas. Il voulut le faire enlever dans le Duché des Deux-Ponts, comme on avoit faisi Jaques Sobiesky en Silesie.

lesie. Saiffan, un de ces François entreprenans & inquiets qui vont tenter la fortune dans les Pais étrangers, avoit amené depuis peu quelques Partisans François comme lui au service du Roi de Pologne. Il communiqua au Ministre Flemming un Projet, par lequel il répondoit d'aller avec trente Officiers François déterminez enlever Stanislas dans son Palais, & l'amener prisonnier à Dresde. Le Projet fut approuvé. Ces entreprises étoient alors assez communes. Quelques-uns de ceux qu'en Italie on appelle Braves, avoient fait de coups pareils dans le Milanez durant la dernière guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même plusieurs François refugiez en Hollande avoient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le Dauphin, & s'étoient saisis de la personne du Premier Ecuyer, presque sous les fenêtres du Château de Louis XIV.

Saiffan disposa donc ses hommes & ses relais pour surprendre & pour enlever Stanislas. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauverent, quelques-uns furent pris. Ils ne devoient point s'attendre à être traitez comme des pri-

sonniers de guerre, mais comme des bandits. Stanislas au lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté. Il leur donna même de l'argent pour se conduire, & montra par cette bonté généreuse, qu'en effet Auguste son rival avoit raison de le craindre.

Cependant Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norwege au mois d'Octobre 1718. il avoit si bien pris toutes ses mesures, qu'il esperoit se rendre maître en six mois de ce Roïaume. Il aimoit mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges, & des glaces dans l'apreté de l'Hiver, qui tue les animaux en Suede même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains de ses ennemis; c'est qu'il esperoit que sa nouvelle alliance avec le Czar le mettroit bien-tôt en état de ressaisir toutes ces Provinces; bien plus sa gloire étoit flattée d'enlever un Roïaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistendall, près de la manche de Danemarck, entre les villes de Bahus & d'Anflo est située Frederikshall, place forte & importante qu'on regardoit com-

comme la clef du Roïaume. Charles en forma le siège au mois de Decembre. Le soldat transi de froid, pouvoit à peine remuer la terre endurcie sous la glace; c'étoit ouvrir la tranchée dans une espee de roc, mais les Suedois ne pouvoient se rebuter en voyant à leur tête un Roi qui partageoit leurs fatigues. Jamais Charles n'en essüia de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'étoit fortifiée au point, qu'il dormoit en plein champ en Norwege au cœur de l'hiver sur de la paille, ou sur une planche, envelopé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût alterée. Plusieurs de ses soldats tomboient morts de froid dans leurs postes, & les autres presque gelez, voyant leur Roi qui souffroit comme eux, n'osoient proferer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expedition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée Johns Dotter, qui avoit vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui qui s'étoit étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de tems il pourroit
su-

suporter la faim sans en être abattu : il passa cinq jours entiers sans manger ni boire ; le sixième au matin il courut deux lieues à cheval , & descendit chez le Prince de Hesse son beaufrere , où il mangea beaucoup , sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu , ni qu'un grand repas à la suite d'un si long jeûne l'incommodât.

Avec ce corps de fer gouverné par une ame si hardie & si inébranlable dans quelque état qu'il pût être réduit , il n'avoit point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le onze Decembre , jour de Saint André , il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée , & ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré , il parut très-mécontent. Monsieur Megret Ingenieur François , qui conduisoit le siège , l'assura que la place seroit prise dans huit jours ; nous verons dit le Roi , & continua de visiter les ouvrages avec l'Ingenieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisoit un angle avec la parallèle , il se mit à genoux sur le talus interieur , & apuyant les coudes sur le parapet , resta quelque tems à considerer les travailleurs qui con-

ti-

tinuoient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII. ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains, & même M. de la Mottraye ont raportée entre le Roi & l'Ingenieur Megret, est absolument fausse; voici ce que je fai de véritable sur cet événement.

Le Roi étoit exposé presque à mi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il étoit; il n'y avoit alors auprès de sa personne que deux François: l'un étoit Monsieur Siker son Aide de Camp, homme de tête & d'exécution, qui s'étoit mis à son service en Turquie, & qui étoit particulièrement attaché au Prince de Hesse; l'autre étoit cet Ingenieur. Le canon tiroit sur eux à cartouche, mais le Roi qui se découvroit davantage étoit le plus exposé. A quelques pas derrière étoit le Comte Swerin, qui commandoit la tranchée. Le Comte Possé Capitaine aux gardes, & un Aide de Camp nommé Kulbert recevoient des ordres de lui. Siker & Megret virent dans ce moment le Roi de Suede qui tomboit sur

sur le parapet en faisant un grand soupir ; ils s'aprocherent , il étoit déjà mort : une balle pesant une demi-livre l'avoit atteint à la temple droite , & avoit fait un trou dans lequel on pouvoit enfoncer trois doigts : sa tête étoit renversée sur le parapet , l'œil gauche étoit enfoncé , & le droit entierement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avoit été celui de sa mort ; cependant il avoit eu la force en expirant d'une manière si subite , de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée ; il étoit encore dans cette attitude : à ce spectacle Megret , homme singulier & indifférent , ne dit autre chose sinon , voilà la pièce finie ; allons-nous-en. Siker court sur le champ avertir le Comte Swerin. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats ; jusqu'à ce que le Prince de Hesse en pût être informé ; on envelope le corps d'un manteau gris , Siker mit sa perruque & son chapeau sur la tête du Roi , en cet état on transporta Charles sous le nom du Capitaine Carlsberg , au travers des troupes qui voioient passer leur Roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le Prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du Camp, & fit garder tous les chemins de la Suede, afin d'avoir le tems de prendre ses mesures pour faire tomber la Couronne sur la tête de sa femme, & pour en exclure le Duc de Holstein qui pouvoit y pretendre.

Ainsi perit à l'âge de trente six ans & demi Charles XII. Roi de Suede, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, & ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée & unie ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, & jusqu'ici le seul de tous les Rois qui ait vécu sans foiblesse; il a porté toutes les vertus des Héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices oposez. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ses malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie: sa liberalité degenerant en profusion a ruiné la Suede: son courage poussé jusqu'à la temerité a causé sa mort: sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté, & dans les dernieres

années le maintien de son autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes qualitez, dont une seule eût pû immortaliser un autre Prince, ont fait le malheur de son País. Il n'attaqua jamais personne, mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être Conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats; il vouloit gagner des Empires pour les donner; la passion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêchèrent d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vû de Conquerant. Avant la bataille il n'avoit que de la modestie, après la defaite que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ses sujets aussi-bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme, & admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit aprendre aux Rois combien un Gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII, étoit d'une taille avantageuse & noble, il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé, mais
le

le bas du visage desagréable, trop souvent defiguré par un rire frequent qui ne partoit que des levres, presque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu, & ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude. On observoit à sa table un silence profond. Il avoit conservé dans l'inflexibilité de son caractere, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte; il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avoit jamais connu la societé; il n'avoit lû jusqu'à son loisir chez les Turcs que les Commentaires de Cesar & l'Histoire d'Alexandre. Mais il avoit écrit quelques réflexions sur la guerre & sur les Campagnes depuis 1700. jusqu'à 1709. il l'avoïa au Chevalier de Folard, & lui dit que ce manuscrit avoit été perdu à la malheureuse journée de Pultowa.

A l'égard de sa Religion, quoique les sentimens d'un Prince ne doivent pas influer sur les autres hommes, & que l'opinion d'un Monarque aussi peu instruit que Charles ne soit d'aucun poids dans ces matieres, cependant il faut satisfaire sur ce point comme sur le reste la curiosité des hommes, qui

ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde Charles XII. Je sai de celui qui m'a confié les principaux memoires de cette Histoire, que Charles fut Lutheranien de bonne foi jusqu'à l'année 1707. il vit alors à Leipzig le fameux Philosophe Monsieur Leibnitz, qui pensoit & parloit librement, & qui avoit déjà inspiré ses sentimens libres à plus d'un Prince; Charles XII. puisa dans la conversation de ce Philosophe beaucoup d'indifference pour le Lutheranisme. Depuis aiant eu chez les Turcs plus de loisir encore, & aiant vû plus de diverses Religions, il étendit plus loin son indifference. Il ne conserva de ses premiers principes que celui d'une Predestination absolue, dogme qui favorisoit son courage, & qui justifoit ses temeritez. Le Czar avoit les mêmes sentimens que lui sur la Religion & sur la Destinée. Mais il en parloit plus souvent; car il s'entretenoit familièrement de tout avec ses Favoris, & avoit par dessus Charles l'étude de la Philosophie, & le don de l'Eloquence.

Je ne puis me defendre de parler ici d'une calomnie renouvelée trop souvent à la mort des Princes, que les hommes malins & credules prétendent toujours avoir

avoir été empoisonnez ou assassinez. Le bruit se repandit alors en Allemagne ; que c'étoit M. Siker lui-même qui avoit tué le Roi de Suede. Ce brave Officier fut long tems desesperé de cette calomnie : un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles, j'aurois pû tuer le Roi de Suede, mais tel étoit mon respect pour ce Héros que si je l'avois voulu, je n'aurois pas osé.

Après sa mort on leva le siège de Frederickshall. Les Suedois plus accablez que flattez de la gloire de leur Prince, ne songerent qu'à faire la paix avec leurs ennemis & à reprimer chez eux la puissance absolue dont le Baron de Görtz leur avoit fait éprouver l'excès. Les Etats élurent librement pour leur Reine la Princesse Sœur de Charles XII. & l'obligerent solennellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la Couronne, afin qu'elle ne la tint que des suffrages de la Nation ; elle promit par des sermens reïterez qu'elle ne tenteroit jamais de retablir le pouvoir arbitraire ; elle sacrifia depuis la jalousie de la Roïauté à la tendresse conjugale, en cedant la Couronne à son Mari, & elle engagea les Etats à élire ce Prince qui monta sur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le Baron de Görtz arrêté immédiatement après la mort de Charles , fut condamné par le Senat de Stockolm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville ; exemple de vengeance, peut-être encore plus de justice, & affront cruel à la memoire d'un Roi que la Suede admire encore.

Fin du huitième & dernier Livre.

REMARQUES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

L'HISTOIRE

DE

CHARLES XII.

ROI DE SUEDE.





LETTRE

DE

M. DE LA MOTRAYE

A

M. DE VOLTAIRE,

*Contenant des Remarques Historiques &
Critiques sur son HISTOIRE DE
CHARLES XII. ROI DE SUEDE.
Pour servir de SUPPLEMENT à
cet OUVRAGE.*

NOTRE petit commerce de
Lettres, Monsieur, a cessé
avec vos Questions sur quel-
ques faits de la Vie de Char-
les XII. & par mes Réponses à ces

L 4

ques-

questions ; mais l'amitié * dont nous nous donnâmes réciproquement les premières marques en 1728. à Paris, n'a pas cessé de mon côté, & mon admiration pour tout ce qui part de votre plume croît de plus en plus. Je me flatte que vous regarderez comme une preuve de cette amitié la liberté que je prends de faire quelques Observations sur divers endroits de votre Histoire, où vous vous êtes trompé. J'en suis même requis par des personnes de considération, qui rendent justice à votre mérite, & qui jugent par la lecture des deux premiers volumes de mes Voyages, qu'ayant eu pendant tant d'années l'honneur d'approcher votre Héros, & de converser continuellement avec ses Officiers, j'ai dû être mieux informé que vous de ce qui le regarde, & même en sçavoir beaucoup plus que je n'en ai écrit. J'ajouterais que plusieurs de ces personnes, qui ont une connois-

sance

* Si cela étoit Mr. de la Mottraye auroit communiqué ces Remarques à Mr. de Voltaire au lieu de les vendre à un Libraire.

† Les mémoires qu'on a communiqué à Mr. de Voltaire & qu'il déposera dans une Bibliothèque publique, sont faits par des Ministres & des Officiers généraux qui peuvent avoir vû beaucoup de choses échappées au Sr. de la Mottraye,

sance parfaite, non-seulement de *Charles XII.* mais encore du *Czar Pierre I.* & de la *Czarine Catherine*, trouvent que ce que j'en ai dit dans mon troisième volume, qui vient de paroître, est conforme à la Verité, quoiqu'il ne s'accorde pas avec quelques faits que vous raportez.

Tout le monde convient que votre Livre est très-bien écrit; cela suffiroit, dit-on, pour un Roman où l'invention domine; mais ce n'est pas assez pour une Histoire où la Verité doit * regner absolument, où il faut des nerfs & de la force plutôt que des graces & des fleurs. On se plaint que vous n'avez pas emprunté de la Verité cette Reine de l'Histoire, tous vos Memoires. C'est, Monsieur, un malheur que les Auteurs ont de commun avec les Princes, de ne pouvoir voir bien des choses que par les yeux d'autrui, qui ne sont pas toujours fidelles. On se plaint que vous faites dire & faire à *Charles* ce que personne ne lui a entendu ni dire ni vû faire; que vous confondez & chan-

* Les nerfs & la force dépendent du Stile & non de la Verité, on peut mentir avec force, & dire la Verité ennuyusement.

changez les temps, les lieux, les personnes, leurs noms, leurs titres, leurs offices, &c.

Jugeant de vous, Monsieur, par moi-même, qui ai déclaré dans la Préface de mon troisième Volume, que je me tiendrois fort obligé à ceux qui y trouvant des erreurs de fait, voudroient bien me les indiquer, & que je me ferois un devoir de montrer ma déférence pour leurs lumières en me retractant dans le premier Ouvrage que je donnerai au public, comme j'ai commencé de faire dans un Errata que je donnai dernièrement; jugeant, dis-je, de vous par moi-même, j'ai crû vous faire plaisir en vous marquant les principaux endroits où vous vous êtes écarté de la Verité, pour avoir mis trop de confiance en des gens mal instruits de ce qu'ils vous ont dit, ou qui pour paroître mieux informez que les autres, vous ont débité leurs imaginations pour des faits authentiques.

Dans le premier Livre de votre Histoire (je n'en marquerai point les pages à cause des différentes Editions qui en ont déjà paru) vous faites gagner au Czar Pierre I. en 1697. la Bataille d'*A-*
soph

Soph sur les *Tures*, & leur enlever cette ville (la clef de l'Empire Ottoman) qui se rendit par Capitulation le vingt-huitième de * Juillet 1695. vous lui faites quitter en 1678. la *Moscovie* pour sa grande Ambassade. Cette Ambassade partit en 1697. Mais je vous crois trop bien instruit de l'Histoire de ce grand Monarque, pour vous imputer ces bevûes, que je regarde comme des fautes d'impression, qui ont néanmoins passé dans la *seconde Edition de Paris*, laquelle, s'il en faut croire le titre, a été revue & corrigée par l'Auteur. Ces fautes d'impression me rappellent la douleur que j'ai eu d'en trouver un grand nombre, dans l'Edition des deux premiers Volumes de mes Voyages imprimés en mon absence, & même dans celle du dernier, quelque soin que j'aye pris pour le rendre plus correct, & je m'en consolerais, pourvû qu'on ne puisse me reprocher d'avoir avancé des faits contraires à la vérité. Je puis garantir-

* M. de la Motte se trompe. *Afoph* se rendit le 27 Juin 1696. à l'égard de la date de 1678. il n'y a personne qui ne sente que c'est une faute de l'éditeur. Cette faute a dû être corrigée dans les dernières Editions de l'Histoire de Charles XII.

rantir tout ce que j'ai dit avoir vû, j'ai pris toutes les mesures que j'ai crû nécessaires pour n'être pas trompé sur les faits que je ne pouvois voir; si après tout cela il m'est arrivé de faire des fautes, on ne sçauroit s'en prendre à moi sans quelque injustice; mais puisque j'ai commencé à parler ici de moi, je ne sçaurois oublier de me disculper en même-temps des reproches qu'on peut me faire d'avoir joint l'*Anglois* au *François* dans mon troisiéme Volume. J'en fais d'autant plus volontiers l'occasion que ce reproche paroît fondé, & que les apparences sont contre moi. Voici les raisons que j'en ai eu, & que je soumets au jugement des personnes équitables, persuadé que si elles ne réparent pas ce tort, au moins justifient-elles mes intentions, qui graces à Dieu, ont toujours été droites. Mon ouvrage avoit été annoncé. Je m'étois engagé par des souscriptions à le donner, lorsque Mylord *Baltimore* me proposa de faire avec lui un voyage en *Amerique*. J'avoüerai que cette passion décidée, que j'ai toujours eu pour les voyages, ne me permit pas de refuser son offre: il devoit partir au mois d'Août de l'année dernière: je ne fus occupé que du

soin

soin de remplir mes engagements pour être prêt pour ce temps-là. Je devois mon Ouvrage à la Nation *Françoise* & à la Nation *Angloise*; je pris donc le parti de le donner dans les deux Langues & de retrancher pour cela de mes Memoires, ce qui me paroiffoit moins digne d'attention. Voilà dans l'exacte verité, l'Histoire de ma faute que je reparerai du meilleur de mon cœur à mon retour de l'*Amerique*, (voyage que ce Seigneur a bien différé, mais n'a pas rompu) cette faute n'a d'autre cause que cette même passion qui a produit les deux premiers volumes; & si le Lecteur a pris quelque plaisir à les lire, je lui demande grace pour le dernier en faveur des précédens. Je retourne, Monsieur, à votre Histoire.

Ce qui me surprend, c'est que vous n'avez pas corrigé dans cette Edition ce que vous dites de M. le Fort, qu'il étoit fils d'un *François* réfugié à *Geneve*, & qu'il alla d'abord *

cher-

* Cette erreur a été corrigée dans plusieurs Editions. Mr. de la Motraye devoit les avoir lues puisque cette Critique est imprimée après la quatrième Edition débitée en France du Livre de Mr. de Voltaire.

chercher de l'emploi dans les Troupes *Moscovites*. Cela ne s'accorde point avec ce que j'en ai appris, tant de la bouche des *Moscovites*, que des *Genevois*. Je repeterai ici quelques circonstances de ce que j'en ai rapporté dans mon troisième volume.

Monfieur le Fort étoit d'une famille *Genevoise* partagée entre la Magistrature & le Commerce. Après qu'il eut achevé ses Etudes d'une maniere qui répondoit à la beauté de son génie, son pere voulut qu'il fit un choix entre ces deux états. Il ne montrait aucun penchant ni pour l'un ni pour l'autre, il en avoit au contraire un fort grand pour la Guerre, il ne se faisoit presque point d'Exercice ou de Revûe qu'il n'y courût; il lisoit tous les Livres de Fortifications & de Batailles qu'il pouvoit trouver. Cependant se voyant pressé par son Pere sur ce choix, il demanda à être envoyé dans un Comptoir à *Amsterdam*. Son pere l'envoya chez M. *Franconis* fameux Négociant de cette grande ville; celui-ci fut charmé de son application aux affaires dont il s'acquît en très-peu de temps une connoissance
par

parfaite : & Monsieur * *Franconis* envoyant à *Copenhague* un vaisseau chargé pour son compte, le *Fort* le pria de lui permettre d'y aller en quelque qualité qu'il lui plairoit, lui offrant d'avoir un soin particulier de ses intérêts. Il lui accorda sa demande, & le fit *Supercargo* ; celui-ci s'acquitta de sa commission d'une manière très-avantageuse pour son maître. Quoique la profession de Marchand ne soit guère propre à recommander un jeune homme dans les pays militaires, son bon air & ses manières polies firent comme oublier sa profession, & le rendirent agréable aux Officiers. Il sentit sa passion pour les Armes se reveiller à la vûe des Troupes *Danoises*, elle devint plus forte que jamais. Il eut des liaisons avec quelques Officiers, sous lesquels il fit une espèce d'apprentissage militaire. Se mettant au rang de leurs soldats quand ils faisoient l'exercice ; il apprenoit plus en un jour que les nouveaux soldats ne pouvoient apprendre en un mois. Il devint bien-tôt aussi capable de faire faire
l'exer-

* Jamais Mr. de Voltaire n'avoit eu dessein d'écrire l'histoire de Mr. le Fort ni celle de Mr. Franconis.

l'exercice à ses camarades, que ses maîtres. Ayant oüi dire un jour à un Officier dans la compagnie duquel il se trouvoit, qu'il y avoit un Ambassadeur nommé pour la Cour de *Russie*, & que cet Ambassadeur cherchoit quelques Pages grands & bien faits, il témoigna une grande envie de voyager, & de voir d'autres pais que ceux qu'il avoit vûs jusques-là, & ajoûta qu'il se trouveroit heureux si son Excellence le vouloit accepter en cette qualité. L'Officier lui dit, qu'il connoissoit particulièrement l'Ambassadeur, & lui promit de le recommander; ce qu'il fit. L'Ambassadeur souhaita de le voir, & le même jour l'Officier le présenta à ce Ministre, qui fut charmé de son air, de sa phisionomie & de ses manieres aisées & libres, & en même-tems respectueuses. Il lui fit connoître qu'il ne tiendrait qu'à lui de l'accompagner, qu'il ne partiroit que dans deux mois, & qu'il auroit le tems de se préparer au voyage. *Le Fort* remercia son futur maître de l'honneur qu'il vouloit bien lui faire, & dit qu'il alloit écrire sur le champ à son Pere, & à Monsieur *Francois*, pour avoir leur consentement. Il le fit en des termes si persuasifs, & avec
des

des promesses si engageantes à Monsieur *Franconis* en particulier touchant son commerce avec la *Russie* (dont celui-ci ressentit dans la suite les effets) qu'il obtint ce qu'il désiroit, avec tout le credit dont il pourroit avoir besoin. Le tems du départ étant venu, il s'embarqua avec son maître sur un vaisseau de guerre pour *Libaw*, ville de *Courlande*, dont j'ai parlé dans mon troisiéme Volume, d'où ils allerent à *Mittaw* (résidence du Duc de *Courlande*,) & l'Ambassadeur ayant pour ce Duc quelque commission du Roi son maître, s'y arrêta quelques semaines, pendant lesquelles le *Fort*, qui avoit une facilité prodigieuse pour les Langues, sachant déjà, le *Hollandois*, l'*Allemand*, & le *Danois*, s'appliqua à celle du País qui est un Dialecte de l'*Esclavon* (Langue commune aux *Courlandois*, aux *Livoniens*, & aux *Polonois* avec les *Russiens*;) & en apprit assez pour servir d'interpréte à son maître pendant tout le voyage jusqu'à *Moscow*, où il se fortifia bientôt dans le *Russien*, qui est le meilleur Dialecte de cette Langue. L'Ambassadeur étant un homme d'un merite & d'une magnificence extraordinaires, plût fort aux deux Freres Czars, *Jean* &

178. REMARQUES CRITIQUES SUR

Pierre, qui gouvernoient alors conjointement. Il plût par sa magnificence à *Jean Prince*, qu'un mal auquel il étoit sujet avoit rendu presque imbecille, & qui bien que l'aîné n'avoit guères que l'apparence de *Czar* : & se fit estimer de *Pierre* par son mérite. Celui-ci le visitoit, le traitoit à sa table, & alloit quelquefois manger chez lui. Ce Prince ayant un jour remarqué le respect avec lequel *le Fort* se tenoit derrière la chaise de son maître pendant le dîner, & l'envisageant fût frappé de son bon air & de sa physionomie ; & comme il servoit d'Interprète & parloit bon *Russien*, Sa Majesté lui demanda de quelle Nation il étoit, où il avoit appris cette Langue, & il lui fit d'autres questions, auxquelles il répondit d'une manière satisfaisante. Le *Czar* en fût charmé, & * lui demanda s'il vouloit entrer à son service. *Le Fort* répondit, „ que „ quelque inclination qu'il pût avoir de „ servir un si grand Prince, il dépen- „ doit d'un Seigneur qui lui donnoit „ tous les jours des marques de sa bon- „ té, & sans le consentement de qui „ son

* C'est au Lecteur à décider si ces circonstances étoient bien nécessaires à l'Histoire de Charles IX.

„ son devoir & sa reconnoissance ne
 „ lui permettoient pas de promettre ni
 „ de faire aucune chose.” Mais, dit
Pierre, si j'obtenois ce consentement de
 ton maître, ferois-tu bien aise d'être au-
 près de moi. „ Oui, Sire, repliqua-t-
 „ il, mais je prie Votre Majesté de ne
 „ lui pas demander par ma bouche. ”
Pierre se contenta de faire dire par son
 propre Interprète à l'Ambassadeur, *Ce*
jeune homme parle bon Ruffien. L'Amba-
 sassadeur loua sa grande facilité à ap-
 prendre les Langues, & dit qu'il ap-
 prenoit tout ce qu'il vouloit; qu'il par-
 loit *Allemand, Danois, &c.* Le *Fort*
 s'éloigna là-dessus par modestie. Le
Czar ne le voyant plus derrière la chai-
 se de son maître, dit, où est le *Fort*?
 qu'il m'apporte un verre de vin. On l'en
 avertit, & il obéit avec respect: & de
 fort bonne grace. La première fois
 que l'Ambassadeur revint à la Cour, le
Czar lui fit connoître qu'il souhaitoit
 d'avoir le *Fort* auprès de lui, & que s'il
 vouloit bien s'en priver, il lui donne-
 roit un de ses Interprètes pour le servir
 durant tout le temps qu'il resteroit à la
 Cour. L'Ambassadeur répondit que
 cet échange étoit trop avantageux & trop
 honorable au jeune homme, & qu'il lui

vouloit trop de bien pour n'y pas consentir. *He bien* (repliqua *Pierre*) *s'il en est lui-même content, qu'il vienne demain matin me trouver.* Le Fort y fut, & sa Majesté Czarienne le fit son valet de chambre & son Interprète. Il devint bien-tôt favori de son nouveau maître, qui le menoit par tout avec lui, & lui faisoit toutes les questions dont il s'avoit, & auxquelles *le Fort* faisoit des réponses, qui plissoient infiniment à ce Monarque. Un jour qu'il l'entretenoit sur la Cour de *Danemarck*, & sur les gardes du corps du Roi, le *Czar* lui demanda ce qu'il pensoit des siens, & lui ordonna de le dire librement & sans déguisement. „ Je pense, dit *le Fort*, „ que ce sont de beaux hommes, de „ même que tous vos autres soldats, à „ qui il ne manque que d'être discipli- „ nez & habillez à notre maniere.” Ajoutant que leurs longues Robes ne convenoient nullement à des gens de guerre étant trop embarrassantes. Le *Czar* répondit, *Ne pourrois-tu point me faire voir quelques habits convenables.* „ Je „ tâcherai, dit *le Fort.*” Il alla le même jour chez l'Ambassadeur de *Danemarck*, se fit prendre par son Tailleur la mesure d'un habit de Capitaine des Gar-

Gardes du Corps, & en commanda un autre de simple Garde. Deux jours après il parut avec le premier habit au lever du *Czar*, qui le prit d'abord pour un étranger, & ne le reconnut que lors qu'il parla. Ce Prince se mit à rire, loüa sa diligence, & approuva l'habillement. Quelques jours après il parut avec l'habit de simple Garde du Corps. Le *Czar* en fut si satisfait qu'il dit qu'il vouloit en avoir de semblables pour une Compagnie de 50. hommes, dont il le feroit Capitaine, & la faire discipliner à la maniere des Cours dont il l'avoit entretenu. Le *Fort* chercha chez tous les Marchands étrangers établis à *Moscow* tout ce qui étoit nécessaire pour habiller cette Compagnie, & ayant arrêté tous les Tailleurs étrangers qui se trouvoient dans la Ville, demanda un ordre au *Czar* pour faire prendre la mesure à ceux d'entre les * *Strelits* qui étoient de plus belle taille, & avoient meilleure mine. Il prit aussi quelques Officiers étrangers, ou des soldats qui avoient quelque con-

nois-

* Il est constant qu'il n'y avoit aucun *Strelits* dans cette Compagnie de 50. hommes. Mais ces petits faits sont des bagatelles sur lesquelles il importe peu d'avoir raison.

noissance de l'exercice militaire, & en composa la Compagnie. Cela étant fait, il se mit à la tête de ces 50. hommes, & alla faire battre le tambour devant la porte du Palais, un peu avant l'heure que les *Strelits* avoient coutume d'y paroître. Le *Czar* ayant regardé par la fenêtre, fut agréablement surpris de ce spectacle. Le *Fort* y donna les premières leçons de l'exercice militaire à la vûe de ce Prince, qui dit après que cela fut fait, qu'il vouloit entrer dans cette Compagnie, & apprendre cet exercice sous le commandement de *le Fort*. Il se fit faire un habit de simple Garde du Corps, & se distingua bien-tôt parmi ses nouveaux camarades, ayant des talens extraordinaires pour toutes sortes de choses. Quant à son frere *Jean*, il se contenta d'être spectateur, ou de tenir seul le rang de *Czar*, pendant que *Pierre* faisoit le personnage de soldat. Il résolut de discipliner ainsi toutes ses Troupes, & donna dès lors au Capitaine *le Fort*, comme il l'appelloit, ordre de lui faire venir autant d'étrangers qu'il seroit possible, en leur promettant les encouragemens qu'il croiroit les plus propres à les attirer, On fit de grosses remises à

Geneve, à Amsterdàm, & autres lieux que nomma le Fort, qui se souvint de M. Franconis. Vous voyez, Monsieur, que M. le Fort n'alla pas exprès chercher du service en Moscovie.

Ce que vous traitez de bruit populaire ou de fausseté touchant les excès de vin qui porterent *Charles XII.* avant la Guerre à des actions indignes d'un Prince, (j'ajoutérai de toute personne raisonnable & bien élevée) est très vrai * & attesté par des gens d'honneur qui en ont été témoins oculaires, dont quelques-uns vivent encore, & n'ont pas plus d'interêt que vous & moi d'imputer à ce Prince ce qu'il n'auroit pas fait. Mais il est très-vrai aussi qu'il en eut toute l'horreur qu'elles meritoient, & fit une espece de serment, qu'il n'a jamais violé, de ne plus boire de vin, ni d'aucune liqueur forte. Il eût été à souhaiter pour sa gloire & le bonheur de ses sujets, qu'il se fût ainsi corrigé de ses autres défauts ; de cette opiniâ-

treté

* Cela est très faux. Mr. le Comte de Croissy prit un jour la liberté de le demander à Charles XII, lui-même, qui quoi qu'en dise le Sr. la Motraye, répondit que c'étoit une calomnie. C'est ce que je tiens de la bouche de Mr. le Comte de Croissy Ambassadeur auprès de ce Roi.

treté qui ne l'a quitté qu'avec la vie ; de cette inflexibilité dans toutes ses résolutions, ses entreprises & ses ordres pour l'exécution, de cette bravoure, qui ne lui montrait de la gloire que dans les dangers, les difficultés, & le sacrifice du plus grand nombre d'hommes, tant des siens que des ennemis ; en un mot de cet esprit de contradiction, qui obligea souvent ses Généraux à lui conseiller le contraire de ce qu'il falloit faire, après avoir remarqué que s'ils vouloient par exemple, attaquer une place par l'endroit le plus foible, il la faisoit infailliblement attaquer par le plus fort. J'en ai donné quelques exemples dans mon second Volume, & dans le dernier ; je n'en repèterai qu'un.

Le Comte d'*Albert* ayant repris le fort de *Dunamunden* sur les *Saxons* * par capitulation, après une aussi longue & aussi vigoureuse attaque des assiégeans, que fut la résistance des assiégés, ce jeune Héros vouloit à toute force qu'on y fit rentrer les prisonniers pour le prendre d'assaut, & sans donner ni recevoir de

* Cela n'est ni vraisemblable ni vrai. De pareils contes deshonoreroient une Histoire.

de quartier. C'est ce que m'a assuré un Colonel *Suedois* qui étoit présent, & dont j'ai fait mention dans mon dernier Volume.

Les relations de la victoire de *Narva*, assiégé * par les *Moscovites* en 1700 varient fort, & ce que j'en ai appris de ce Colonel, & d'autres Officiers tant *Suedois* que *Livoniens* qui s'y trouverent, ne s'accorde pas tout à fait avec ce que vous en dites. Vous faites débarquer *Charles* avec 16000 hommes d'Infanterie & 4000 de Cavalerie, prendre sa marche par *Revel* avec seulement 4000 Fantassins & ses 4000 Cavaliers, & sans nous dire ce que devinrent les 12000 Fantassins qu'il laissa derrière lui, vous lui faites d'abord battre & mettre en fuite 5000 *Moscovites* de la garde avancée, puis 20000 postez derrière ceux-là, ensuite 30000 à une lieue de leur camp, enfin 100000 dans ce camp, & cela avec la rapidité du *veni, vidi, vici*, de *Cesar*: ainsi du reste. D'autres relations qui m'ont été confirmées, à quelques circonstances près, par ces

mê-

* On ne fait presque que copier ici l'Histoire de Mr. de Voltaire. Il n'y a de différence que dans le Stile, & dans des circonstances qu'un écrivain judicieux doit supprimer.

mêmes Officiers, le font partir le 16. de Novembre avec ses 20000 hommes & marcher droit au Nord de *Dorpt*, où le *Czar* qui avoit prévu qu'il prendroit cette route, avoit envoyé 20000 *Moscovites* pour s'assurer des passages de *Sillajoggi*. Ces relations marquent que le Roi de *Suede* fit semblant d'aller à eux, mais qu'il prit le milieu entre eux & la grande armée, se contentant d'envoyer un gros détachement pour les attaquer. Elles ajoutent, que ces 20000 *Moscovites* croyant avoir à combattre toute l'armée *Suedoise* qu'ils jugeoient bien plus nombreuse qu'elle n'étoit, furent épouvantés, défaits, & mis en fuite; ce qui facilita la marche de *Charles*, & lui ouvrit le chemin à la grande armée, qu'elles font nombreuse d'environ 80000 hommes. Que sur l'avis qu'en eut le Duc de *Croy*, il fit les dispositions les plus avantageuses que le temps & le terrain resserré lui permettoient, & que son expérience militaire lui suggera; remplissant le retranchement d'Infanterie qu'il couvrit d'une ligne, postant sa Cavalerie derrière cette ligne: qu'à peine eut-il fait ces dispositions, que le Roi de *Suede* l'attaqua avec huit bataillons d'Infanterie,
sou-

soutenus de la Cavalerie : que les *Moscovites* lui disputèrent le terrain pendant plusieurs heures, faisant un feu terrible sur les *Suedois*, qui avoient à leur tête le brave Général *Rebinder* ; mais que faute d'être encore aguerris, ou d'être animés comme les ennemis par la présence de leur Prince qui étoit allé chercher à *Pleskow* un renfort de 35000 hommes, ils lâchèrent pied. Que les *Suedois* forcerent leur retranchement & leurs lignes ; qu'un grand nombre des *Moscovites*, qui cherchoit son salut dans la fuite, fut noyé en voulant traverser la riviere, un plus grand nombre tué, & que le plus grand de tous fut celui des prisonniers. Qu'il y eut de tuez environ 20000 *Moscovites*, & 3000 *Suedois*, & parmi ceux-ci les braves généraux *Rebinder* & *Rubbinghen*, qui avoient fait des prodiges de valeur. Que la Cavalerie *Moscovite* se sauva en assez bon ordre, & donna au *Czar*, qu'elle rencontra un peu en deça de *Pleskow*, la premiere nouvelle de la défaite de sa grande armée.

Les Officiers dont je viens de parler m'ont raconté entr'autres particularités, que le nombre des prisonniers *Moscovites* étoit si grand, que pour s'en débar-
rasser

raffer on les renvoya à leur maître après leur avoir ôté jusqu'à un couteau, & coupé en deux endroits la ceinture de leurs * hauts-de-chausses qu'ils étoient obligez de soutenir des deux mains; & que quelques soldats *Suedois* les chassèrent devant eux en cet état comme des troupeaux de bœufs jusqu'à plus d'une lieue de *Narva*. Ils ne m'ont rien dit de la modestie du Roi qui lui fit retrancher quelques expressions dans la relation de cette victoire, ni de ses reproches à un Officier sur sa timidité, non plus que de sa reflexion naturelle, & comme prophétique sur la destinée du Prince de *Georgie*. Mais ceux qui se trouvent dans une action ne savent pas toujours tout ce qui s'y passe.

Je ne vous disputerai point l'étimologie du mot *Czar*, ou de *Czarafin*, je me contente de dire que je n'ai jamais entendu appeller *Czar* que le *Souverain de Moscovie*, dont le fils aîné est toujours appellé *Czarowitz*, mais je sçai bien que les † *Asiatiques* appellent ordi-

* Il reste à savoir si c'est une faute bien considerable d'avoir omis l'aventure des Culotes des *Moscovites*.

† Tout cela n'empêche point que le mot *Tchar* ne signifiait Roi & Prince chez les *Scithes*.

dinairement le Prince de *Georgie Gurgistanbey*, comme ils font celui de *Moldavie*, *Bogdanbey* & celui de *Valaquie*, *Valackbey*. Ce qui signifie tout au plus Gouverneur ou Viceroi de *Georgie*. Et je ne sçai pas moins bien que le Roi de *Perse* & le Grand Seigneur en donnent & ôtent selon leur bon plaisir les Gouvernemens, & qu'entr'autres privileges que les *Persans* & les *Turcs* accorderent aux *Cbrétiens* habitans de ces Provinces après les avoir conquises, fut celui de leur donner pour Gouverneurs des personnes distinguées de leur Nation & de leur Religion, mais cela sans aucun droit héréditaire pour leurs fils ou parens : les uns ou les autres leur succèdent à la verité quelquefois, s'ils en sont jugez dignes. *Nicolas Mauro Cordato*, par exemple, qui fut fait Prince de *Moldavie* en la place de *Cantemir*, & ensuite de *Valaquie*; n'étoit parent ni de l'un ni de l'autre ou de ses prédécesseurs en ces Principautez, & *Cantemir* ne fut jamais Prince de *Valaquie*, comme quelques relations l'ont fait.

On trouve aussi que la relation que vous avez donnée du siège & de la bataille de *Pultova* ne s'accorde point avec celles

celles qu'on en a eues * jusqu'ici , ni avec ce qu'on en a appris de ceux qui y étoient ; mais je ne m'y arrêterai pas , & reviendrai pour un moment à *Narva*. Le Comte de *Horn* , héritier de la valeur de ses ancêtres , qui commandoit dans la ville , & les autres principaux Officiers étoient d'avis que le Roi , au lieu de mépriser après cette victoire les *Moscovites* comme des ennemis indignes de son grand courage , & de s'attacher à poursuivre les *Saxons* l'année suivante jusqu'au fond de la *Pologne* pour détronner son Roi , après les avantages remportez sur ces derniers près de *Riga* , s'attachât à forcer le *Czar* à lui demander la paix , pour ne pas donner le temps à ses Troupes de s'aguerrir , selon la maxime d'un des Rois ses prédécesseurs , qui ne vouloit pas que la *Suede* fit plus de deux ans la guerre aux *Moscovites*. Mais ce Héros avoit pris sa résolution , que personne n'étoit capable de lui faire changer. Il donna

au

* Ces Réflexions Critiques ne paroissent pas avoir beaucoup de suite. A l'égard de *Pultova* Mr. de *Voltaire* conserve le plan de la bataille qui lui a été confié par un Officier très-experimenté. A l'égard de *Narva* & de ses suites , Mr. de la Mottraye fait bien de l'honneur à Mr. de *Voltaire* de s'apercevoir ce qu'il en a dit dans son Histoire.

au *Czar* le temps de rassembler de nombreuses armées, & ne laissa presque point de troupes en *Livonie*, ou le peu qu'il y en laissa ne servit qu'à exercer les *Moscovites*; ce qui fit dire au Comte d'*Albert* „ Que la victoire de *Narva* „ l'avoit gâté & qu'il auroit été à sou-
 „ haiter qu'il y eût été battu : ” en effet toutes ces victoires qui lui méritent les titres d'invincible, de toujours victorieux, &c. furent comme autant de leçons de la discipline militaire des *Suedois* aux *Moscovites* envoyez par le *Czar* au secours du Roi de *Pologne*, qui fut enfin obligé de ceder sa couronne à *Stanislas*. *Charles* le menaçoit même de le dépouiller de son *Electorat*, & ce ne fut que par le *Traité d'Alt-Randstadt* qu'il le lui laissa avec le titre sterile de Roi. Après ce succès lors qu'admire & craint de toute l'*Europe* il pouvoit s'en rendre l'arbitre, prescrire les conditions d'une paix générale, & de celle que le *Czar* lui demandoit, il s'enfonça temerairement dans la *Moscovie* sans magasins, laissant derrière lui des places fortifiées, & par conséquent sans ressource pour une retraite en cas d'échec, résolu de déposer *Pierre* comme il avoit fait *Auguste*; & cela contre tou-

tes les remontrances de ses Généraux, & de *Mazepa* lui-même qui connoissoit mieux le País. Le Général *Rhenchild* ne pût s'empêcher de lui dire, „ Si „ Votre Majesté étoit payée par le *Czar*, „ elle ne pourroit le mieux servir.” Enfin il va perdre à *Pultova* le fruit de neuf années de victoires, (comme vous remarquez fort bien) avec le titre d'invincible; s'étant trop tard appercû qu'il avoit enseigné à ses ennemis l'art de la guerre. Ainsi les *Romains* à force de battre les *Gaulois*, les *Goths* & autres nations barbares, leur apprirent leur maniere de combattre, & à vaincre leurs vainqueurs, ou leurs maîtres pour me servir du nom que vous faites donner aux Généraux *Suedois* prisonniers, par la bouche du *Czar*. Au lieu de dire comme le Comte d'*Albert*, que la victoire de *Narva* gâta *Charles XII.* ne devoit-on pas plutôt dire qu'el le n'avoit fait que commencer à le gâter, & que ses succès en *Pologne* acheverent.

Vous dites que le Général *Rhenchild* fit inhumainement massacrer six heures après la bataille de *Frawenstadt* tous les prisonniers *Moscovites*, sans avoir égard à leur soumission ni à leurs

leurs larmes : * des Officiers *Suedois* qui étoient presens m'ont assuré que ce fut le Roi lui-même qui ordonna ce massacre, & que ce Général qui n'a jamais passé pour cruel ou inhumain, fit en vain ce qu'il pût pour lui faire révoquer cet ordre. Il est vrai que *Charles* chassoit bien souvent avec sa Cavalerie les *Moscovites* jusqu'au fond de la *Lithuanie*, mais il n'étoit pas à six lieues de *Frawenstadt* quand la bataille se donna, ou au moins quand il en reçut la nouvelle. Un Colonel qui étoit avec lui m'a dit, qu'à la tête de 500 cavaliers il en avoit attaqué 2000, & les avoit mis en fuite. Je l'ai vû moi-même en *Norvege* partir de son quartier de *Torpum* à la tête de 60 à 70 hommes aller braver les *Danois* jusques dans leur camp, en ramener quantité de prisonniers après avoir eu un cheval tué sous lui, dont il paroïssoit plus satisfait que s'il leur en avoit tué vingt. Si on peut dire qu'il a été barbare, c'étoit à l'égard de

* Mr. de la Motraye n'y étoit pas, & tous ceux qui y étoient savent que le Roi ne vit Reinchild que quelques jours après. Si Charles douze avoit fait tuer les *Moscovites* si long-tems après qu'on leur avoit donné quartier, il auroit été coupable de la cruauté la plus inouïe, & la plus horrible. Mais on fait qu'il n'y eut point de part.

de ces malheureux *Moscovites* massacrez par son ordre. Quand vous dites qu'il ne l'a été qu'une fois, je suppose que vous avez en vûe l'exécution de l'infortuné Comte *Patkul*.

Je rapporterai ici ce que j'ai pû recueillir là-dessus des personnes les moins partiales. On peut entendre selon moi par le mot de *barbare*, injustement cruel. Je sçai que cette exécution a paru généralement très-cruelle. Le Roi non content de le faire condamner à être rompu tout vif, voulut, dit-on, que son propre neveu, Officier au service de Sa Majesté, vît faire cette exécution.

La relation qu'a écrite de l'exécution du Comte *Patkul* le Chapelain qui l'assistait au supplice; l'extrait qu'en a donné Mylord *Molesworth* en *Anglois*, & d'autres relations en *François* & en *Allemand*, donnent un air d'innocence à cet infortuné Comte, qui le fait regarder comme un martyr de la liberté & de l'amour de sa patrie, dont il avoit été plaider la cause & les interêts jusqu'au pied du trône. J'ai tâché d'excuser cette rigueur, dans mon second Volume, en l'attribuant, sur le témoignage de quelques Officiers *Suedois*,
aux

aux conseils d'un favori dont le Roi ne reconnut les perfidies qu'à *Bender*, & qu'il chassa pour jamais de sa présence. Les remontrances que fit *Patkul* à *Charles XI.* au nom des *Livoniens* ses Compatriotes dépouillez des biens & des privilèges que leur avoit accordé *Gustave-Adolphe*, en considération & pour récompense des services qu'ils lui avoient rendus dans ses armées, n'auroient pû que paroître justes dans un Etat libre tel qu'est l'*Angleterre*; mais elles étoient devenuës criminelles en *Suede*, où le Roi exerçoit le despotisme, & rapelloit aux *Suedois* l'idée de leurs propres maux & l'injustice de ce Prince. L'accueil gracieux qu'il fit d'abord à *Patkul*, lui donna quelque espérance au moins d'adoucissement. Mais il fut bien surpris d'apprendre dès le soir même par la bouche d'un ami, que les ordres étoient donnez de l'arrêter & de lui faire son procès comme coupable de haute trahison. Il quitta son logis pendant la nuit par le conseil de cet ami fidelle, se cacha, & se sauva en *Pologne*, où il reçut bien-tôt l'avis de sa condamnation. Il fit en vain tous ses efforts, (à ce que plusieurs personnes m'ont assuré) tant par des placets qu'il remit en-

tre les mains du Ministre de *Suede* à la Cour de *Pologne*, que par des Lettres qu'il écrivit au Senat de *Stockolm*, pour obtenir son pardon, protestant de son innocence & de la pureté de ses intentions. *Charles XI.* étant mort, *Charles XII.* aussi généreux que son père l'étoit peu, n'eut pas plutôt pris les resnes du gouvernement qu'il établit une Cour appelée la Cour de *Revision* pour examiner les procédures de la Chambre des *Liquidations* établie par son père, & faire justice à ses peuples des torts qu'ils avoient reçus. Ils recouvrèrent par là au moins la troisième partie de ce qui leur avoit été pris injustement. Mais voici ce qui fait ou aggrave le crime de *Patkul*, & qui empêcha *Charles XII.* de révoquer la sentence prononcée contre lui. On persuada à ce jeune Monarque, que *Patkul* avoit donné le plan de la triple Alliance, entre le *Czar* & les Rois de *Pologne* & de *Dannemarc* pour l'accabler. S'il en étoit innocent, il devoit, dit-on, se retirer dans quelque Roiaume ami de la *Suede*, dès qu'il vit allumée cette guerre qui a couté tant de sang, au lieu d'entrer au service du *Czar*, comme il fit. Quel nom plus doux,

doux, ajoute-t-on peut-on donner à son procédé, que celui de haute trahison? & puisque les loix de *Suede* punissent ce crime de la rouë, quelle barbarie peut-on reprocher à *Charles XII.* Mais, direz-vous, *Paikel* pris pour la seconde fois les armes à la main contre son Souverain, n'est condamné qu'à perdre la tête. *Paikel* paroïssoit moins coupable à *Charles XII.* & l'étoit en effet moins, s'il est vrai que *Patkul* ait fomenté la guerre contre sa patrie. Mais, ajouterez-vous, *Charles XII.* violoit le Droit des Nations en se faisant livrer *Patkul.* Je ne répondrai rien à cette objection.

Ce fut Monsieur le Baron de *Stralbeim*, fameux par ses bonts mots, qui dit à *Charles* le lendemain de son retour d'auprès du Roi *Auguste* à *Dresden*, ce que vous lui faites dire par le Général *Rhienchild.* Cette visite de *Charles* à *Auguste*, que ses Officiers regardoient comme † temeraire, pour ne rien dire de plus) ne passa dans l'esprit de ceux qui le connoissoient le mieux, que pour
une

* Si nous ne répondons rien à cette objection, ce n'étoit donc pas la peine de la faire.

† Cette erreur de nom avoit déjà été corrigée.

198 REMARQUES CRITIQUES SUR

une curiosité de voir la contenance que tiendrait ce Prince qu'il avoit forcé à souscrire aux plus dures conditions, imposées par son plus invétéré ennemi après une victoire.

Ce Héros tout-puissant en *Saxe* & en *Pologne* auroit fait l'action du monde la plus généreuse, s'il fût allé visiter le Roi *Auguste*, ou l'eût invité à son quartier immédiatement après la ratification du Traité d'*Alt-Randstadt*, & qu'il eût déchiré ce Traité, & dit, *Je vous rends* * *la Couronne ; regnez, & soyez aussi sincèrement mon ami que je veux être le votre.* Cet acte extraordinaire de générosité lui auroit fait plus d'honneur que tous les avantages qu'il avoit remportez sur lui : il se seroit attaché inviolablement non moins par inclination que par reconnoissance ce Prince, qui possède au suprême degré toutes les vertus royales, dont la générosité n'est pas la moindre. Il auroit même satisfait cette ambition que vous remarquez en lui ; d'être conquérant & de ne gagner des empires que pour les donner, en rendant

* Mr. de Voltaire s'est contenté de dire ce que Charles XII a fait. C'est à Mr. de la Motraye à dire ce que Charles XII. auroit dû faire.

dant la couronne à celui à qui il venoit de l'ôter. Cette victoire sur lui-même eût été le comble de la gloire que lui avoient déjà acquise les victoires qu'il avoit remportées sur ses ennemis.

Vous dites „ que le Duc de *Marlbo-*
 „ *rough* en arrivant à *Leipsick* s'adressa
 „ secrètement, non au Comte *Piper* ,
 „ mais au Baron de *Görtz* qui commen-
 „ çoit à partager la confiance du Roi
 „ avec ce premier Ministre ; que lors
 „ qu'il parla à ce Monarque de la guer-
 „ re en Général , il crut appercevoir
 „ en lui une aversion naturelle pour la
 „ *France* , & qu'il se plaisoit à parler
 „ des conquêtes des Alliez ; qu'en lui
 „ nommant le *Czar* , il vit que ses
 „ yeux s'enflammoient toujourns à ce
 „ nom ; & qu'ayant apperçû sur une
 „ table une carte de *Moscovie* , il ne
 „ lui en falut pas d'avantage pour ju-
 „ ger que le véritable dessein du Roi
 „ de *Suede* , & sa seule ambition, é-
 „ toient de detroner le *Czar* après le
 „ Roi de *Pologne* ; qu'il laissa *Charles*
 „ *XII.* à son penchant naturel , & que
 „ satisfait de l'avoir penetré il ne lui fit
 „ aucune proposition.”

* Je n'ai jamais oïï parler de ces circonstances, ni oïï dire que le Duc eût pénétré à la simple vûë d'une carte de *Moscovie* le dessein du Roi, que vous dites ensuite que les *Suedois* même ignoroient encore quand ils étoient déjà en marche. Mais je sçais bien que ce Duc, un des plus grands Généraux de son siècle & des siècles passez, dont le Roi *Guillaume* en le recommandant dans son lit de mort à la Reine *Anne* comme le plus capable de commander ses armées, dit qu'il avoit *la tête froide, & le cœur chaud*; je sçais bien, dis-je, que ce Duc que l'Empereur créa Prince de l'Empire après la bataille de *Hocsted*, ne fut pas traité par le Roi de *Suede*, ni par son premier Ministre avec les égards dûs à son caractère & à son rang. Voici ce que j'ai appris d'un Gentilhomme qui étoit en carosse avec le Duc, lors qu'il alla prendre l'audience qu'il avoit fait demander au Comte *Piper*.

Le Duc arrivant à la porte de ce Ministre précisément à l'heure qu'il avoit

* Vous en avez entendu parler à Mr. Fabricé qui vous a protégé auprès du Roi de *Suede*, & qui m'a conté ce fait dont il a été témoin.

voit marquée, s'y fit annoncer, & eut pour réponse que le Comte étoit empêché. Le Duc attendit une bonne demie heure avant qu'il descendît. Dès que le Duc l'aperçût sur sa porte prêt à le recevoir, il sortit du carosse, & mettant son chapeau, il passa devant lui sans le saluer, & se retira à côté * comme pour faire de l'eau; & après l'avoir fait attendre beaucoup plus long-tems qu'il ne lui en falloit pour cela, il l'approcha & lui parla avec son éloquence & sa politesse naturelles & assez connus.

† J'ai eu l'honneur d'approcher assez souvent *Charles XII.* pendant son séjour à *Bender*, je n'ai jamais remarqué en lui la moindre aversion pour la *France*. Il a au contraire toujours employé dans son armée les *François* préférentement à tous autres étrangers, & il ne pouvoit cacher son inquiétude à la nouvelle de leurs pertes. Je n'ai point

* Que le Duc de Marlborough ait pissé ou non en descendant de carosse cela pourroit être indifférent. Mais par cette froideur entre lui & le Comte Piper il paroît assez que le Duc de Marlborough, s'étoit adressé au Baron de Götz.

† Il y a des Couriers du Cabinet qui approchent des Princes, qui portent les secrets de l'Etat, mais qui ne les savent pas.

point vû d'Officiers *Suedois* qui ne fussent bons *François* : j'en ai seulement entendu se plaindre que la *France* lesavoit abandonnez dans leurs malheurs, & qu'ils n'avoient pas reçu depuis la Bataille de *Pultowa* un sol des subsides stipulez.

* Le Traité en faveur des *Silesiens* Protestans que vous faites rompre à l'Empereur *Joseph*, dès que *Charles* ne fut plus en état d'imposer des loix, ne s'executa qu'alors. Je vis à mon retour de *Russie* en passant par la *Silésie* quantité de ces Protestans encore en pleine possession des privilèges & des Eglises qu'ils avoient recouvrées par ce Traité.

† L'Ambassadeur que vous faites envoyer par le grand Seigneur au Roi de *Suede*, étoit un *Aga* envoyé à la *Republique de Pologne*, qui voyant que tous les Ministres étrangers complimentoient *Charles* sur ses victoires, & le nouveau Roi sur son avènement à la couronne, en fit de même.

* Vous

* Il n'y a eu que très-peu d'Eglises de rendues. C'est un fait connu.

† Puisqu'il rendit des esclaves *Suedois* aparemment qu'il avoit quelque ordre,

* Vous dites que la gangrene se mit au pied du Roi immédiatement après sa blessure à *Pultowa* ; ce ne fut qu'à *Bender* qu'il en parut quelques symptomes. Ce Prince à qui son premier Chirurgien *Newman* n'avoit pû faire craindre cet accident, ni lui persuader de se laisser panser pendant tout le voyage, s'avisa de lui dire que s'il ne lui permettoit d'y appliquer les remèdes nécessaires, il perdrait infailliblement la jambe ; qu'on seroit obligé de la lui couper, ce qui le mettroit hors d'état de monter à cheval. A ces derniers mots, le Roi lui présenta sa botte, disant, „ Tirez, visitez, & faites ce que vous jugerez bon.” *Newman* ayant visité la playe, la trouva plus dangereuse qu'il ne croyoit, & changea de couleur. *Charles* s'en appercevant, lui demanda ce que c'étoit : il lui dit en quel mauvais état il trouvoit sa playe. „ He bien, dit ce Prince, ne sçavez-vous pas ce que vous avez à faire.” „ Je ne balancerois pas avec un soldat, repliqua *Newman*, mais j'ai besoin de „ con-

* Si Mr. de la Mottraye avoit vu les dernières Editions du livre qu'il critique, il auroit lu, qu'on commençoit à craindre la gangrene.

„ conseil & d'assistance à l'égard de Vo-
 „ tre Majesté.” Le Roi entra là-def-
 fus en une colere qui ne lui étoit pas or-
 dinaire, & lui dit, „ Comment! quel
 „ langage est ceci? Je ne prétends pas
 „ que vous vous ayez plus d'égards pour
 „ moi que pour le dernier de mes fol-
 „ dats. Je veux que vous me traitiez
 „ de même. Je vous l'ordonne, obéis-
 „ sez.” *Newman* ne repliqua pas,
 mais appliqua sans perdre de temps le
 fer & le feu, tira un os déjà carié qui
 fut envoyé ensuite à la Princesse *Ulri-
 que*, aujourd'hui Reine de *Suede*, qu'elle
 mit elle-même dans le cercueil du
 Roi, lorsqu'on apporta de *Norvege* à
Stockholm son corps embaumé, l'arro-
 sant de ses larmes. *Newman* travailla
 avec tant de succès, que le Roi fut
 bien-tôt en état de monter à cheval.
 J'ajouterai, que ce fut le même Chirur-
 gien qui fit le triste office d'embaumer
 le corps de ce Prince, qui l'avoit fait
 son valet de chambre. Je lui ai ouï di-
 re plus d'une fois, qu'il n'avoit jamais
 vû de corps plus sain, & dont toutes
 les parties fussent plus parfaites, * ex-
 cepté

* Le fréquent exercice du cheval devoit faire un
 effet contraire. Mais cette erreur est pardonnable.

cepté que les pellicules interieures du bas ventre étoient si minces (ce qu'il attribuoit au violent & fréquent exercice du cheval) que s'il avoit vécu, il n'auroit pû éviter une rupture. J'ose assûrer qu'on peut compter sur le peu que j'ai rapporté dans mon premier Volume, tant de ce qui s'est passé à *Pultowa*, que pendant la marche du Roi jusqu'à *Bender*, & qui m'a été communiqué par les Officiers qui y étoient, & par M. *Newman* lui-même

Quand on vit tout desespéré à *Pultowa*, on songea à sauver le Roi, qui tâchoit en vain de faire retourner à la charge le peu de monde qui lui restoit. Le Général d'Artillerie M. *Poniatowski* (fait tel en Pologne par le Roi *Stanislas*, & qu'on nommoit simplement le Général *Poniatowski*) & le Chancelier *Mullern* persuaderent enfin à ce Prince de gagner le *Boristhene* pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. La Chancellerie n'étoit pas * toute prise, comme vous dites, puisque M. *Mullern*, M. le Conseiller *Fief*, & plusieurs Secretaires que j'ai rachetez à *Bender* des
mains

* On a dit que presque toute la Chancellerie étoit prise ce qui est vrai.

mains des *Turcs* & des *Tartares*, ne
 l'étoient pas. Sa Majesté après avoir
 fait brûler le bagage qui lui restoit,
 passa ce fleuve avec environ 1800 che-
 vaux, tant *Suedois* que *Polonois* & *Co-*
saques, qui suivirent leur Général *Ma-*
zeppa, & son neveu *M. Woniatows-*
ky; & on mit ce Prince dans un ca-
 rosse qu'on avoit transporté de l'autre
 côté du fleuve; * car il n'étoit pas en
 état de monter à cheval, & le Gé-
 néral *Hordt*, qui étoit aussi blessé, y
 entra avec le Roi. Ils traversèrent le
 Desert qui regne entre le *Botisthene* &
 le *Bogh*, & qui fait partie de la *Scy-*
thia parva des Anciens, où je m'éga-
 rai & errai pendant trois ou quatre
 jours sans trouver ni eau ni provisions
 en 1711. à mon retour de *Circassie*.
 Après bien des fatigues & les peines
 que la faim & la soif peuvent causer,
 ils arriverent sur le bord du *Bogh*, en-
 viron à une lieue d'*Ozakow*. Le Roi
 envoya le Général *Poniatowsky* avec le
 Secrétaire *Clinkonstrom* au *Pacha*, pour
 lui faire des complimens de sa part; &
 lui

* Tout cela se roue à peu près dans l'Histoire,
 excepté la disette d'eau où s'est trouvé *Mr. de la Mo-*
traye.

lui demander des bateaux pour passer avec ses gens. A peine les premiers avoient traversé cette riviere dans un petit bateau, qu'ils virent venir à eux un *Aga du Pacha*, qui prévint leur compliment, avec des offres de sa part, non-seulement de bateaux, mais de rafraichissemens pour Sa Majesté & pour ses gens. Il n'étoit pas facile de ramasser un assez grand nombre de bateaux pour passer à la fois le Roi & toute sa suite: c'est pourquoi les 500 hommes qui attendoient le retour de ceux qui avoient passé ce Prince avec quelques mille hommes, furent faits à sa vûe prisonniers par le Général *Walkowisky* que le Czar avoit envoyé à sa poursuite; ce qui lui fit dire aux Généraux *Suedois* prisonniers, *Il ne me manque plus que mon frere Charles, j'ai envoyé Walkowisky le chercher.* Le Roi se reposa sous une tente qu'avoit fait dresser le *Pacha* qui y alla en personne lui réiterer & effectuer les offres qu'il lui avoit envoyé faire. Il l'invita à loger dans son palais à *Ozakow*, ajoutant, „ qu'il avoit dé-
 „ péché des exprès au Grand Seigneur,
 „ au Serasquier de *Bender*, & au Han
 „ des *Tartares*, pour leur donner part
 „ de l'arrivée de Sa Majesté sur les ter-

„ res *Ottomanes*, & qu'il ne doutoit
 „ point qu'on ne l'y traitât selon sa di-
 „ gnité ; qu'il étoit bien mortifié du
 „ malheur de ses gens faits prisonniers
 „ de l'autre côté du *Bogb*, mais qu'il
 „ ne lui avoit pas été possible de trou-
 „ ver un plus grand nombre de ba-
 „ teaux, quoiqu'il en eût fait chercher
 „ par tout, dès qu'il avoit été informé
 „ de la venue de Sa Majesté par quel-
 „ ques *Tartares* qui l'avoient vû dans
 „ le desert.” Le Roi accepta les ra-
 „ fraichissemens que ce *Pacha* avoit fait
 „ apporter, reçut ses excuses, & ne lui
 „ fit point la reprimande que vous dites.

* Je tiens ces particularitez de la bou-
 che de M. le Chambellan *Gyllinsbierna*,
 qui servoit d'interprete. Le *Pacha* in-
 vita Sa Majesté à loger dans la ville ;
 mais elle le remercia, disant qu'elle ai-
 moit mieux camper. Sur quoi il fit ap-
 porter & dresser un nombre suffisant de
 tentes pour tous ses gens, & leur fit
 donner toutes sortes de provisions né-
 cessaires. Le Roi écrivit ensuite au
 Grand Seigneur la Lettre que vous avez
 trouvée dans l'*Appendix* de mon pre-
 mier

* On a le contraire écrit de la main de Mr. de
 Poniatowski.

mier Volume : mais vous en avez changé le stile, & l'avez abrégée de plus de la moitié. Sa Majesté en écrivit une autre au *Visir*, qui est dans le même *Appendix*, & les envoya par M. *Neugbour* Gentilhomme *Livonien*, à qui le *Pacha* donna un *Aga* avec un *Cosaque* qui entendoit la Langue *Turque* & la *Livonienne*; pour le conduire à *Constantinople*, où il resta avec le caractère d'envoyé du Roi. Le *Serasquier* de *Bender* ne sçut pas plutôt l'arrivée du Roi près d'*Ozakow* qu'il lui dépêcha un *Aga* pour le complimenter de sa part; & l'inviter à venir à *Bender*. Il lui fit présenter en même temps une fort belle tente, que sa Majesté accepta, disant *Je remercierai moi-même le Serasquier*, & partit pour cette Ville. Le *Pacha* d'*Ozakow* l'accompagna quelques lieux, & le fit escorter par plusieurs de ses Officiers, avec des chariots chargez de provisions & autres choses nécessaires jusqu'à *Palanca*; petite ville située sur le *Niester* à cinq ou six lieux d'*Ozakow* & à neuf ou dix de *Bender*. Le Gouvernement du *Pacha* d'*Ozakow* ne s'étend pas

* Ce n'est pas une faute que les Lecteurs puissent reprochet.

pas plus loin de ce côté-là. Le *Serasquier* de *Bender* avoit donné ordre qu'on fournit au Roi les mêmes choses, depuis *Palanca* jusqu'à *Bender*. Ainsi vous vous trompez, non-seulement en disant que le *Pacha* d'*Ozakow* attendit réponse du *Serasquier* de *Bender* pour laisser passer le *Bogh* au Roi, mais en mettant *Bender* à trente lieuës d'*Ozakow*, & en faisant fournir au Roi des provisions depuis *Ozakow* jusqu'à *Bender* par le *Serasquier*, quoiqu'il ne le fit que depuis *Palanca*. Le Roi étoit à peine arrivé à *Palanca*, qu'il y vint un *Myrsa* lui faire compliment de la part du *Han*, & lui présenter une riche tente avec un chariot attelé de quatre chevaux. Sa Majesté les reçut gracieusement & pria le *Myrsa* de remercier le *Han*.

Le Roi en arrivant à *Bender* fut salué de trente coups de canon, & reçut aux acclamations de deux hayes de *Jannissaires*, & trouva près du *Niester* des tentes toutes dressées, une magnifique pour sa personne, & d'autres moins riches pour sa suite. Le *Serasquier* y alla lui rendre ses devoirs, & l'inviter à loger dans la Ville: mais le Roi s'en excusa, comme il avoit fait à l'égard d'*Ozakow*. Voilà à la lettre ce qui
se

se passa depuis le *Bogb* jusqu'au *Nisster*,

* Le Comte *Piper* que vous faites mourir à *Moscou*, mourut à *Slutelbourg*, autrefois nommée *Noteborg*, située près du lac *Ladoga*, à l'endroit où la *Nieva* sort de ce lac.

Vous faites admirer aux *Turcs*, l'opiniâtreté de *Charles XII.* à s'abstenir de vin, & sa régularité à assister deux fois le jour aux prières publiques jusqu'à dire que c'étoit un vrai *Musulman*; après avoir avancé ailleurs que le Philosophe *Leibnitz* lui avoit inspiré de l'indifférence & ses sentimens libres sur la Religion. Je crois que son abstinence du vin a pû faire dire cela aux *Turcs*. A l'égard de sa Religion, un de ses Chapelains m'a dit qu'il étoit fort devot jusqu'à sa défaite à *Paltowa*, ne manquant jamais avant une action, ou aux heures marquées pour la prière, de se mettre à genoux en pleine campagne sans couffin ni tapis, & priant de la maniere du monde la plus exemplaire, & qu'il avoit commencé ce pieux exercice dès

* Cette faute si peu essentielle a déjà été reconnue & corrigée dans une Edition d'Angleterre & dans une Edition de Hollande.

sa première campagne contre le *Danne-marc*, & par conséquent avant qu'il eût entendu parler de Monsieur *Leibnitz* : mais qu'à voir son indifférence, ou son peu d'attention aux sermons & aux prières depuis cette défaite, il sembloit que se croyant abandonné du Ciel, il l'eût abandonné comme par représailles. J'ai vu en effet plus d'une fois ce Prince badiner pendant tout l'Office divin avec un petit chien du Baron *Mullern*, ou faire quelque autre chose qui ne marquoit pas plus d'attention. Au reste, les *Luthériens* bien loin d'être Prédestinateurs, comme vous le supposez, * ont en horreur les *Calvinistes* & les autres Chrétiens

* Quand on a la mauvaise grace d'insulter des hommes connus avec une raillerie amère, il faudroit au moins n'avoir de tort que celui de l'insulte, & ne se pas tromper dans le fonds. C'est une chose rare de voir le Sr. de la Motraye assurer que la Prédestination n'est pas le Dogme de Luther. Toute l'Europe ne fait-elle pas que c'étoit un des principaux articles de sa créance. C'est une chose certaine & connue, que Luther dans ses Livres nie le Libre Arbitre & le mérite des bonnes œuvres, & admet la Prédestination absolue. Les Luthériens se sont depuis écartez de ce Dogme, & ils ont fait comme tous les Sectateurs qui ont changé la Religion de leur Fondateur. Ce n'est pas seulement sur la Prédestination que les Calvinistes & les Luthériens sont divisez ; c'est sur beaucoup d'autres points. Au reste, Mr. de Voltaire connoit les Mitologies Anciennes & Nouvelles & en fait le cas qu'il doit.

tiens qui croyent la Prédestination. J'ai entendu dire à un Ministre de la grande Eglise de *Stockholm*, que s'il avoit un fils qui voulût embrasser cette damnable doctrine de *Calvin*, (ce sont ses propres termes) il lui couperoit la gorge de sa propre main. Mais on vous pardonnera aisément cette faute, si on fait réflexion que vous avez plus étudié l'ancienne Mythologie, que les Systêmes des Théologiens.

Vous dites que le Général *Poniatowsky* trouva moyen de faire tenir à la *Sultane Validé* (ou *Sultane-Mere*) une Lettre de *Charles XII.* Cette Lettre, celles que vous faites écrire par la *Validé* à ce Général de sa propre main, le recit que vous faites faire par *M. Brue* des exploits de ce Héros au Chef des Eunuques, & par celui-ci à la *Sultane*, le plaisir qu'elle y prend, le nom de son *Lyon* qu'elle donne à *Charles XII.* ses entretiens là-dessus avec le Grand Seigneur son fils, à qui vous lui faites demander avec empressement, * *Quand donc*

* L'Auteur conserve & déposera dans une Bibliothèque publique la Lettre de Mr. de *Poniatowski*, dans laquelle on trouve ces propres paroles. Si je retrouve quelques Lettres de la *Sultane Validé* je vous les enverray par Madame de ... le St. de la Mortraye peut

214. REMARQUES CRITIQUES SUR

donc voulez-vous aider mon Lyon à devorer le Czar , &c. tout cela ne peut que paroître Romanesque à ceux qui ont quelque connoissance du génie des *Turcs*, de leur mépris & de leur indifférence pour tout ce que font & disent de plus beau les *Chrétiens*, de l'éducation des *Sultanes* qui doivent être toutes esclaves achetées ou prises en guerre, les *Grands Seigneurs* ne se mariant jamais & ne prenant que des concubines, à qui on n'apprend point à écrire, * mais seulement à danser d'une manière lascive, à chanter, & en un mot à plaire à leurs maîtres. Ce trait me fait souvenir d'une Histoire en *François* du Prince *Te-kely*, qui n'entendant pas cette Langue, me pria de lui en expliquer en *Latin* quelques passages. Il rit bien d'un entr'autres où on le fait porter dans la chambre d'une *Sultane* caché dans la caisse d'une grosse horloge, & reporter après chez un Horloger sous prétexte de faire racommoder cette horloge qui n'alloit pas bien. Il s'écria en riant, *Q facundam Gallorum imaginationem!* M.
Brue

peut s'il veut donner un démenti à Mr. de Ponia-towski pour avoir le plaisir d'écrire.

* Cela est très-faux. Il n'y a point de femme à qui on n'apprenne à lire & à écrire.

Brue étoit mon bon ami, & m'a fourni quelques memoires : il connoissoit trop bien * l'indifference des *Turcs* sur ce que font les *Chrétiens*, pour avoir dit qu'ils se plaisoient à en faire le sujet de leurs entretiens. M. le Général *Poniatowsky* les connoissoit assez pour ne pas écrire aux *Sultanes*. Il n'est rien moins que vain, j'ose assurer qu'il ne se vantera pas serieusement d'en avoir reçu des Lettres. Il m'honoroit de sa bienveillance en *Turquie*, & je puis dire de sa confiance, je ne lui ai jamais entendu dire rien d'approchant. J'eus en 1726. l'honneur de le revoir en *Pologne*, où il est un des plus grands Seigneurs du Royaume, & aussi avant dans la faveur du Roi *Auguste*, qu'il étoit auparavant dans celle du Roi *Stamislus*. Il me donna à *Varsovie* de nouvelles marques de sa bienveillance, entre lesquelles fut un service que j'ai marqué dans mon troisième Volume.

On soupçonna bien au commencement de ce siècle la Sultane *Validé* d'être d'intelligence & de moitié avec le
Mupb-

* Les Turcs peuvent avoir beaucoup d'indifference pour ce que font les Chrétiens en France & à Rome. Mais non pas pour ce que fait chez eux un Roi qui fait déposer tant de Visirs.

216 REMARQUES CRITIQUES SUR

Muphty, pour le profit des emplois de l'Empire, que ce dernier mettoit comme à l'enchere, & que le Grand Seigneur Sultan *Mustapha* qu'il gouvernoit, donnoit ou ôtoit selon ses conseils. Soit que ce soupçon fût bien fondé ou non, les mécontents qui en 1703. éleverent sur le trône, * à la place de *Mustapha*, *Achmet* son frere dernier déposé, exigèrent de lui, à ce qu'on a dit, qu'il ne donneroit aucune part dans les affaires de l'Empire à la Sultane sa mere; & depuis je n'ai ouï dire à personne qu'elle s'en soit mêlée.

† Il est aussi incertain que le Czar ait demandé *Mazeppa* à la Porte, qu'il l'est que le Visir qui pouvoit le forcer au *Pruth* à lui livrer *Cantemir* l'ait demandé. Cependant ce dernier étoit au moins aussi coupable envers la Porte que le premier l'étoit envers le Czar.

‡ La fiole de poison destinée par les *Moscovites* pour le Général *Poniatowsky*,

* Mr. de Poniatowski, Mr. Fabrice, Mr. de Fierville, Mr. de Villelongue peuvent savoir des choses que Mr. de la Motraye ne sait pas.

† Cela est très certain. On en a la preuve dans les manuscrits qu'on déposera.

‡ Le Sr. de la Motraye qui n'y étoit pas dement encor Mr. de Poniatowski & sera bien surpris quand il verra sa Lettre.

ky, que vous faites porter au Grand Seigneur, n'a pas plus de fondement, & n'a été tout au plus qu'une invention pour les rendre odieux aux *Tures*.

* Vous attribuez avec aussi peu de fondement à *Charles XII.* la déposition des *Vifirs* qu'il croyoit lui être contraires. Je les ai vû déposer au moins aussi fréquemment avant son arrivée en *Turquie*, que pendant le séjour qu'il y a fait.

Vous dites que le *Han* gagné par les „ présens & par les intrigues du Roi „ de *Suede*, obtint que le rendez-vous „ général des Troupes seroit à *Bender* „ sous les yeux de ce Héros, afin de lui „ marquer mieux que c'étoit pour lui „ qu'on faisoit la guerre. Pure imagination. Le *Han* se donna à la vérité beaucoup de mouvement pour porter la *Porte* à la guerre qui est toujours de l'intérêt des *Tartares* (Nation accoutumée au pillage.) C'est tout ce qu'il fit; il connoissoit trop bien l'étendue de l'autorité *Visiriale* & les bornes de la sienne propre, pour proposer une chose aussi peu praticable & si contraire aux
maxi-

* Il est faux que Mr. de Voltaire attribue la déposition de tous les *Vifirs* à *Charles XII.* & à son parti.

218 REMARQUES CRITIQUES SUR

maximes des *Turcs*. Vous faites *Baltagi Mehemet* * Visir par une intrigue de sa femme , vous le déposez par une autre & le refaites Visir par une troisième intrigue de la même femme : cependant il n'a jamais été Visir qu'une fois & sa femme n'y a pas eu plus de part que vous, Monsieur. Vous lui faites dire, au Grand Seigneur en recevant le sabre, „ Ta Hauteſſe ſçait que j'ai été „ élevé à me ſervir d'une hache pour „ fendre du bois , & non d'une épée „ pour commander des armées , je tâ- „ cherai de te ſervir , mais ſi je ne réuſ- „ ſis pas , ſouviens-toi que je t'ai ſup- „ plié de ne me le point imputer :” Le *Sultan* , ajoutez-vous , l'aſſûra de ſon amitié & le Visir ſe prépara à obéir. On met ce † Dialogue avec la réponse ſuivante que vous faites faire par le Visir déposé *Coprougli Oglou* au Grand Seigneur qui lui reproche, dites-vous, que
par

* Il a été Visir deux fois. Il étoit Bacha d'Alep après ſon premier Viſiriat, comme le ſavent & l'attellent tous nos Négocians d'Alep.

† On a des preuves par écrit de tout ce qu'on a avancé dans l'Histoire de Charles XII. les doutes du Sr. de la Mottraye qui n'a pu ni tout voir, ni tout entendre, & qui n'a vu ni entendu que de loin, ne ſuffiſent pas pour détruire la validité des Mémoires les plus Authentiques.

par une conduite opposée à celle de son prédécesseur, il préféreroit les intérêts des Sujets à ceux du Souverain : „ Si mon „ prédécesseur avoir l'art d'enrichir ta „ Hauteſſe par des rapines, c'eſt un art „ que je fais gloire d'ignorer.

Vous avoüez en même-temps que le profond ſecrèt du Serail permet rarement que de pareils diſcours transpirent dans le public. Et moi j'oſe aſſûrer que ſ'il y avoit eu de pareils Dialogues entre le Sultan & ſes Viſirs, perſonne ne les pourroit ſçavoir qu'eux-mêmes. Ils n'auroient garde de ſ'en vanter ou de les répandre dans le public. On trouve, Monsieur, qu'au lieu de mettre en la bouche du Grand Seigneur, dans celle de ſes Miniſtres, dans celle des Rois de *Suede*, de *Pologne*, du *Czar*, &c. quantité de diſcours que vous jugez convenir à leur caractère, mais dont le Lecteur un peu au fait de la Nation & du gouvernement, ne peut dire que le *Sénon è vero* des *Italiens*, on trouve, diſ-je, qu'au lieu de cela vous deviez vous attacher à ne débiter que des réalitez & des faits intereſſans que vous ſeriez en état de prouver.

Vous avancez que „ c'eſt l'uſage du „ Serail que les Princes du Sang ayent „ pour

„ pour leurs plaisirs quelques femmes
 „ d'un âge à ne plus avoir d'enfans.”
 Il seroit difficile d'en citer un exemple
 avant *Achmet* III. J'ai bien entendu
 dire que l'Empereur *Mustapha* son frere
 lui permit d'en avoir une sous la gar-
 de de deux Eunuques noirs, & j'ap-
 prens que le Sultan regnant son neveu
 lui permet encore la même chose dans
 sa prison; je ne voudrois pas même ju-
 rer que l'un & l'autre exemple soient
 bien vrais, ou ayent d'autre fonde-
 ment qu'un *on dit*, mais cela importe
 peu.

Vous faites assembler à *Belgrade* l'ar-
 mée *Turque*, destinée contre le *Czar* qui
 est en *Moldavie*, par un détour de plus
 de cent lieüs. Cette armée s'assembla
 dans la plaine * d'*Andrinople*, qui est
 le droit chemin: la revüe générale s'en
 fit à *Saccia*.

C'est ce qui paroîtra clairement à
 toute personne qui a la moindre teintu-
 re de *Geographie* & qui jettera les yeux
 sur une carte de la *Turquie en Europe*.

Le

* Il est certain que la plus grande partie de l'Ar-
 mée s'assembla à *Belgrade*, parce qu'il y avoit beaucoup
 de troupes en *Hongrie*. Il y a environ cent de nos
 lieüs de *Belgrade* à *Yassi*, & cent cinquante d'*Andri-
 nople* à *Yassi*.

Le Visir *Baltagi Mehemet* étoit encore campé près Constantinople avec une grande partie de son armée, quand il apprit que le *Czar* avoit pénétré avec la sienne en *Moldavie*, & que le *Bogdanbey Cantemir* l'avoit joint avec 8000 *Moldaves*: Le rendez-vous général de toute l'armée étoit ordonné dans la plaine d'*Andrinople* & la revûe en étoit marquée à *Saccia* par le commandement circulaire du Grand Seigneur, inséré mot pour mot dans mon second Volume. Ce qui fut exécuté comme je l'ai rapporté. Nous prîmes la même route que cette armée *M. Fabrice*, *M. Weniarsky* neveu de *Mazepa* & moi, quelques jours après que le Visir eut quitté le voisinage de Constantinople. Cette armée marchoit si lentement que nous étions arrivés à *Bender* avant qu'elle fût à moitié chemin de *Saccia*. Cependant le *Czar* étoit occupé à tâcher d'attirer dans son parti le Prince de *Valachie*, comme il avoit fait celui de *Moldavie*, mais celui-là connoissoit mieux les inclinations des *Valaques*, que celui-ci n'avoit connu celles des *Moldaves*. Il se contenta de l'amuser par de belles paroles, comme il avoit fait l'Empereur d'*Allemagne* dans les guerres précédentes.

tes, usant de la foi *Grecque* avec l'un & l'autre, & n'étant pas dans le fond plus fidèle à la *Porte* qu'à ces deux Potentats. Il souffrit la mort trois ans après par les ordres du Grand Seigneur, ainsi que je l'ai dit dans mon second Volume. Je cite souvent mes deux Volumes, principalement mon second qui contient le plus grand nombre des particularitez de ce qui s'est passé entre le Roi de *Suede*, le *Czar* & la *Porte*, parce qu'il me souvient que vous me dites en 1728. que vous les aviez lûs tous deux en *Anglois* & en *François*.

J'étois assez près de la tente du *Visir* au *Pruth* pour voir ou apprendre ce qui s'y passoit. J'ai été informé par divers Officiers *Moscovites*, entr'autres par un Comte *Italien* qui porta la lettre signée du *Czar* à ce *Visir*, que la Dame *Catherine*, depuis Imperatrice, n'avoit alors que peu de pierreries, qu'elle ne ramassa aucun argent pour le *Visir*, mais qu'elle fit approuver au *Czar* l'avis du Chancelier *Shaffirof* pour traiter. Je vis les presens qu'on fit publiquement à ce *Visir*, & à son *Kiaïaw Osman Aga*. Ils consistoient en fourrures de zibelines, de renards noirs, & peut-

peut-être y ajouta-t-on quelques diamans que je ne vis pas. Le *Pacha* sous la tente de qui j'étois m'a dit qu'on ne trouva dans le trésor d'*Osman Aga* que 13000 ducats d'or, avec environ 2000 piaftres en argent blanc.

* Sultan *Ibrahim* qu'*Osman Aga* & l'ancien *Vifir Cbiourleuli Ali Pacha* avoient formé le deffein de mettre sur le Trône en déposant *Achmet*, n'étoit point fils aîné du Sultan *Mustapha* (comme vous le faites) mais bien fils unique de *Soliman* oncle de l'un & l'autre, & par conséquent leur cousin germain. *Baltagi Mehemet* ne fut point banni pour la raison que vous alleguez ni pour aucune autre; mais étant de retour à *Andrinople* avec l'armée; il demanda sa démission au † Grand Seigneur à cause de son grand âge, lui recommandant *Yasuf Pacha* alors *Faniffaire Aga* pour son fucceffeur au *Vifiriat*, ce qu'il obtint, & il choisit volontairement *Lemnos* pour retraite.

Le Roi de *Suede* ne déchira point la robe de *Baltagi Mehemet* avec son éperon;

* Cela est corrigé dans la dernière Edition de Hollande.

† M^r. de *Poniatowski* dit positivement le contraire.

ron, mais crotta fort son *Sopha*, &c. Quant à la réponse de ce *Visir* au Roi, qui gouverneroit le Royaume du Czar, si je l'emmenois prisonnier, & qui ratifieroit le Traité que je viens de faire avec lui. La question que me fit le *Pacha* d'*Ozarkow*, lorsque je passai par cette Ville en 1711. sçavoir, qui gouvernoit la Suède en l'absence du Roi) a du rapport avec la réponse du *Visir*, si du moins elle est vraie; car tout le monde n'en convient pas. Cette réponse est naturelle à un *Turc*: car si le Grand Seigneur étoit demain, prisonnier, ses sujets lui nommeroient d'abord un successeur; sans offrir un écu pour sa rançon, & ce successeur ne se mettroit pas en peine d'exécuter les engagements où pourroit être entré le prisonnier. *Baltagi Mehemet* jugeant donc des autres Gouvernemens par celui de *Turquie*, pouvoit naturellement faire cette réponse à *Charles XII.* qui auroit voulu qu'il emmenât le Czar prisonnier à *Constantinople*.

* *M. Glück* chez qui la *Datne Catherine* servit, & que vous appelez *Intendant du Païs*, étoit le premier Ministre

* Il est qualifié de Ministre Luthérien dans quatre Editions.

stre de la principale Eglise de *Mariembourg* en *Livonie*. J'ai marqué dans mon troisiéme Volume son extraction, son éducation & les différentes mains par lesquelles elle passa avant que d'arriver au lit du *Czar Pierre I.*

J'ajoutérai ou repéterai que sa mere étoit femme d'un vassal du Colonel *Rosen*, & qu'elle ne fut point par conséquent inscrite au Registre des enfans bâtards, comme vous dites. Que ce vassal ou païsan mourut lors qu'elle avoit à peine cinq ans, que sa femme ne lui survécut guéres, que le Clerc & Maître d'Ecole de *Kunghen* village d'*Estonie* près le lac *Worffseri* & lieu de la naissance de l'orpheline, la prit chez lui & lui apprit à lire & écrire en la Langue du País, ce dont toute la Province rend témoignage contre ce que vous avancez; ainsi que du progrès qu'elle y faisoit: qu'il la garda jusqu'à ce que *M. Gluck* passant par ce village la vit & voulant soulager le Clerc qui avoit grosse famille, & n'étoit pas à son aise, l'emmena chez lui à *Mariembourg*, où elle fut élevée dans la sienne; y apprit l'*Allemand*, y servit; fut aimée & considérée, moins comme servante que comme une de ses filles. Elle y resta

Jusqu'à ce qu'un Sergent qui étoit en garnison dans la Ville en étant devenu amoureux & n'en étant pas haï la demanda en mariage & l'obtint. Le jour de la cérémonie ou le jour d'après, le Général *Baur* qui commandoit un corps d'armée *Moscovite*, s'étant rendu maître de cette place, & remarquant cette jeune personne entre les prisonniers & la trouvant à son gré, la prit auprès de soi & tâcha de lui rendre douce sa captivité en la faisant gouvernante de sa maison ambulatoire, comme je crois qu'on peut appeller celle d'un Officier qui campe le plus souvent ou loge dans les Places qu'il prend ou par où il passe. La plupart des autres prisonniers entre lesquels étoit M. *Gluck* avec sa famille, furent envoyez à *Moscow*. Quelques mois après le Prince *Meuzikoff* Patron de *Baur*, l'ayant vû chez lui fut d'abord frappé de sa philanthropie & la lui demanda. Ce Général qui devoit son élévation au Prince, n'eut garde de la lui refuser & elle passa dès le même jour dans son quartier, & resta environ un an auprès de lui. Après quoi il arriva que le Czar dînant chez le Prince, en fut frappé de même & la voulut avoir, il ne l'épou-

sa point ni secrètement ni publiquement en 1707. ce ne fut que long-temps après la Paix du *Pruth*. Je ne sçai où vous avez trouvé que cette femme ne sçavoit ni lire ni écrire, & si le défaut de pudeur que vous lui attribuez est bien fondé. Mais je sçai bien que toute la *Russie* vous dira que la premiere femme du *Czar Pierre I.* n'a non seulement jamais été accusée d'adultere comme vous la représentez, mais qu'elle n'en a jamais été soupçonnée, & qu'elle ne fut repudiée que sur des reproches très-vifs qu'elle avoit fait au Prince *Menziroft* de mener son mari chez des filles débauchées & sur les plaintes que fit ce Prince au *Czar* de ces reproches. Son petit fils *Pierre II.* ne fut pas plutôt monté sur le trône de *Russie*, qu'il la tira du Monastere où *Pierre I.* l'avoit fait enfermer, & lui fit une pension conforme à sa dignité. Elle a toujours eu la réputation d'une personne également pieuse & vertueuse. Vous pouvez voir dans mon troisiéme Volume d'autres particularitez qui regardent tant cette Dame, que *Catherine*.

Vous traitez les *Turcs* de barbares, lors même qu'ils montrent le plus d'humanité, de patience & de modération.

Vous dites que M. Fabrice déclara au *Han*, au *Pacha*, au *Chiaourbachi* & au *Buyuk Imraour*, „ Que le Roi de „ *Suede* avoit de justes raisons de croire qu'on vouloit le livrer à ses ennemis en Pologne, „ J'accompagnai Messieurs *Fabrice* & *Jeffreys* à toutes les conférences qu'ils eurent avec eux. M. *Fabrice* dit tout au plus qu'il lui paroïsoit que le Roi pouvoit avoir un pareil soupçon, & cela pour excuser son refus de partir & ses préparatifs à la résistance lors qu'il avoit reçu 1200 bourfes au lieu de 1000 qu'il avoit demandé, lorsque tout étoit prêt pour son départ qu'il y avoit à *Bender* deux fois plus de chariots, de chevaux & de provisions qu'il n'en faloit.

* Pour faire croire les *Turcs* capables de la perfidie que vous semblez leur attribuer, il faudroit supposer que le *Czar* & le Roi de *Pologne* auroient gagné par argent non seulement le *Han*, le *Pacha* & les envoyez de la *Porte*, mais toutes les troupes de l'escorte.

Vous dites que quand je fus envoyé à *Constantinople* emprunter de l'argent pour

* On ne leur a point attribué de perfidie, on a soupçonné les *Tartares* & non les *Turcs*.

pour le Roi de *Suede*, je mis le plein pouvoir & les Lettres de ce Prince dans un livre dont j'avois ôté le carton, & passai au milieu des *Turcs* mon livre à la main, disant que c'étoit mon livre de priere: mais je ne portai point ce livre à la main; il étoit dans * ma valise confondu avec d'autres livres.

Le Grand Seigneur n'ordonna 1200 bourses pour le Roi, qu'après que ce Prince lui eût écrit qu'il étoit resolu de s'en retourner incessamment dans ses états, & lui en eut demandé 1000. †

Les prétendues lettres du Comte *Flemming* en chiffre au *Han*, qui interprétées, dites-vous, par les *Suedois*, les déterminèrent à croire que le Roi *Auguste* marchandoit avec le *Han* & le *Pacha* pour lui livrer le Roi de *Suede*, le soupçon qu'en conçut *Charles XII.* & dans lequel il fut, ajoutez-vous, confirmé par le départ précipité du Comte *Sapieha*; tout cela a paru imaginaire, & pouvoit être un prétexte pour différer le départ du Roi, qui ayant remarqué la facilité & la generosité avec laquel-

* Il est vrai qu'on a laissé cette erreur essentielle.

† Cela est dit mot pour mot dans l'Histoire.

239 REMARQUES CRITIQUES SUR

quelle le Grand Seigneur donnoit 1200 bourses au lieu de 1000 qu'il avoit demandées, en demanda encore 1000 autres. Ce soupçon qu'on a fait servir de raison pour excuser le refus & la résistance de ce Prince à *Varnitza*, ne pouvoit être confirmé par le départ précipité de *Sapieba*, qui ne partit de *Bender* que quelques semaines après l'action de *Varnitza*, lorsque Sa Majesté étoit déjà arrivée dans le voisinage d'*Andrinople*. * Voici ce qu'il y a de certain au sujet de ce Comte. Il s'étoit épuisé en *Pologne* pour le service de ce Monarque, & n'en avoit pas été vû de meilleur œil à *Bender*, où il disoit que ses compatriotes & ses rivaux avoient prévenu Sa Majesté contre lui, comme ils firent, ajoutoit-il, le Roi *Stanislas* en y arrivant. Il se voyoit sans argent & sans credit; il songea à faire la paix avec le Roi *Auguste*, comme ont fait dans la suite ces mêmes compatriotes: quelle trahison trouvez-vous là-dedans? Nous pourrions bien plus justement nous plaindre de lui, M. *Jeffreys* & moi. Nous lui prêtâmes, M. *Jeffreys*

1000

* Ce qu'il y a de certain par tout ce récit, c'est que Mr. de la Motraye n'en fait rien.

1000 ducats 'd'or' & moi 100. Il nous donna en partant des Lettres de change pour ces sommes sur le Gouverneur de *Ravitz*, ville de sa dépendance, mais engagée pour plus de sa valeur. Il devoit même de l'argent à ce Gouverneur, ses lettres furent donc protestées. Nous lui avons écrit très-souvent là-dessus jusqu'en *Russie* où il est employé depuis 1725. sans en recevoir la moindre réponse. Les personnes qui lui ont parlé de nôtre part, ne nous font pas espérer que nous en recevions aucune satisfaction. Je n'ai, comme vous voyez, aucun intérêt de défendre le Comte *Sapirba*; ce n'est que celui de la vérité, que je me ferai toujours un devoir de préférer à tout autre, sans avoir plus d'égard pour l'ami que pour l'ennemi, & pour le *Chrétien* que pour le *Mahometan*.

Il ne parut que trop clairement aux personnes desintéressées, que ce qui fit changer au Roi sa résolution de partir, fut un article de la lettre du Grand Seigneur, qui lui recommandoit par-dessus toutes choses de passer en ami par la *Pologne*, puisqu'il vouloit absolument s'en retourner par ce Royaume, & l'ordre qu'il avoit envoyé au *Han* & au

Serasquier de *Bender* d'en exiger une promesse positive avant que de se mettre en chemin avec l'escorte , & en cas de quelque soulèvement des partisans du Roi *Stanislas* , non-seulement de ne les point appuyer , mais de les dissiper , & de ne commettre aucun désordre , qui pût tendre directement ou indirectement à rompre la paix de *Carlowitz* qui subsistoit entre la *Porte* & la *Pologne*. On remarqua que dès que cet ordre fut signifié au Roi , il témoigna de la défiance , principalement contre le *Han* , & j'entendis quelque chose alors des prétendues lettres interceptées , qui donnerent , dites-vous , lieu au soupçon qu'on vouloit le livrer au Roi *Auguste*.

Le Général *Hordt* n'étoit point du nombre de ceux qui montrèrent leurs estomachs couverts de blessures au Roi , pour le détourner de sa résolution de combattre contre les *Turcs* leurs amis & bienfaiteurs , il l'y encourageoit au contraire. Ni *Hordt* ni les Généraux *Sparre* & *Daldorff* , que vous faites suivre le Roi dans sa maison , n'y entrerent point avec lui. Ils ne tirèrent pas un coup de pistolet , ni même l'épée , excepté le Général *Hordt* , qui blessa un Janissaire , & qui fut blessé par un autre
en

en tâchant d'entrer avec le Roi; ils se rendirent d'abord prisonniers. J'étois assez avant dans la familiarité de ces Messieurs. Je mangeois tous les jours avec eux chez Messieurs *Fabrice & Jeffrey*s qui tenoient alternativement table ouverte pour tous les Officiers rachetez. Ils nous racontoient tout ce qui s'étoit passé, ce qu'ils avoient vû faire, ou entendu dire au Roi. Je n'ai jamais oüi parler du mot * *Nous combattons pro Aris & Focis*, que vous mettez dans la bouche de ce Prince.

Vous faites servir M *Grothufen* d'interprète entre le Roi & le *Janissaire* qui lui demanda quartier. M. *Grothufen* n'étoit ni présent, ni même dans la maison du Roi; il fut un des premiers qui se rendirent prisonniers. Voici l'Histoire du *Janissaire*. Le Roi en ayant rencontré deux tapis & cachez l'un sur l'autre dans un coin de sa chambre, il les perça tous deux à la fois, de son épée & les tua; & voyant ce *Janissaire* qui se cachoit sous le lit, il l'alloit percer de même; mais celui-ci jettant son sabre & lui embrassant les bottes de-

man

* C'est ce qu'on tient de la bouche de Mr. *Fabrice* & de plusieurs autres témoins.

234 REMARQUES CRITIQUES SUR

manda quartier, & le Roi le lui donna. Ce fut un des domestiques qui combattoient près du Roi, qui servit d'interprète.

Le jeune *Frederick* étoit du nombre, & il se battoit si vaillamment que le Roi le fit Capitaine, & lui promit une Compagnie. Il n'étoit point à *Pultowa*; M. *Fabrice* l'emmena à *Bender*, d'*Allemagne* où il étoit son coureur; il le présenta à M. *Grotbusen* qui le fit son valet de chambre, son favori, &c. Il ne fut pas même pris; mais son sort fut bien pire, car quelques domestiques que je rachetai, me dirent qu'ils le croyoient brûlé, parce qu'ils avoient vû un grande partie du plancher tomber en charbons ardents justement à l'endroit où il tiroit par une fenêtre sur les *Turcs*. Il fut un de ceux que le Roi me recommanda particulièrement de chercher & de racheter. J'allai pour cela à plus de huit lieues à la ronde, mais je n'en pûs apprendre d'autres nouvelles, non plus que du vieux Chambellan *Cliffendorf* qu'on crut avoir aussi été brûlé parce qu'il étoit du côté où le plancher tomba.

Wal-

* Un homme qui a été son Domestique assure qu'il fut coupé en deux par les Tartares.

Walberg & *Rosen* étoient du petit nombre des *Drabants*, qui restoient au Roi à son arrivée à *Bender*, & non pas de simples Gardes comme vous les faites. J'ai parlé de l'établissement de ces *Drabants* par *Charles XI*. Ce Prince forma un petit escadron de 200 Gentilshommes choisis, qu'il appella ainsi, & dont il voulut être le Capitaine, créant un Colonel pour Capitaine-Lieutenant, un Colonel-Lieutenant pour Lieutenant, &c. *Charles XII*. prit un Général-Major pour son Lieutenant, & un Colonel pour Lieutenant de celui-ci. *M. Grothusen* l'étoit à son arrivée à *Bender*. C'étoient tous gens d'un grand air & d'un courage à l'épreuve. Ce Prince a souvent attaqué & détruit avec ses *Drabants* au nombre de 150 deux à trois mille *Moscovites*. Etant de retour dans ses Etats, il substitua en leur place le *Leib-Squadron*, qui est proprement la Garde du Corps à cheval, avançant les *Drabants* qui lui restoient, & les incorporant dans des Regimens de Cavalerie, ou les faisant Colonels, Lieutenant-Colonels de ces Regimens, selon leur rang & leur merite.

Lorsque le Roi par le stratagème de *Rosen* sortit de sa maison toute en feu à
la

la tête de sa petite troupe armée pour gagner la maison de pierre ; quelqu'un le tirant par le ceinturon le fit tomber, comme ce Prince le dit lui-même à M. *Fabrice*, ajoutant que sa chute l'avoit empêché de profiter de sa sortie, & de renouveler le combat avec plus de chaleur. * Les *Janissaires* se jetterent sur lui, s'entre-poussant à qui prendroit un bout de son habit : quelques-uns en déchirerent même des piéces pour les montrer au *Pacha*, & recevoir la récompense qu'il avoit promise. Ils ne le desarmerent point, comme vous dites ; il jeta d'abord son épée en l'air, pour les prévenir. Toute sa troupe dont le courage sembloit être tombé avec lui, se rendit incontinent, bien loin d'avoir combattu & fait reculer les *Turcs* plus de 50 pas.

Vous dites que dès le lendemain de cette action, on mena le Roi prisonnier sur le chemin d'*Andrinople* ; ce ne fut que le quatrième ou cinquième jour. Ce Prince n'étoit point à *Varnitza*, lors qu'il reçut la lettre du Roi *Stanislas*, & qu'il dit, *s'il ne veut*

pas

* On lui saisit son épée comme il levoit le bras.

pas être Roi de Pologne j'en ferai un autre; il étoit sur le chemin d'*Andrinople*, & il la reçut à la portiere de son chariot, des mains d'un des *Polonois* qui ne s'étant point mêlez dans l'action de *Värnitza* étoient libres à *Bender*, & que le Roi *Staniflas* avoit trouvé moyen d'envoyer de *Yassi*, où il étoit détenu. *

Rien n'est plus facile que de présenter des requêtes au Grand Seigneur; cela n'a jamais été défendu à personne par aucun *Visir*; il leur en coûteroit la tête, car cela ne pourroit être caché à sa Hauteſſe. Ainsi M. de *Villelongue* n'avoit pas besoin de se déguiser, comme il vous dit qu'il avoit fait, ni de contrefaire l'insensé, danser, &c. M. *Bruë* ayant ouï raconter cela à des *Suedois* éclata de rire & s'en mocqua, aussi-bien que de sa prétendue conversation avec le Grand Seigneur déguisé, dites-vous, en Officier des *Janissaires*. M. de *Fierville* avoit
raison.

* Cela avoit été expressément défendu. Il est bien étrange que le Sr. de la Motraye qui n'y étoit pas, veuille en savoir plus que Mr. de Villelongue lui-même. L'Auteur a les Lettres Originales de Mr. de Villelongue, qui peuvent servir à confondre les Critiques inconsidérées.

raison de vous dire que les plaintes des *Suedois*, n'avoient point eu de part aux changemens qui arriverent alors.

Rien n'est plus fréquent que ces changemens ; ni moins connu que les véritables raisons ou les causes qui les produisent : Au reste il a été avantageux à M. de *Villelongue* que le Roi, à qui il n'étoit pas difficile de persuader ce qu'il desiroit ou qui flattoit ses desfeins, ait crû tout cela : il en a bien été récompensé.

Ce ne fut point *Sultan Galga* (comme on appelle les fils ainez des *Hans*) * mais *Carplan Gherei* frere du *Han* déposé, qui fut mis en sa place. J'ai parlé de *Carplan Gherei* dans l'article de *Circassie*. Les seules raisons que les *Turcs* & les *Tartares* donnerent, tant de la déposition du *Serasquier Ismaël Pacha*, que de celle du *Han Delvet Gherei*, furent, qu'ils avoient livré les 1200 bourses au Roi avant qu'il fût en marche, & cela contre l'ordre exprès du Grand Seigneur de ne les livrer qu'alors, & que par parties. On soupçonnoit Sa Majesté, sur ce qu'elle en deman-

* Aussi trouve-t-on dans la Nouvelle Edition de Hollande *Carplan Gherai*.

manda peu après encore 1000, d'avoir envoyé cet argent en *Pologne*, pour y exciter le soulèvement que craignoit la Porte.

On mena bien d'abord le Roi prisonnier à *Demotica*, mais c'étoit dans le palais de *Demirtache* qu'il resta dix ou onze mois, couché sur un *Sopha*. C'est dans ce palais que M. *Dubens* Maréchal de la Cour (qui n'a jamais été Colonel que dans votre Histoire) lui apprêtoit à manger, & non pas M. le Chancelier *Mullern*. Ils avoient tous deux & M. *Grothusen* l'honneur de manger avec Sa Majesté. Ce Monarque y étoit, & même un peu indisposé, quand j'y allai prendre ses lettres pour son Ministre à *Vienne*, pour le Baron de *Görts* à *Berlin*, pour le Duc Administrateur de *Holstein*, pour le Comte de *Welling* à *Hambourgh*, le Comte de *Gyllembourgh* son envoyé à la Cour *Britannique*, &c.

Au retour de ce voyage je trouvai Sa Majesté à *Demotica* où elle montoit tous les jours à cheval, comme à *Bender*. J'y vis aussi les Généraux *Ranck* & *Lieven*. Le premier y étoit venu pour lui demander la Princesse *Ulrique Eleonore* sa sœur, aujourd'hui Reine de
Sue-

Suede, en mariage pour le Prince héritaire de *Hesse Cassel* maintenant Roi de *Suede*, & il obtint sa demande. *Lieven* avoit été envoyé de *Stockholm* avec des lettres de cette Princesse & des remontrances du Senat sur la triste situation des affaires de *Suede*, & l'embaras où se trouvoient les Etats. Cet Officier connu par ses rares qualités, fit au Roi dans sa premiere audience, une harangue aussi pathetique que respectueuse pour le conjurer au nom de tout son peuple de retourner dans ses Etats. Après lui avoir représenté le déplorable état où son Royaume étoit réduit par la longue absence de son Souverain, & de quels plus grands malheurs il étoit menacé par le pouvoir toujours croissant de ses ennemis & par la diminution de ses forces; il ajouta que la présence de Sa Majesté étoit d'une nécessité absoluë pour rendre à ses sujets le courage que son absence sembloit leur avoir ôté, & pour faire revivre dans les conseils la vigueur & la fermeté qui les animoient autrefois; le flattant en même-tems de l'esperance de se pouvoir bien-tôt remettre à la tête d'une formidable armée, pour donner à ses ennemis les loix qu'ils vouloient lui imposer.

fer. Mais il ne reçut à tout cela d'autre réponse du Roi, si-non, *Nous nous en retournerons.*

Le jour suivant *Lieven* retourna à la charge, & lui dit en s'échauffant ; „ Si re, il ne nous reste en *Suede* que trois choses à opter ; la première un prompt retour de Votre Majesté auprès de nous, pour nous défendre. La seconde (en cas du contraire) c'est de supplier la Princesse de prendre absolument les resnes du gouvernement. La troisième (en cas qu'elle le refuse) de nous jeter entre les bras de ceux d'entre nos ennemis, qui nous imposeront les conditions les moins dures. ” Le Roi parut ému à cette hardie & naïve remontrance, & après une courte pause, il lui dit : *Lieven vous êtes faché.* „ Non Sire, repliqua-t-il, mais je ne suis pas venu ici pour flatter, mais pour dire la vérité. *He bien,* dit le Roi, *nous retournerons.* Mais, ajouta le Général, il est nécessaire que je sçache quand. ” Sur quoi Sa Majesté lui fit cette réponse, *Si tôt que nous pourrons trouver l'argent qu'il nous faut pour cela.* Le Général repartit. J'ai vû ce matin à votre Cour un Gentilhomme *Anglois* qui vous

242 REMARQUES CRITIQUES SUR

à déjà (à ce que j'ai appris) fourni quelques sommes d'argent (voulant dire *M. Jacques Cooke*) je l'ai fondé sur ce qu'il pouvoit faire de plus, il m'a dit qu'il croyoit être en état de fournir avec son frere jusqu'à 100000. écus pour le service de Votre Majesté dès qu'elle auroit pris sa résolution de partir. Le Roi dit là-dessus au Général *Lieven* & à Messieurs *Mullern* & *Fief*, qui étoient présens, de traiter avec le Sieur *Cooke*. Ce Gentilhomme leur compta peu de jours après une partie de cet argent, & leur donna credit pour le reste sur son frere *Thomas Cooke* à *Constantinople*. Sa Majesté leur ordonna de prendre tout le soin possible pour que ces deux freres qui l'avoient servi, disoit-il lui-même, dans ses plus grands besoins lorsque personne n'osoit hazarder de le faire, fussent satisfaits. Ces Messieurs avoient déjà fourni à Sa Majesté des sommes fort considérables à *Bender*, & cela dans ses plus pressants besoins; témoin les 30000 écus que j'allai emprunter à *Constantinople*. Le Roi résolu tout de bon de partir, envoya *M. Grothusen* à *Constantinople* en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire pour prendre congé en son nom de la Por-

te, comme nous l'avons marqué, vous & moi. Ainsi, Monsieur, vous pouvez voir combien vous vous êtes trompé, en disant que M. *Grothusen* emprunta seulement deux cens pistoles d'un Marchand *Anglois* pour le service du Roi. * Je sçai bien que M. *Desalleurs* persuada à quelques Marchands de lui prêter aussi quelque somme d'argent (je ne puis dire combien) mais il ne prêta rien lui-même, & ne fit que répondre du payement.

M. *Jacques Cooke* étoit à *Andrinople* quand on emmena dans le voisinage de cette ville le Roi prisonnier. Ce Gentilhomme voyant ce Héros entierement dépouillé par les *Turcs* & les *Tartares*, jusqu'à n'avoir qu'une chemise de reserve outre celle qu'il portoit, & l'habit que le *Sérasquier de Bendet* lui avoit fait faire le lendemain de l'action de *Karnitza*, où le sien avoit été tout gâté & déchiré; ce Gentilhomme, dis-je, voyant que ce Héros généreux au-delà de toute expression, autant admiré que craint peu d'années auparavant, étoit
ainsi

* Cela est encor très-faux. Les Enfants de Mr. *Desalleurs* ont les papiers justificatifs par lesquels il paroît qu'il prêta vingt mille écus & répondit de pareille somme.

ainsi déstitué des choses les plus nécessaires, jusqu'à n'avoir pas seulement pour sa table un couteau, une fourchette, une cuillière, un chandelier, &c. il lui avança non-seulement de nouvelles sommes, mais jugea que Sa Majesté dans cet état ne prendroit pas en mauvaise part l'offre qu'il fit au Maréchal de la Cour *Dubens*, de ce que son frere & lui avoient de vaisselle d'argent; peu de chose à la vérité pour un Souverain, mais plus que suffisant pour des particuliers. *M. Dubens* le proposa au Roi qui l'accepta gracieusement & il leur fit non-seulement l'honneur de s'en servir pendant tous les tems qu'il resta encore en *Turquie*, mais jusqu'à *Stralsund*, où la plus grande partie fut perdue avec la Ville. J'en vis même encore quelques pièces sur la table en *Norvege*, où craignant pour la vie de ces Héros, qui s'exposoit tous les jours aux plus grands dangers, & par conséquent pour les interêts de ces Messieurs, j'allai le joindre à *Torpum* pour solliciter au moins quelque sûreté pour eux. Je l'obins d'abord que Sa Majesté eût lû ma requête, & j'en ai encore l'Acte signé du Baron de *Görts*. Les sommes qu'avoient avancées jusqu'alors les Sieurs

Sieurs *Cooke* au Roi, se montoient à plus de 200000 Dollars: c'eut été beaucoup risquer avec un Prince qui dans un pareil état à celui de *Charles XII.* se feroit piqué de moins d'honneur & d'équité. Ils avoient déjà reçu à *Hambourg* le payement d'une partie. Monsieur *Jacques Cooke* suivit Sa Majesté en *Allemagne*, & vint en 1717. en *Suede*, où j'étois depuis la fin de 1715. huit ou dix jours avant la mort de la vieille Reine douairiere Grande Mere du Roi, que vous faites mourir au commencement de la même année. Il y reçut une entiere satisfaction; & lors qu'il quitta ce Royaume en 1720. il eut l'honneur de recevoir ordre de la Reine d'aller prendre congé de Sa Majesté. Elle le reçut dans son cabinet, & non-seulement le remercia des services qu'il avoit rendus au feu Roi son frere dans ses plus grands besoins, mais lui fit la grace de lui donner en cette consideration une * lettre signée de sa propre main, pour le recommander au Roi de la *Grande Bretagne.* Le Roi de *Suede* a depuis

* Tout Lecteur judicieux verra que l'Histoire du payement du Sr. *Tomas Cooke* ne devoit pas tenir deux pages dans l'Histoire de *Charles XII.*

puis envoyé ordre à M. le Baron *Sparre*, d'employer tous les bons offices & ses sollicitations, tant auprès de sa Majesté *George II.* qu'auprès de ses Ministres, jusqu'à ce qu'on fasse ressentir audit Sieur *Cooke* les effets de la recommandation de la Reine. De sorte que leurs Majestés *Suedoises*, non contentes de le voir satisfait de toutes les demandes en *Suede*, lui font la grace de solliciter son avancement dans sa patrie. Je ne puis m'empêcher d'ajouter, comme une autre preuve de l'honneur tendre & délicat de la Nation *Suedoise*, que ce Gentilhomme allant en 1713. à la rencontre de *Charles XII.* qui avoit avec lui plus de 60 personnes de distinction toutes dépouillées comme ce Prince à l'affaire de *Bender*, sans habits, sans linge, sans argent, & sans credit, secourut généreusement tous ceux qui s'adresserent à lui, & je lui ai souvent ouï dire que quoiqu'il n'ait jamais redemandé à aucun d'eux ce qu'il leur avoit prêté, il ne fut pas plutôt arrivé en *Allemagne* & en *Suede* qu'ils le lui payerent tous avec mille remercimens & mille protestations de reconnoissance. Ce qui montre assez que cette juste & généreuse délicatesse sur l'honneur ne se borneroit pas

pas à *Charles XII.* mais s'étendoit sur ses sujets en général.

* Vous assurez qu'il n'y avoit point de Ministre de *Hollande* à la Cour de *Suede* quand le Roi fit arrêter à *Stockholm* le Résident *Anglois* en représailles * de l'arrêt du Comte *Gillemborg* à *Londres*, & qu'ainsi il ne put vanger le Baron de *Görts* arrêté par les *Hollandois*. Cependant il y en avoit alors un, qui, je pense, y est encore, sçavoir *M. Rumph*, lequel ne fut pas même menacé d'être arrêté.

† Vous dites parlant des circonstances de la mort du Roi, que ce que tant d'Ecrivains & moi-même avons avancé touchant la Conversation entre ce Prince & l'Ingenieur *Mégret*, est absolument faux. J'ai ignoré jusqu'ici qu'aucun autre Ecrivain en eût fait mention. Je rapporterai ici en substance ce que j'en ai dit, & que je tiens de personnes dignes de foi, d'Officiers même qui étoient

* Ce Ministre n'arriva en *Suede* que plus de quatre mois après l'elargissement du Baron de *Görts* en *Hollande*.

† Oui on le dit & on a raison de le dire. *Mr. Siquier* qui étoit seul auprès du Roi a dit à l'auteur plusieurs fois en présence de témoins, que toute cette conversation étoit entièrement fabuleuse. Il est à Paris, on peut s'en informer à lui.

toient présens, & qui m'ont procuré le plan de la forteresse & des forts de *Friedericks-Hall* que j'ai mis à la fin de mon second Volume. Le commencement de cette conversation que vous rapportez, s'accorde assez avec ce que j'ai écrit; la suite que vous niez si positivement est que *Mégret* voyant le Roi appuyé contre le Parapet & élevé de plus de la tête par-dessus, lui dit, „ Ce n'est pas „ là votre place, Sire : il y pleut des „ boulets & des bales.” „ Sa Majesté „ répondit, *N'ayez pas peur.*” Je n'ai „ pas peur pour moi, que le parapet „ protege, repliqua *Mégret*, mais pour „ Votre Majesté, qui n'en fait pas l'usage pour lequel il est élevé.” A quoi le Roi qui n'a jamais rien craint, & qui ne vouloit pas être cru capable de craindre, repliqua, *Allez à vos travailleurs, je descends.* Les Officiers qui se trouvoient là s'écartèrent un peu pour dire à *Mégret* qu'il ne connoissoit pas encore le Roi, que c'étoit assez de lui dire qu'il y avoit quelque part du danger pour l'engager à s'y exposer, & ajoutèrent qu'il falloit tâcher de le tirer de là par quelque stratagème. Celui qui leur vint d'abord en pensée fut qu'il iroit consulter sur quelque ouvrage, & le

le prioit de le venir voir. En même-tems ils entendirent siffler une balle qui fit dire à *Mégret*, *Bon Dieu! ce coup n'auroit-il point porté!* & il courut au parapet où il trouva encore ce Prince en la même posture; ce qui avec l'obscurité de la nuit, l'empêchoit de voir qu'il étoit déjà mort. Il l'appella par deux ou trois fois, & le tira par son juste-au-corps croyant qu'il s'étoit endormi, & voyant qu'il ne répondoit point, il s'écria assez haut, *Messieurs, je crains quelque malheur, apportez de la lumiere.* Un d'eux (il me semble que c'étoit *M. Marchetti*, Gentilhomme Italien & Aide de Camp du Roi) qui étoit le plus près de lui, alla prendre une lanterne des travailleurs qui fit voir ce Héros tout ensanglanté, la tête presque entièrement tournée en arrière par la violence du coup, qui lui avoit brisé les os de la temple gauche, enfoncé l'œil du même côté, & fait sortir l'autre de son orbite. Je dis les os de la temple gauche, & non pas comme vous de la droite, ce qui paroîtra par mon plan à ceux qui prendront la peine de le consulter. On jugea que c'étoit la balle d'un fauconneau par la largeur du trou, où l'on auroit pû mettre

quatre doigts. *M. Siquier* arriva là-dessus d'auprès du Prince *Hesse-Cassel* campé près de *Torpum* avec le gros de l'Armée, & ayant aidé à cacher la mort du Roi, il en porta la nouvelle à son Altesse, dont il étoit alors Aide de Camp. Quand la largeur du trou ne justifieroit pas tous ses gens d'avoir eu aucune part à sa mort, cette circonstance qui m'a été racontée par *M. Marchetti* suffiroit pour justifier *M. Siquier*, si quelqu'un s'étoit avisé de l'en soupçonner. C'étoit encore un coup une bale de fauconneau qui n'a pas plus de respect pour les Rois que pour le moindre soldat. On connoissoit assez son attachement & son respect pour ce Prince, qui l'a comblé de bienfaits. Ceux qui ignorant tout cela ont voulu & veulent encore, que le Roi ait été tué par quelqu'un de ses gens *, n'en ont soupçonné *M. Siquier* que quelques années après, lorsque dans les reveries d'un mal qui lui avoit troublé la tête à *Stockolm*, on lui eut entendu

* Toute l'Europe est bien persuadée du ridicule de cette calomnie & Mr. de Voltaire ne l'a rapportée que pour en faire sentir l'extravagance. Il souhaiteroit que cet exemple put servir à arrêter la licence esfrénée de ceux qui imputent toujours la mort d'un Prince à l'ambition de son successeur.

tendu dire que c'étoit lui qui avoit fait le coup ; mais aucune personne raisonnable ne s'est jamais avisée de faire aucun fonds là-dessus, ni la moindre réflexion à son desavantage. Le caractère des personnes de qui je tiens ces circonstances (dont la moindre, dites-vous, est essentielle quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII.*) me fait juger que j'ai été bien informé, & permettez moi de le croire encore jusqu'à ce que vous me donniez quelque preuve du contraire plus convaincante que votre, *cela est absolument faux.* Je vous en remercierai, & ne manquerai pas de me retracter dans la première occasion.

Vous avez, Monsieur, représenté *Charles XII.* comme un Héros extraordinaire, aussi brave pour attaquer que pour se défendre ; permettez-moi de vous le représenter comme un simple Gentilhomme, qui ressent un affront particulier. Il partit en 1716. *incognito* d'*Usted* ville de *Scanie*, pour sa première Campagne de *Norvege*, accompagné de quatre personnes qui croyoient aller faire un tour à cheval avec lui selon l'ordinaire, n'ayant point d'autres habits ni linge (non plus que lui) que

ce qu'ils avoient sur le corps. Il fit prendre un peu avant que d'arriver à *Christineham* des traîneaux de païsans, & renvoya les chevaux par deux personnes de sa compagnie : il en renvoya une troisième de *Carlestat*, & ne garda avec lui qu'un Aide de Camp. A une ou deux journées au-delà de cette ville, ayant un meilleur cheval à son traîneau que l'Aide de Camp n'avoit au sien, il le devança de beaucoup, & trouvant une barriere fermée, & un Officier sans son épée tout proche, il lui dit d'un ton assez imperieux de l'ouvrir : l'Officier qui n'étoit pas accoutumé à s'entendre commander de la sorte (sur tout par un inconnu) lui répondit, *Descendez de votre traîneau, & ouvrez-la vous-même.* Le Roi lui repeta le même ordre d'un ton encore plus élevé, & y ajoûta même quelques menaces. A quoi l'Officier repliqua, „ Tu ne me parlerois, „ pas ainsi, si tu ne me voyois sans é- „ pée, elle n'est qu'à deux pas d'ici „ dans mon quartier; si tu veux atten- „ dre que je l'aille chercher, nous ver- „ rons qui de toi ou de moi doit ou- „ vrir la barriere;” *Va la prendre,* lui dit le Roi. Il courut, & rencontrant en son chemin une femme qui connois-
soit

soit le Roi, & qui lui demanda s'il ne
 l'avoit pas vû ; il répondit qu'il avoit
 vû un homme qui avoit l'air tout au
 plus d'un Caporal. Elle l'assûra que
 c'étoit le Roi lui-même. Vous pou-
 vez vous imaginer quelle fut sa confu-
 sion d'apprendre que c'étoit contre son
 Souverain qu'il alloit se battre en Duel ;
 il se retira bien vite dans son quartier
 sans oser paroître. Cependant *Charles*
 étoit sorti de son traineau, & se prome-
 noit en l'attendant, lorsque son Aide
 de Camp le réjoignit, & le voyant en
 cet état jugea qu'il lui étoit arrivé quel-
 que accident. Il lui demanda ce que
 c'étoit. „ Rien, dit le Roi, j'attends
 „ un homme avec qui j'ai eu querelle ;
 „ il m'a dit qu'il alloit chercher son
 „ épée, mais il ne revient point. ” Il
 se remit ensuite dans son traineau. L'Ai-
 de de Camp ouvrit la barriere, & ils
 continuerent leur chemin. L'Aide de
 Camp lui demanda alors serieusement ce
 qu'il auroit fait, si cet Officier, qui as-
 surément ne le connoissoit pas, fût ve-
 nu avec son épée, vû la severité de ses
 propres loix contre les Duels ; s'il au-
 roit voulu les violer. Il n'en put tirer
 d'autre réponse sinon, *Ob ! j'étois bien*
sûr qu'il ne reviendrait pas. Je laisse à
 votre

254 REMARQUES CRITIQUES SUR

votre jugement , Monsieur , à resoudre la question , s'il se feroit battu ou non : pour moi , je crois qu'il se feroit battu.

Permettez-moi de vous raconter une autre espece d'aventure entre ce Monarque & un vieux Dragon , à laquelle j'étois present. C'étoit à *Lund en Scanie* , lors qu'il avoit resolu de faire sa seconde Campagne en *Norvege* , qui a été la dernière de sa vie. Ce Prince avoit la plus heureuse memoire du monde , il n'oublioit jamais un visage qu'il avoit un fois vû. Un Regiment passant un jour devant lui , il reconnut ce Dragon qu'il n'avoit pas vû depuis plus de 15 ans , & l'appella à lui hors de son rang. Le Soldat s'étant approché , le Roi lui demanda s'il n'avoit pas été avec lui en *Pologne* , s'il n'avoit pas fait telle & telle action dans telle & telle rencontre , (le tout fort à son honneur.) Il répondit *oui* à toutes ces questions , & ajouta qu'il avoit toujours tâché de faire son devoir. Ayant cette occasion de parler à son Prince , il lui dit qu'il étoit devenu vieux , & avoit reçu quantité de blessures à son service , & le supplia de lui faire la grace de lui accorder son congé. Le Roi lui dit qu'il étoit fâché qu'il lui fit une telle

le

le demande dans un tems où il avoit plus besoin que jamais de braves gens, ayant resolu de retourner en *Norvege* avec une nombreuse armée. Cependant comme le Soldat continuoit ses supplications, il lui dit que s'il pouvoit manier son cheval avec un aussi brave homme que lui, il auroit ce qu'il demandoit. Ce Dragon changeant là-dessus son air de suppliant en un air d'indignation & de mépris, répondit en son langage, *Le Diable m'emporte si je connois tel homme*; & sans donner ni attendre d'autre réponse remit & enfonça son chapeau, & donnant des deux à son cheval retourna à son rang avec une vitesse d'éclair. Il ne demanda plus son congé, mais le Roi l'avança bientôt après selon son merite dans le même Regiment.

Je pourrois, Monsieur, faire plusieurs autres Remarques sur votre Histoire, mais celles-ci suffisent pour montrer qu'on ne doit la lire qu'avec précaution. Vous avez trop compté sur les Memoires qu'on vous a, dites-vous, fait l'honneur de vous confier: vous avancez certaines particularitez inconnues à ceux qui ont été à portée de sçavoir à fond l'Histoire de votre Hé-

ros. Par exemple, vous faites dire plus d'une fois au Roi *Auguste*, parlant de *Charles XII.* qu'il tenoit son Ours lié à Bender: on associe cet Ours au Lyon de la *Validé*. On compare votre Histoire de *Charles XII.* à celle d'Alexandre par *Quinte-Curce*, qui dit de lui-même qu'il a prêté à son Héros bien des choses qu'il ne croit pas. *Equidem plura transcribo quam credo.* Je ne scaurois pourtant m'imaginer que vous ayez pensé de même: Il me paroît bien plus vraisemblable de juger que vous avez été trompé.

... Souffrez que je vous dise un mot sur votre *Errata*, qui vient de me tomber entre les mains. Dans votre *Discours* vous aviez dit que les *Anglais d'aujourd'hui ne ressembtent pas plus aux Anglois de Cromwell, que les Moines & les Monsignori dont Rome est peuplée, ressembtent aux Scipions;* où il est visible que vous vouliez donner à entendre que les *Anglois* avoient dégénéré, &c. On a été surpris de vous voir lâcher ce trait de satire contre une Nation illustre, qui vous a donné un asyle, &c. vous a comblé de ses bienfaits. Vous avez crû y remédier en mettant dans votre *Errata* qu'au lieu de ces mots
aux

aux Anglois de Cromwell, il faut lire aux Fanatiques de Cromwell; mais on trouve que ce changement postiche ne corrige pas la malignité de cette insinuation. On trouve qu'au lieu d'abaisser si fort les *Anglois* de notre siècle au-dessous de ceux de *Cromwell*, vous les pouyiez fort bien comparer à votre Héros dont vous dites „ Qu'il avoit „ l'ambition d'être conquérant sans a- „ voir l'envie d'aggrandir ses Etats, & „ qu'il vouloit gagner des Empires pour „ les donner.” *

Divers imprimez Hebdomadaires de *Londres* vous ont fait des reproches très vifs, tant là-dessus, que sur ce que vous avez dit de la Reine *Anne* & de *George I.* je n'ai garde de les repeter, je les desapprouve trop. Je vous plains seulement d'avoir, sans y penser, encouru la haine de presque toutes les Nations dont vous avez eu occasion

* De quel droit, par quelle raison, & avec quelle confiance, osez-vous dire, Que Mr. de Voltaire a encouru la haine des Nations dont il a parlé: Il est vrai que son Histoire a été long-tems le sujet de quelques débats en Angleterre, dans les papiers publics. Mais il est aisé de voir par ces papiers que l'Histoire de Charles XII servoit de prétexte aux écrivains de parti. On fait les obligations que Mr. de Voltaire a aux Anglois, & on fait aussi son sincere attachement pour cette Nation.

tion de parler. Je remarque même que la votre ne croit avoir que trop de sujets d'être mécontente de ce que vous avez dit d'elle.

Dans un autre endroit de ce même * *Errata*, en voulant corriger une prétendue faute, vous en faites une réelle. Vous dites qu'il faut lire *Achmet II.* au lieu de *Mebemet IV.* On voit par là que vous ignorez l'ordre de la succession des Empereurs *Ottomans*. Vous l'avez entièrement renversé. Vous faites *Achmet II.* pere de Sultan *Mustapha* & de Sultan *Achmet* son frere puîné ; c'étoit leur oncle. Ce n'est pas comme chez nous, où le fils aîné d'un Prince lui succede immédiatement ; chez les *Ottomans* c'est toujours l'aîné de la famille qui succede, soit oncle, frere, cousin, ou fils. Quand *Mebemet IV.* fut déposé, il avoit deux freres, *Soliman* qui lui succeda, & votre *Achmet II.* qui succeda à *Soliman*, & mourut peu de tems après son avènement à la
cou-

* Cet *Errata* n'a point été fait par l'Auteur de l'Histoire de Charles XII. Il est très imparfait & très incorrect; la plupart des fautes ont été corrigées dans la dernière Edition de Hollande & l'ordre de la succession dans l'Empire Ottoman y est fidèlement observé.

couronné sans enfans. *Soliman* avoit laissé un fils appelé *Ibrahim*, que vous faites fils aîné du Sultan *Mustapha*. Ce Prince mourut bien-tôt après le complot que le vieux Visir *Chiourlouli* & *Osman Aga* avoient formé de le mettre sur le trône, non sans soupçon d'avoir été empoisonné. *Mehemet IV.* eut aussi deux fils, *Mustapha* & *Achmet*. Le premier succéda à son oncle *Achmet II.* & étant déposé en 1703. eut pour successeur son frere *Achmet III.* dernier déposé. Si son cousin *Ibrahim* eut vécu, c'étoit alors son tour, & non pas celui de *Mahmoud* aujourd'hui regnant fils aîné de Sultan *Mustapha*.

Vous dites dans le huitième Livre de votre Histoire que le Baron de *Görtz* alloit de *Suede* en *France* & en *Hollande*; cela est vrai, mais vous ajoutez en *Angleterre* pour essayer les ressorts qu'il vouloit faire jouer. Il n'alla point en *Angleterre* * au moins depuis le retour du Roi de *Suede* en ses États, il ne fit qu'écrire au Comte *Gyllemborg*, & en reçut des réponses. Leurs lettres (comme on se fait assez) furent interceptées &

im-

* Les personnes qui lui ont parlé dans son voyage secret en *Angleterre* sont encore à Paris.

imprimées à *Londres*. Vous avancez que ce Baron remarqua, „ Que de tant „ de Princes réunis contre la *Suede*, „ *George*, Electeur d'Hannover & Roi „ d'Angleterre, étoit celui contre le- „ quel *Charles* étoit le plus piqué, par- „ ce que c'étoit le seul que *Charles* „ n'avoit point offensé, & que *George* „ étoit entré dans la querelle sous pré- „ texte de l'appaiser, & uniquement „ pour garder les Duchez de *Bremen* & „ *Verden*, auxquels il sembloit n'avoir „ d'autre droit que de les avoir ache- „ tez à vil prix du Roi de *Dannemarck* „ à qui ils n'appartenoient pas.”

Ces Duchez ne furent point les motifs de l'animosité que pouvoit avoir *Charles* contre *George*. * Le Roi de *Dannemarck* étoit celui contre lequel il parût toujourns le plus animé. Il avoit même consenti que *George* retirât de ses mains le Duché de *Bremen* & le gardât en sequestre, comme il fit, pour une somme de 5 à 600000 écus; & marque qu'il ne regardoit point ce Duché comme vendu ou acheté, comme il a été depuis sa mort, c'est qu'à son arrivée

* Mr. de la Mottraye permettra qu'on en croie les Memoires des Ministres les mieux instruits.

vée à *Stralsund* en 1714. il y donna à M. *Fabrice* un Baillage avec une belle maison de 4 à 5000 écus de rente pour en jouir en propre & à perpétuité, lui & ses descendans, en cas que ce Duché fût un jour vendu par la *Suede*. Il en fut mis d'abord en possession & en a joui jusqu'en 1729. qu'il lui a été ôté.

Verden étoit engagé en partie dès 1710. à *George* pour 400000 écus, à condition que si la *Suede* ne payoit pas cette somme en 20 années, il resteroit pour toujours à l'Électorat d'*Hannover* moyennant une autre somme plus considérable dont il ne me souvient pas bien. Ce fut M. *Fabrice* en qualité de Ministre d'*Hannover* & de *Holfstein* auprès du Roi de *Suede* à *Bender* qui y en conclut le traité. On sçait pour quelles sommes d'argent de plus les Duchez furent cedez par la *Suede* à l'Électeur d'*Hannover* en 1719. Je pourrois le dire, puisque je fus prié par un Grand Seigneur de prêter mon nom à une partie des lettres de Change.

Vous faites entendre que le Baron de *Görtz* fit chercher des secours jusques dans les Mers d'*Afie*. Il n'en fit point chercher dans ces Mers ni même dans

celles d'*Afrique* & d'*Amérique*, mais deux députez des Pirates de *Madagascar* (leur ancienne & ordinaire retraite ou Magasin de leurs rapines) allerent lui offrir en *Norwege* en 1716. le secours de leurs vaisseaux & de leurs richesses, moyennant la protection Royale, après que l'*Angleterre* leur eut refusé la sienne & rejetté leurs offres de vivre d'oresnavant en honnêtes gens dans les lieux de sa domination qu'il lui plairoit de leur accorder. Il obtint du Roi pour eux cette protection avec un établissement à *Gothembourg*, où il n'y avoit alors que les vaisseaux du fameux Armateur *Gatbenialm* dont j'ai fait mention dans mon second volume.

Vous faites passer le Duc d'*Ormond* à *Madrid* quelques années avant qu'il y passât, vous l'envoyez rencontrer le *Czar Pierre I.* en *Courlande* * avec des pleins-pouvoirs du Roi d'*Espagne* & du Chevalier de *S. George*, lui demander en mariage pour le dernier sa niece (vous dites sa fille dans votre *Errata*)

il

* Ces faits sont si connus qu'on ne peut qu'admirer la hardiesse avec laquelle on les nie. Il n'y a pas un Anglois à Paris qui ne sache que le Duc d'*Ormond* partit de *Loches* pour l'*Espagne* à la fin de 1716.

il n'alla point en *Courlande*, non plus qu'au Congrèz d'*Aland* entamé en 1717. où vous le faites prier des'en retourner pour ne point donner d'ombrage au Roi *George*. Le *Czar* loin de garder alors aucunes mesures avec le Roi *George*, ne voulut point qu'on admit à ce Congrèz aucun Ministre de ce Monarque, ni aucune personne en quelque qualité ou sous quelque prétexte que ce fût, il n'y parut en effet personne de sa part. Le *Czar* n'y envoya selon vous qu'un seul Plénipotentiaire, à sçavoir le Baron *Osterman* pour traiter avec le Baron de *Görtz*. Permettez-moi de vous dire qu'il y en envoya trois, à sçavoir le Comte *Bruce* en qualité de premier Plénipotentiaire, le Baron *Osterman* & le Baron *Yagorensky*; il y eut aussi trois Plénipotentiaires de la part de la *Suede*, à sçavoir le Baron de *Görtz*, le Baron de *Liljested*, & le Comte de *Gyllemborg*. Ce n'est qu'en ce tems-là, à sçavoir en 1717. que vous placez l'entiere exécution ou la libre étendue du projet de donner à une petite piece de cuivre à peine de la valeur intrinseque d'un demi sol de *France*, celle de 32 sols d'argent; ce projet fut formé à *Stralsund* & executé en *Suede* dès 1715. comme

il paroît par la premiere empreinte que j'ai donnée dans mon second volume, tant de * cette monnoye fictive, que de celles de 1716, 1717, 1718, & de 1719. Cette dernière fut frappée & eut cours en 1718 & le plus grand nombre en parut en cette même année & excita le plus de murmure contre le Baron de Götz. Un Placard Royal & très-severe paroissoit avec chacune de ces especes imaginaires, ordonnant aux sujets de porter ceiles d'or & d'argent à la Monnoye où ils recevroient les fictives qui avoient seules cours dans le commerce, excepté à la Doüane dont les droits se devoient payer en especes réelles.

On est surpris, Monsieur, de vous voir donner à gauche sur des choses si voisines de nous, & par conséquent si aisées à approfondir, & de trouver dans une Histoire si moderne & si courte tant d'anacronismes. †

On.

* Par vos propres paroles il demeure constant qu'on n'a pas toujours également fait usage de cette monnoye. Son grand cours ne fut en effet qu'en 1717 & 1718 non en 1719. Car ce fut alors qu'on commença à l'abolir.

† Les anacronismes & les fautes sont dans ces courtes Remarques; on s'est cru obligé d'y répondre par respect pour le public.

On a mis un Portrait de *Charles XII.* à la tête de votre seconde Edition ; ceux qui ont connu ce Prince , ou vû quel-
 qu'un de ses meilleurs Portraits , trou-
 vent que le vôtre ne ressemble point , &
 qu'il est emprunté de la compilation du
Gazetier d'Utrecht en six volumes , in-
 titulée *Histoire de Charles XII.* Ces
 mêmes personnes jugeant que celui que
 j'ai mis devant mon second volume est
 très-ressemblant , m'ont prié de le don-
 ner en petit à la tête de ces Remarques.
 J'en suis redevable à M. le Baron *Wrang-
 bel* autrefois Secrétaire des Legations
 pour la *Suede* en *Angleterre*. Il pou-
 voit aussi adroitement que le plus habi-
 le Peintre attraper la ressemblance d'un
 visage qu'il ne voyoit même que de
 loin. On n'a jamais pû persuader à
Charles XII. de se laisser peindre. Il
 me souvient qu'étant à *Lund* , M.
Crafts Peintre de la Famille Royale
 y fut envoyé par la Princesse qui sou-
 haitoit d'avoir son portrait , mais le
 Roi lui ordonna seulement de peindre
 quelques-uns de ses chevaux. *Crafts*
 quoiqu'il ne fût pas accoutumé à cette
 sorte d'ouvrage , fit de son mieux. Le
 Roi l'alloit voir de tems en tems dans
 la chambre où il le finissoit. Un matin
 R s qu'il

qu'il n'étoit pas attendu, il apperçut son Portrait entre les mains du Peintre qui y travailloit de memoire. Dès qu'il vit Sa Majesté il le porta dans un coin, & prit celui d'un cheval pour le finir. Mais pendant que *Crafft* y étoit occupé, *Charles* alla à l'endroit où il lui avoit vû mettre le sien, & en coupa le visage en pieces. Le Peintre qui n'avoit pas fait semblant d'y prendre garde, fit, d'abord que le Roi fut retiré, les pieces du Portrait coupé dans son coffre, dans le dessein de les recoudre ou réjoindre ensemble à son retour à *Stockholm*, comme il fit. Les Portraits les moins differens de l'original ont été pris de celui-ci. Mylord *Carteret* en a une copie, & M. *Guillaume Finc* une autre, peinte par *Crafft* lui-même.

Charles XII. avoit toujours son chapeau sous le bras, (excepté quand il étoit à cheval) & cela quelque mauvais tems qu'il fit, même en pleine campagne. Quand il étoit debout, il tenoit toujours son épée dressée perpendiculairement s'appuyant dessus, & avoit pris l'habitude de relever ses cheveux avec les doigts, comme dans le Portrait joint à ces Remarques. J'ai dit qu'il portoit son

son chapeau sous le bras par le plus mauvais tems : M. *Fabrice* & quelques Officiers *Suedois* m'en ont donné cet exemple, outre quantité d'autres que j'ai vus moi-même.

Lorsque ce Héros extraordinaire & singulier à tous égards étoit campé en *Saxe*, le Comte *Flemming* l'alla trouver de la part du Roi *Auguste* pour quelque affaire de conséquence. Il neigeoit bien fort quand le Comte s'approcha en carrosse de satente, ayant une belle perruque longue & un habit neuf. Il descendit à quelques pas de là, & courut pour se rendre auprès de Sa Majesté ; mais le Roi sortit de sa tente & lui donna audience devant la porte, restant tête nue exposé à la neige qui tomboit par gros flocons. Quand il en vit une espee de pyramide élevée sur la tête du Comte, il lui dit, *La neige continue, ne ferions-nous pas bien d'entrer.*

„ Le Comte répondit, „ Il y a un de-
 „ mi quart d'heure, Sire, que je le pen-
 „ se.” *He pourquoi ne me l'avez-vous
 donc pas dit*, repliqua le Roi. „ C'est,
 „ ajouta le Comte, que j'ai crû que
 „ votre Majesté, qui est sans chapeau,
 „ & presque sans cheveux, vouloit se
 „ rafraichir.” *Bien, bien,* dit le Roi,
cela

cela suffit, entrons. Vous voyez par là, Monsieur, pour le dire en passant, que vous avez été mal informé, par ceux qui vous ont dit que le Comte *Flemming* s'étoit retiré en *Prusse*, craignant de tomber au pouvoir du Roi de *Suede*, & de recevoir un traitement semblable à celui de *Patkul* ou de *Pai-kei*. Quoique ce Prince fût fort chauve, il couchoit toujours sans bonnet de nuit la tête nue. Il avoit coutume de dire à ceux qui lui en marquoient leur surprise: *J'ai laissé mon bonnet de nuit, ma robe de chambre, ma perruque, mes souliers, & mes pantoufles à Stockholm; je n'en veux point acheter, ni m'en servir jusqu'à ce que j'y retourne.*

- C'est ce qui porta Monsieur *Fabrice* à user de sa familiarité ordinaire pleine d'esprit & d'enjouement, pour lui proposer un expédient à l'occasion que je m'en vais dire. Lorsque le Roi quitta la *Turquie* pour s'en retourner dans ses Etats, il apprit à *Russick* que l'Empereur avoit fait faire de grands préparatifs pour le recevoir d'une manière convenable à sa dignité Royale. Il dit à M. *Fabrice*, *Je veux passer incognito, prenez les devans vous & la Mottraye, & faites le sçavoir par tout*

où vous passerez aux Officiers, Commandans, & aux Magistrats des places Imperiales ; priez-les de ne pas faire semblant de me connoître quand même je serois reconnu. Il ajouta, qu'on l'obligeroit infiniment plus d'en agir ainsi, que de lui rendre les honneurs que Sa Majesté Imperiale lui avoit ordonnez. „ Sire, „ dit M. Fabrice vous avez un moyen „ infaillible de n'être pas reconnu. Fai- „ tes-vous faire une garde-robe, comme „ celle que vous avez laissée à Stock- „ holm ; & en arrivant dans une ville „ d'Allemagne, allez loger à la meilleu- „ re auberge, demandez d'abord du „ vin, contez-en à l'hôtesse, si elle est „ jeune & jolie, ou aux filles de la mai- „ son, demandez vos pantoufles & votre „ robe de chambre, après avoir bien „ mangé & bien bû, allez-vous cou- „ cher & dormez la grasse matinée.”

Je voudrois, Monsieur, être en état de faire quelque chose de plus agréable pour vôtre service, & vous trouveriez toujours que je suis parfaitement vôtre, &c.

A Londres le 8. d'Avril 1732.

77781123

